

LE
PRINCE
EN PÂTE À
MUFFIN



KIM FIELDING

LE PRINCE EN PÂTE À MUFFIN



OceanofPDF.com

KIM FIELDING



OceanofPDF.com

Copyright © 2023 by Kim Fielding

Tous droits réservés.

Cette œuvre ne peut être reproduite ni transmise, partiellement ou dans sa totalité, de quelque manière que ce soit, y compris mécaniquement et électroniquement, y compris par photocopie, enregistrement, ou toute autre méthode de stockage, sans l'accord écrit de l'auteur, sauf en cas d'exceptions tel que la citation d'extraits bref dans une chronique.

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

[Le prince en pâte à muffin](#)

[Note du traducteur](#)

[Chapitre premier](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Épilogue](#)

[Recettes](#)

[Le meilleur pain au levain aux courgettes](#)

[Pizza à la Brian, façon Détroit](#)

[Crumble aux pommes de Bernice](#)

[Le pain aux oignons de Linda](#)

[Le riz au lait de Rose](#)

[Les knishes d'Ann](#)

[Gâteaux aux graines de tournesol de Linda](#)

[Le pain à l'ail et aux herbes italiennes de Laure](#)

[Les petits monstres de Bernice](#)

[Notes](#)

[À propos de l'auteur](#)

OceanofPDF.com

LE PRINCE EN PÂTE À MUFFIN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Terry Milien
Corrections : Caroline Minić

Le prince Morli s'est vu confier une mission, mais il préférerait de loin s'occuper de ses pâtisseries.

Baxter est un infographiste solitaire coincé au beau milieu d'une pandémie.

Ils existent littéralement dans des mondes différents, mais grâce à un certain magasin de magie, un corbeau et une grand-tante décédée qui pourrait bien avoir été sorcière, Morli et Baxter se retrouvent liés l'un à l'autre pour une aventure multiverselle. Affronter des ronces meurtrières pour sauver une princesse maudite serait tellement plus simple que les épreuves bien réelles qui les attendent : la découverte de leurs forces et la pose des bases d'un avenir ensemble.

OceanofPDF.com

NOTE DU TRADUCTEUR

Il existe une comptine d'origine anglaise parlant d'un « muffin man », terme pouvant aussi bien désigner un boulanger qu'un va-nu-pieds :

*Do you know the muffin man,
the muffin man, the muffin man?
Do you know the muffin man,
who lives on Drury Lane?*

*Yes, I know the muffin,
the muffin man, the muffin man,
Yes, I know the muffin man
who lives on Drury Lane.*



Connais-tu le boulanger,
le boulanger, le boulanger ?
Connais-tu le boulanger
qui sur Drury Lane s'en va nus pieds ?

Oui, je connais le boulanger,
le boulanger, le boulanger ;
Oui, je connais le boulanger
qui sur Drury Lane s'en va nus pieds.

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

Moitembre, 26^e année du règne du roi Aurvid IV
Palais royal d'Udrodie

Le pain n'était pas parfait, pas tout à fait. Oh, il était délicieux, comme presque tout ce que Morli confectionnait. Il travaillait néanmoins là avec un sac de grains mystérieux acheté à un marchand qui les prétendait originaires d'un lointain royaume du nord. Et puisque les grains étaient spéciaux, Morli estimait que les miches devraient l'être aussi. Il s'était servi du très onéreux miel de soiffarde en guise d'édulcorant, espérant ainsi mettre en valeur la nuance noisette des grains. Tandis qu'il mâchait, toutefois, il décida que ce miel n'était pas le plus adapté, car par trop... éthéré. Ces grains nécessitaient quelque chose de plus terreux.

Hmm. Du jus de pomme pourrait faire l'affaire, mais les pommes de l'année dernière étaient déjà passées et il était encore trop tôt pour les nouvelles. Alors pourquoi pas des chatounets ? N'en avait-il pas repéré un panier plein juste derrière le...

— Votre Altesse.

Agacement et crainte lui remuant l'estomac, Morli se retourna lentement de sorte à faire face à l'assistant chambellan et à son visage austère.

— Je pâtisse, déclara Morli, bien que ce ne soit pas tout à fait vrai.

— Leurs Majestés requièrent votre présence. Sur-le-champ.

Tous les deux. Par les portes des Enfers, voilà qui sentait mauvais.

— Laissez-moi d'abord mettre ma pâte à lever, puis je...

— Sur-le-champ, Monsieur.

Morli dénoua son tablier et le suspendit à un crochet près de lui, puis se frotta succinctement les mains avec une serviette humide. Il portait une vieille tunique à collants, ce qui était loin d'une tenue adéquate pour une audience avec le roi et la reine, mais « sur-le-champ » signifiait qu'il n'avait pas le temps de se changer. Il espérait qu'ils ne le réprimanderaient pas pour cela *aussi*.

S'agitant silencieusement, Morli suivit l'assistant chambellan ; ils quittèrent les cuisines, grimpèrent les deux volées de marches qui constituaient l'escalier des domestiques, traversèrent un dédale de petites salles, puis un long couloir où pendaient des tapisseries délavées. Par les portes des Enfers : ils se rendaient au Cabinet Bleu, ce qui indiquait que Morli allait affronter ses parents sans aucun public. Cela n'augurait jamais rien de bon.

Lorsqu'il entra dans la pièce, il se rendit compte que ses craintes étaient non seulement fondées, mais pires encore. Sous le plafond aux teintes cobalt, au milieu des divers bureaux, chaises et malles, ne se tenaient pas uniquement sa mère ainsi que son père, mais également son frère aîné, le prince Algar. L'assistant chambellan repartit en fermant la porte, laissant Morli à la merci de sa famille.

— Vos Majestés, dit-il à l'intention de ses parents en exécutant un salut crédible avant de s'adresser à son frère d'un : Votre Grâce.

— Il suffit, l'interrompit la reine d'un geste impatient de la main.

Morli arrivait quelquefois à apaiser le roi grâce à une présentation d'étiquette de cour exceptionnelle, mais sa mère n'en était jamais impressionnée. Elle le regardait d'ailleurs à présent d'un air renfrogné.

— Tu as une tache sur la joue.

Il la frotta instinctivement.

— De la farine, Madame. Mes excuses. On m'a dit que vous souhaitiez me voir sur-le-champ, je n'ai pas eu le temps...

— Certes. Et tu étais évidemment dans les cuisines, encore une fois.

Dans un monde parfait, Morli aurait profité de cette ouverture pour expliquer qu'il venait d'obtenir un sac d'intrigants grains exotiques et que, s'il pouvait expérimenter un tout petit peu plus longtemps, il était certain de trouver le mélange parfait d'ingrédients et de techniques pour créer un pain délicieux au-delà de l'imagination de qui que ce soit : le genre de miches

pour lesquelles les poètes composeraient des sonnets, si d'aucuns écrivaient des vers en l'honneur de pains. Ce qui, à sa connaissance, n'était pas le cas, fort regrettablement, car qu'existait-il de plus merveilleux qu'une tranche de pain fraîchement sortie du four, croquante à l'extérieur et moelleuse à l'intérieur ?

Ce n'était de toute façon pas un monde parfait. Ses parents arboraient la même expression désapprobatrice, tandis qu'Algar, qui se tenait légèrement en retrait de ces derniers, affichait le même air que lorsque, enfants, il s'apprêtait à pousser Morli en bas d'un escalier pour ensuite aller raconter à tout un chacun que celui-ci avait trébuché.

Morli se contenta donc de hocher la tête.

— Oui, Madame.

Le roi gronda.

— Quel gâchis. Quel scandale doublé de gâchis. Nous disposons de domestiques pour préparer nos repas. C'est même à ça qu'ils servent. Tu es l'un des princes du royaume d'Udrodie, pas un commis de cuisine !

Morli avait déjà entendu ce sermon. Il avait tenté de leur expliquer que la boulangerie et la pâtisserie étaient un art noble et honorable. Que c'étaient des activités tout au moins aussi dignes que la chasse, les jeux de dés et les beuveries qui occupaient les deux princes cadets. Que tous les habitants du château appréciaient ses confectons, y compris le roi et la reine en personne, et que lorsque des membres des familles royales d'autres contrées leur rendaient visite, ils ne tarissaient pas d'éloges sur la qualité de ses gâteaux. Ses arguments n'avaient jamais rien accompli, néanmoins, aussi garda-t-il cette fois les mâchoires serrées sans mot dire.

La reine s'approcha dans un froissement de jupons autoritaire. Elle en portait un nombre si important qu'il lui était difficile de rester assise. La rumeur courait qu'il fallait deux heures à ses femmes de chambre pour la parer et deux autres pour qu'elles puissent la préparer au coucher, et cela n'incluait guère les éventuels changements de garde-robe auxquels elle s'adonnait parfois en journée. Morli était d'avis que pétrir s'avérait bien plus utile que de perdre une si grande partie de son temps à se harnacher de couches de vêtements pour ensuite les enlever, mais il ne comptait pas émettre ce jugement à voix haute. Il tenait bien trop à sa tête.

— Morli, déclara la souveraine, ses lèvres étirées en un sourire des plus rares, nous avons une mission à te confier. En cas de réussite, tu nous feras

largement oublier les nombreuses années de déception que tu nous as imposées. Autant qu'à nos sujets.

— Je doute que le peuple se préoccupe de mes activités. Ils ont bien d'autres problèmes personnels.

Il avait vu la vie que menaient ceux qui n'habitaient pas au palais royal et il était certain que ceux-ci s'inquiétaient davantage d'avoir un toit sur leur tête, de quoi nourrir leur foyer ou encore de comment rester en bonne santé, que de s'interroger sur les passe-temps de la famille royale.

— Moi, ça me préoccupe ! éructa-t-elle.

Le roi de hocher vigoureusement la tête tandis qu'Algar se fendait d'un rictus.

— Notre famille gouverne depuis plus de sept cents ans, ce dont peu de dynasties peuvent se vanter. Et quand, dans sept autres siècles, nos descendants continueront de régner et qu'ils verront nos portraits dans la Galerie des Ancêtres, ils nous aviseront avec fierté. Je *refuse* qu'ils brocardent le prince aux joues couvertes de farine !

— On ne se moque pas du Prince Bonnet, ajouta Algar aussi inutilement qu'inexactement.

Le roi et la reine l'ignorèrent.

Les épaules de Morli se courbèrent de chagrin. Il savait depuis longtemps que ses parents ne pourraient jamais être fiers de lui comme ils l'étaient de ses frères, eux qui savaient chasser comme personne ou lancer des quolibets arrogants dans leurs costumes luxueux. Toutefois, qu'il était douloureux de se voir ainsi confronter à leur mépris. Il était *doué* pour manipuler la pâte. Pourquoi cela ne pouvait-il suffire ?

— Qu'attendez-vous de moi, Madame ? demanda-t-il à voix basse.

Elle émit un borborygme triomphal et fit signe au roi, qui s'approcha d'elle à grandes foulées. Son père était toujours bien apprêté, connu pour ses tenues de velours bordeaux aux extravagantes broderies dorées. Il avait nommé un domestique uniquement dédié au maintien constant de sa luxuriante barbe grise. Jeune homme, le souverain était sorti vainqueur d'une banale escarmouche qu'il aimait qualifier de guerre et, peu après son retour au palais, son frère aîné, Vazam, avait succombé des suites d'une réaction allergique aux mollusques. Tout le monde connaissait les dangers que représentaient les crustacés pour le prince ; le cuisinier chargé de son dîner ce soir-là jura qu'il n'avait point usé de fruits de mer pour son

bouillon. Il s'en était néanmoins vu décapité pour négligence, et le père de Morli était devenu l'héritier de la couronne puis roi quelques années plus tard. Il avait épousé sa cousine issue de germains et tous deux avaient promptement donné naissance à quatre fils, ce qui, comme il se murmurait encore dans les couloirs, allait bien au-delà du strict nécessaire pour assurer l'avenir de la lignée.

Le roi caressait sa barbe.

— Tu as entendu parler, j'imagine, de la détresse de la princesse Osenne de Vraelum.

Tous connaissaient son triste sort, celui-ci ayant alimenté pendant de nombreuses saisons les rumeurs des royaumes de la région, aussi bien chez les nobles que chez les roturiers. Les ménestrels en avaient composé des chansons. Les marionnettistes en faisaient des spectacles sur les places publiques.

Des années plus tôt, les souverains de Vraelum avaient outragé une sorcière – chose certes stupide en soi, bien que très aisée à accomplir. Les sorciers s'offusquaient facilement. Celle-ci jeta une malédiction à la famille royale, et le jour de ses seize ans, la princesse succomba à un envoûtement. Les sources divergeaient sur la méthode par laquelle ce maléfice avait pris forme, qu'il se soit agi d'un fuseau, d'une pomme, d'un miroir ou d'un lutin, mais tout un chacun s'accordait sur le résultat. La pauvre Osenne s'était retrouvée prisonnière d'une tour encerclée d'un champ de ronces impénétrables. Ses parents avaient promis sa main en mariage ainsi qu'une énorme fortune à quiconque parviendrait à la secourir, mais tous ceux qui s'y étaient essayés avaient fini empalés par les aiguillons.

Misère.

Morli recula d'un pas.

— Je n'ai aucune envie d'épouser la princesse Osenne, et nous n'avons guère besoin d'argent. Nous sommes déjà riches.

— Là n'est pas la question, répondit le roi dans un hochement de tête. Il va sans dire que toute source de revenus supplémentaire est bonne à prendre, et une alliance matrimoniale avec la Vraelum serait la bienvenue, nonobstant tes goûts personnels, mais...

— Tu pourras toujours fricoter avec d'autres hommes à tes heures perdues, lui signala Algar. Du moment qu'Osenne te pond un héritier ou deux, tout le monde se fichera de qui tu mets dans ton lit.

Leur mère lui jeta un regard féroce et Algar se recroquevilla légèrement, ce qui s'avéra assez satisfaisant. Jusqu'à ce que le roi reprenne :

— Sans toutefois tenir compte de l'argent et des avantages politiques, ta quête aura le bénéfice d'améliorer ta réputation. On se remémorera le plus jeune prince d'Udrodie comme d'un héros et non comme un... un...

— Un marmiton, proposa Algar.

— Et... et si j'en meurs ?

Le roi leva un doigt et répondit d'une voix tonitruante :

— Certains prouvent leur valeur de leur vivant, d'autres triomphent par leur trépas !



S'ensuivit une litanie de disputes, de suppliques et même, à la grande honte de Morli, quelques larmes. Pourtant, il apparut évident finalement qu'un prince galant mort valait mieux qu'un prince enfariné vivant et on l'envoya à sa quête sur un vieux canasson, une épée à la main, quelques vivres emballés ainsi qu'un écuyer taciturne répondant au nom de Hendry.

— Pas question que je m'approche de ces ronces, décréta Hendry moins d'une demi-heure après leur départ du palais. Je vous accompagne jusqu'à la tour, mais je n'irai pas à portée de ces épines. Je refuse.

Morli, qui avançait à pied, car il n'était pas certain que son cheval puisse supporter le poids d'un cavalier, étudia le jeune homme. L'uniforme de Hendry était souillé de nourriture et trop serré, ses cheveux n'étaient pas coiffés et il semblait du même âge au moins que le prince, qui lui-même avait vingt-trois ans.

— N'aurais-tu pas déjà dû être adoubé ?

Hendry se renfroigna.

Il leur fallut une semaine pour atteindre la frontière vraelume. En chemin, ils ne logèrent à l'auberge que par deux nuits, aussi Morli dut-il passer les autres soirées à ingérer du pain rassis et à dormir dans un sac de couchage en se faisant dévorer par les insectes. Hendry offrait une compagnie déplorable et ses talents culinaires s'avérèrent encore pires. Le voyage fut extrêmement long.

Toutefois, pas assez selon Morli quand, au septième jour, ils quittèrent une dense forêt pour émerger sur une vaste prairie au bout de laquelle se dressait une structure imposante entièrement recouverte d'un amas brun et vert. De gros volatiles ténébreux volaient en cercles au-dessus.

— J'parie que c'est la tour, déclara Henry qui n'était pas particulièrement vif d'esprit et avait tendance à énoncer l'évidence.

Au fil de la semaine écoulée, Morli avait plus d'une fois songé à abandonner sa quête. Ses options s'avéraient néanmoins ténues. On lui avait clairement enjoint de ne remettre les pieds en Udrodie que s'il était accompagné d'une princesse rescapée et d'une récompense adéquate. Il aurait pu s'enfuir dans un autre royaume (ils en avaient traversé un en chemin), mais aucun d'eux n'accorderait l'asile à un prince couard. Peut-être aurait-il pu se forger une nouvelle identité et se trouver besoin quelque part. Les boulangers ne manquaient pas de travail. Cependant, Morli ne doutait pas que Hendry irait le dénoncer à la première occasion.

Tandis qu'il observait la tour, il se demanda s'il n'allait pas être malade.

— On devrait sans doute passer la nuit ici. Ainsi, nous pourrions affronter la tour dès l'aube, quand nous serons encore frais et pimpants.

— *Vous* pourrez affronter la tour, vous voulez dire. Et il n'est même pas encore midi.

Certes, et tergiverser ne ferait pas disparaître le problème. La crainte qui pesait sur lui était telle qu'il ferait peut-être mieux de s'en occuper de suite.

— Très bien, répondit Morli dans un soupir.

Il s'en alla donc d'un pas traînant, mais s'arrêta lorsqu'il remarqua que ni monture ni écuyer ne suivaient.

— On reste là, trancha fermement Hendry.

— La tour est à plus d'une lieue. Les ronces ne peuvent pas venir jusqu'ici.

— Et c'est exactement pour cette raison que nous ne bougerons pas.

Le cheval renâcla comme pour émettre son assentiment et se mit à brouter.

Eh bien, qu'il en soit ainsi. Ce n'était pas comme si Hendry était d'une aide indispensable, de toute manière. Morli s'assura que l'épée était bien harnachée à sa taille, décocha un dernier regard torve à son écuyer, puis se remit en route vers le donjon.

Le soleil brillait et brûlait tant que Morli regretta bientôt de ne pas avoir emporté d'outre. Ses pieds le lançaient. Le roi et la reine ayant insisté pour qu'il s'affuble de beaux apparats, ses bottes – pourtant si jolies (Hendry avait au moins l'art de les cirer à merveille) – lui donnaient des ampoules. Morli se sentait lourd, non seulement à cause de l'épée à son flanc, mais également de tristesse que sa famille ait pu l'envoyer affronter un tel sort.

Pis encore, cependant, le néant et les regrets qui s'enracinaient dans son cœur. Malgré le souhait souvent prononcé de ses parents d'arranger pour lui un mariage politique, Morli avait espéré tomber un jour amoureux. Il en avait rêvé, s'était imaginé tout un tas de scénarios dans lesquels il rencontrait un homme bon et intéressant qui l'apprécierait. Qui ne verrait aucun mal à rester un moment en cuisine pour lui tenir compagnie pendant que Morli pétrissait. Qui aimerait passer des soirées calmes au coin du feu, un livre à la main. Qui serait intelligent et drôle, et n'aurait cure des protocoles et de l'argent. Et qui serait, si Morli osait seulement se l'avouer, doué au lit. Il n'avait jamais rencontré cet homme, et sa position au sein de la famille royale signifiait qu'il n'en aurait sans doute jamais l'occasion. Il n'avait déjà pas réussi à se faire de vrais amis, alors un amant à long terme... Cela ne l'avait pourtant jamais empêché d'en rêver.

En demandait-il vraiment trop ?

Lorsqu'il arriva enfin dans l'ombre de l'imposant édifice, les épineux si proches que leur fragrance boisée le fit éternuer, Morli en fut presque soulagé. Ne valait-il pas mieux mourir jeune et vite que de connaître une interminable vie de solitude ?

Les oiseaux qu'il avait vus au loin s'avéraient être des corbeaux. Ils s'étaient perchés sur les branches et les pierres en saillie, croassant à son encontre, comme pour le mettre en garde. Si tel était leur but, leur contribution n'était pas nécessaire face aux cadavres en charpies de jeunes gens jadis pleins de vie empalés çà et là au cœur des vignes sinueuses du buisson de ronces. Peut-être avaient-ils été désespérés de saisir cette unique chance de richesse, ou alors s'étaient-ils laissé emporter par la vision d'une foule adoratrice de leur courage, ou encore, comme Morli lui-même, d'autres leur avaient-ils forcé la main ? Ils n'étaient à présent plus que des squelettes, des vrilles entortillées dans leur cage thoracique et leur crâne, leurs orbites béantes fixant le vide éternel. Le jeune prince n'avait jamais rien vu d'aussi accablant.

Tout en sachant que c'était peine perdue, il fit le tour du buisson de ronce à la recherche d'un passage. Il lui fallut plus de cinq minutes pour revenir à son point de départ, sans qu'il ait repéré la moindre ouverture dans l'amas végétal. La plante en question ne ressemblait à rien de ce qu'il avait pu voir auparavant ; hérissée d'aiguillons aussi petits que des grains de sable et d'autres aussi longs que son avant-bras, mais tout un chacun cruellement acéré. Les épineuses feuilles vert sombre à l'allure rugueuse faisaient la taille de ses mains ; de ce qu'il en apercevait, le roncier ne produisait ni fleur ni fruit. Quand il tenta prudemment de l'effleurer, ses branches frémirent dans sa direction telle une horde de serpents. Avec un petit cri de surprise, il fit un bond en arrière.

Bien que les broussailles obscurcissent la moitié de la tour, des fenêtres apparaissaient au-dessus de celles-ci. Les mains en coupe autour de sa bouche, Morli s'écria :

— Oyez ! Princesse Osenne ! Êtes-vous là ?

Il ne reçut toutefois aucune réponse, qu'importe la force avec laquelle il s'égosilla... ce qui, somme toute, allait sans dire, puisque la raison de sa quête était aux prises d'un sommeil magique. Peut-être même n'était-elle point là ; si toute cette histoire ne s'avérait que pure invention, et qu'Osenne s'était en vérité enfuie avec un paysan et s'était réfugiée dans un autre royaume pour y vivre dans l'anonymat le plus heureux ? Morli ne lui en aurait pas voulu. Pis encore, et si elle avait dépéri avant de passer l'arme à gauche dans sa tour ? Après tout, elle y reposait depuis de nombreuses années. Endormie ou éveillée, comment aurait-elle pu survivre une décennie sans nourriture ?

— Tout ceci est ridicule, déclara Morli à l'attention du corbeau le plus proche.

Celui-ci lui répondit d'un croassement. Le prince le devinait plutôt bienveillant, quoiqu'il soit difficile d'en être sûr.

— Je n'ai aucune envie de faire ça. Si seulement ma famille m'acceptait tel que je suis, ou si j'avais pu trouver le courage de m'échapper il y a bien longtemps.

Il soupira.

— Je ne veux pas mourir. Les parents de la princesse ont toute une armée à leur disposition. Ils disposent même de sorciers sûrement capables de contourner l'enchantement. Alors pourquoi ne font-ils rien pour l'aider ?

Le volatile ne riposta pas.

Il lui vint à l'esprit qu'Osenne ne s'entendait peut-être pas plus que lui-même avec ses parents. Ces derniers pouvaient très bien être aux anges qu'elle soit enfermée de la sorte. Il était quasi certain que sa propre famille ne lèverait pas le petit doigt pour lui porter secours s'il succombait à tel maléfice. Ses géniteurs soufflèrent de soulagement qu'il ne puisse plus les couvrir de honte, Algar trouverait le moyen d'en faire des quolibets et ses autres frères ne remarqueraient probablement rien, entre leurs parties de chasse et leurs galas.

Morli soupira de plus belle.

— Si la princesse est vraiment retenue là-dedans, ce doit être terrible pour elle. J'imagine qu'il me faut au moins essayer de lui prêter main-forte.

Il dégaina aussitôt son épée.

Il s'entraînait à l'escrime depuis ses cinq ans et ne se débrouillait pas trop mal. Il avait dû développer certaines capacités par pur instinct, car ses frères l'auraient empalé sans vergogne durant leurs joutes d'apprentissage ; et bien qu'aucun d'eux ne l'avouerait jamais, il s'en tirait bien mieux qu'eux. Si on lui avait imposé un adversaire, voire deux, il aurait été assez confiant de ses chances de réussite.

On ne lui avait jamais appris à combattre une plante, cependant.

Il raffermi son emprise sur la garde et lança un dernier regard au corbeau.

— Je m'appelle Morli, au fait. Je viens d'Udrodie. J'adore les boulanges et la pâtisserie. J'aurais aimé que ma vie soit complètement différente. Tant pis. Et vaille que vaille.

Lame brandie, il se jeta sur les ronces.

Son arme était d'excellente confection, forgée par le meilleur artisan du pays. Elle trancha jusqu'aux branches les plus épaisses et, l'espace d'un bref instant, Morli en vint presque à croire qu'il pourrait y arriver si seulement il restait assez alerte.

Pourtant, les vignes commencèrent à s'agiter avec insistance lorsqu'il se fut taillé un menu tunnel au milieu du buisson. Certaines se tendirent à travers l'ouverture, projetant de nouvelles vrilles qui bouchèrent, sous ses yeux, sa seule issue. Il tâcha de les taillader, mais de gros tentacules s'enroulaient déjà autour de lui. Ils lui immobilisèrent les bras le long du corps et le serrèrent si fort qu'il en eut le souffle coupé. Sa prise sur l'épée

céda ; dans un fracas de métal, celle-ci atterrit sur le sol compact. Alors, les tiges du roncier le soulevèrent à quatre... cinq... six mètres au-dessus du sol. Il put apercevoir, comme une tache sur l'horizon, la forêt par laquelle il était arrivé là, mais aucun signe de Hendry ou du canasson. Sans doute s'en étaient-ils déjà allés. Il tenta un coup de pied, toutefois l'épineux venait d'entraver ses jambes.

Les aiguilles s'enfonçaient en lui, pénétraient ses chairs jusqu'à la moelle. Il voulut crier, mais un autre appendice végétal s'était noué autour de sa gorge.

Il parvint à émettre un sanglot avant de mourir.



— Ça dérange si je gobe tes yeux ?

Morli avait passé l'arme à gauche. Il le sut aussitôt. Non pas à cause de son souffle inexistant ou de l'arrêt de son pouls, mais parce qu'il n'avait... plus de substance. Il se trouvait encore dans les airs, attaché au roncier, sans aucune douleur, mais il n'avait plus l'impression d'être. Il était aussi insubstantiel qu'un nuage. Il n'avait plus peur : qu'avait-il bien à craindre à présent ? La seule chose qui l'empêchât désormais de s'évaporer complètement, c'était son lourd bagage de remords.

Ainsi que le corbeau, qui était en train de lui parler – d'une voix rauque, mais parfaitement intelligible.

— Mes yeux ? répéta le prince.

Certes, pas à voix haute, puisqu'il n'avait plus ni poumons, ni langue, ni bouche, mais sa pensée était tout aussi claire.

— Tu n'en as plus besoin, insista l'animal. Et c'est succulent.

Morli appréciait que l'oiseau ait posé la question avant de se servir.

— Fais-toi plaisir.

Le corbeau croassa de joie et sautilla plus près. C'était un volatile tout ce qu'il y avait de plus substantiel, avec un plumage noir luisant, un bec imposant et un regard intelligent.

— Tu n'aurais pas dû essayer de passer par les ronces, lui confia le corvidé.

— Je sais.

— La bêtise humaine est remarquable.

— Ça aussi, je le sais.

Le corbeau s’octroya un moment pour lisser l’une de ses ailes.

— Tu es têtue, en plus. Enfin, tu es bel et bien mort, et je compte avaler tes yeux dans une minute. Pourtant, tu continues à t’accrocher.

L’animal pencha la tête de côté.

— Pourquoi donc ?

S’il avait eu un corps, Morli aurait haussé les épaules.

— Je n’en suis pas sûr.

— Je parie que c’est à cause d’espoirs inassouvis. Il me semble que c’est souvent le cas. Tu es déçu de ne pas avoir pu épouser la princesse.

— Pas particulièrement, non. Est-elle vraiment enfermée là-dedans ? En vie, j’entends ?

Le corbeau se fendit d’un son semblable à un gloussement.

— Oh, elle est bien là. Avec ses ronflements constants. C’est à cause du sortilège, vois-tu. Elle restera endormie jusqu’à ce qu’elle soit sauvée. Sinon, elle risquerait de trouver un moyen de s’échapper d’elle-même. Tes braillements de tout à l’heure n’auraient servi à rien.

— Ah.

L’infime partie de Morli encore capable de ressentir quoi que ce soit fut soulagée qu’Osenne ne soit pas en souffrance.

— Tu aurais pu me le dire quand j’étais encore en vie.

— Tu ne pouvais pas me comprendre quand tu étais en vie. Si ce n’est pas l’échec de ta mission de sauvetage qui te pousse à hanter les lieux, qu’en est-il donc la raison ?

Morli étudia le nœud de remords afin d’en déterminer la forme. Oh.

— Personne ne m’aimait. Et je n’ai jamais eu l’occasion de tomber amoureux.

— Ah, lâcha le corbeau. C’est bien triste. Mon compagnon et moi sommes restés ensemble dix ans. Nous avons donné naissance à plus de vingt petits ; c’était un père formidable. Et beau piaf, avec ça.

Elle, puisqu’il s’agissait donc d’une corbelle, émit un croassement peiné.

— Jusqu’à ce qu’un imbécile d’humain l’abatte d’une flèche. Pourquoi faire une chose pareille ? Mon chéri n’avait jamais fait de mal à un humain.

— Je ne sais pas. Je suis désolé.

Elle l’avisa d’un œil étincelant.

— Tu as déjà tué un corbeau, toi ?

— Je n’ai jamais pris la vie de qui ou quoi que ce soit.

C’était la pure vérité. Lorsqu’il croisait la route d’araignées au château, soit il les ignorait, soit il les transportait à l’extérieur s’il s’agissait d’espèces importunes. Il ne prêtait pas attention aux souris qui avaient élu domicile dans le garde-manger, et ce même quand elles grignotaient ses précieux ingrédients. Il lui arrivait même, parfois, de leur laisser quelques miettes de pain.

L’oiseau croassa :

— Moi si. J’ai chassé pour me nourrir et pour nourrir mes corbillats. Mais je ne tue pas pour le plaisir.

— Toutes mes condoléances pour ton compagnon.

— Eh bien, au moins, j’en ai eu un. Tu aurais dû voir ses serres ! Si longues ! Tu sais ce qu’on dit d’un mâle avec de grandes serres...

— Hum...

Elle ricana si fort qu’elle faillit tomber de sa branche et dut s’ébouriffer pour retrouver sa posture.

— Tu me plais. La plupart des autres macchabées n’en ont que pour leur propre personne et leur gloire perdue. Ils se plaignent quand je les mange, comme s’ils avaient la moindre utilité une fois pendus là à moisir !

— Tu peux me manger, la rassura Morli, qui se disait qu’il aurait au moins servi à quelque chose.

— Merci. Ça te dérange si je partage ? Quelques-uns de mes petits sont dans les parages.

— Je crois qu’il y en a assez pour tout le monde.

Le prince, ayant pris maintes fois plaisir à goûter ses propres confections, était légèrement ventru.

— Excellent.

Elle rentra les épaules dans un geste conspirateur et baissa la voix à un murmure grave :

— Tes yeux, ils sont rien que pour moi, par contre. C’est le meilleur !

— Bon appétit.

— Tu sais quoi... je n’avais pas fait une telle chose depuis bien longtemps. Pas depuis que j’avais rencontré mon compagnon. Mais je suis

célibataire, à présent, et mes petits ont tous pris leur envol. Ça te dirait de partir à l'aventure avec moi ?

— Mais... je suis mort.

Toutes ces histoires d'aventures, si minimes eussent-elles été, n'étaient-elles donc pas derrière lui ?

Elle ricana de plus belle.

— Ce n'est qu'un infime obstacle. Je m'en occupe. Tu es partant ?

Qu'avait-il bien à perdre ?

— Oui, pourquoi pas.

— Formidable !

Elle partit d'un battement d'ailes frénétique.

— J'ai envie d'un peu d'action. Mais d'abord, je vais me régaler de tes yeux.

Avec un souffle satisfait, elle se mit à picorer.

CHAPITRE 1



SEPTEMBRE 2020

Modesto, Californie

Baxter Quirke repoussa la planche de spiritisme, qui tomba de sa table basse. Ça n'avait pas fonctionné. Il ne s'y était pas *attendu*, bien qu'une petite part de lui avait espéré, et c'était cette part qui se retrouvait déçue à présent. Aucun message de la part de sa grand-tante Opal, qui avait toujours prétendu être une sorcière et que Baxter avait hérité de ses dons magiques.

— Bah ! lâcha-t-il.

Le son de sa propre voix le fit sursauter, tant cela faisait longtemps qu'il n'avait pas ouvert la bouche. S'il avait *réellement* possédé le moindre talent surnaturel, tel que celui de prémonition, il aurait pressenti dès le mois de janvier que déménager de l'autre côté du pays n'était pas une bonne idée. Certes, cela lui avait paru être un bon plan, sur le moment. Il venait tout juste de rompre avec Sven, une situation des plus désagréable qui lui avait en outre coûté la plupart de leurs amis en commun. Ses parents étaient... quelque part, peut-être dans le New Hampshire. En tant qu'infographiste de métier, rien de particulier ne le retenait à Chicago, aussi quand il avait reçu une offre d'emploi en Californie, il s'était senti ressourcé et plein d'optimisme.

Sans la moindre petite prémonition pour l'avertir qu'une pandémie approchait. Aucun indice que, tandis qu'il s'installait dans sa petite maison sur Drury Lane à Modesto, l'État envisageait le confinement, qu'il serait

forcé au télétravail et qu'il se retrouverait absolument seul dans un endroit où il ne connaissait pas un chat.

— Tu aurais pu me prévenir, tata Opal !

Un puissant vrombissement le secoua. L'espace d'une seconde, il crut que sa tante était peut-être venue communiquer avec lui en fin de compte. Puis, il se souvint des muffins de levain à la courgette qu'il avait mis au four ; c'était le minuteur. Il se précipita vers la cuisine.

Lorsqu'il avait choisi son nouveau domicile, Baxter n'avait pas prêté grande attention à la cuisine. Bien qu'il soit en mesure de faire des pâtes et des omelettes, il avait pour mauvaise habitude de se commander très souvent à manger. Ses plus grosses préoccupations s'étaient donc posées sur un loyer gérable et un trajet facile pour se rendre au boulot. Désormais, son trajet se faisait entre sa chambre et *l'autre* chambre où était installé son bureau, ce qui battait tous les records de vitesse pour se rendre au boulot.

Toutefois, comme pour beaucoup des autres personnes confinées chez elles, il s'était adonné à quelques nouveaux hobbies. Déjà, il avait commencé la pâtisserie, ce qui lui avait fait prendre presque cinq kilos et lui avait révélé à quel point sa cuisine était mal agencée. Trop étroite. Pas assez d'espace. Ou de rangement. Il s'était débrouillé ainsi malgré tout parce qu'il s'ennuyait à mourir et qu'il lui était impossible de déménager, mais il aurait aimé avoir un plus grand plan de travail. Comme en cet instant précis où, pour pouvoir disposer la grille de refroidissement, il allait devoir temporairement placer le seau de composts au-dessus de son frigo.

Les muffins dégageaient un parfum entêtant, leurs dômes étaient joliment bronzés et parsemés de mouchetures vertes. La surface s'affaissa sous la pression de son doigt avant de se remettre en place, tout comme elle l'aurait dû. Il fut tenté d'en engloutir un tout de suite, mais il savait qu'il valait mieux les laisser refroidir au moins quelques minutes. Bien qu'ils ne soient pas exactement légers en matières grasses, il avait réussi à se convaincre qu'ils feraient un encas sain. Le levain était censé faciliter le travail des bactéries intestinales alors que les courgettes de cette recette apportaient vitamines et fibres.

Bon, peut-être qu'il pouvait quand même en goûter un sans attendre.

Le gâteau collait à la coupelle en papier et Baxter se brûla légèrement les doigts en essayant de le déloger, mais le résultat en valait bien la peine.

— Mmm. Ch'est crop bon, déclara-t-il, la bouche pleine.

Il n'était peut-être pas doué pour la magie, mais au moins arrivait-il à faire des plats savoureux.

Réflexion faite, la recette de ces muffins lui venait de sa grand-tante Opal. Elle en avait laissé plusieurs dizaines sur des petites fiches de son écriture cursive à l'ancienne, dont il avait hérité lorsqu'il avait quitté le bercail. Ragoût de poulet aux haricots ; tourte au thon toute simple ; boulettes de viande suédoises ; pain de viande surprise (la surprise consistant en une coulée de fromage assurée de vous ébouillanter la langue) ; cookies aux épices ; farce de pain au maïs. Il n'avait testé qu'une infime partie des cartes, mais rien que les lire suffisait à lui rappeler d'agréables souvenirs de son enfance, quand il passait la nuit chez elle. Ses sœurs (sa grand-tante Ruby et sa grand-mère Pearl) se joignaient à eux pour le dîner, toutes trois ricanant avec tant d'enthousiasme qu'il était impossible qu'elles ne soient *pas* sorcières. Ensuite, une fois les deux invitées reparties, tata Opal laissait Baxter regarder la télé bien au-delà de son couvre-feu autorisé avant de le border dans la minuscule chambre dotée d'une lucarne qui lui offrait une vue imprenable sur la lune et les étoiles.

— Tu me manques, tata Opal.

C'était la raison pour laquelle il avait tenté de l'invoquer grâce à la planche de spiritisme : il se languissait de sa compagnie et de ses conseils. Bon sang de bonsoir, il se sentait seul, tout simplement.

Baxter réalisa qu'il ne restait plus une miette du muffin et qu'il était en train de plier la coupelle en une sorte d'origami malformé. Il scruta les dessins sur le papier (des cupcakes roses entourés de cœurs arc-en-ciel), puis, dans un arc parfait, le jeta dans le seau à compost.

Il se souvint tout d'un coup d'une autre recette dont il avait hérité de sa grand-tante. Il avait éclaté de rire la première fois qu'il l'avait vue, la reléguant au même titre que toutes ses autres excentricités. Il lui fallut plusieurs minutes pour la retrouver dans sa boîte à fiches, car elle était collée à une autre qui expliquait comment préparer des betteraves glacées à l'orange.

« Bonheur », indiquait la carte. Comme si la gaieté était facilement atteignable au fond d'une casserole. Pourtant, il en aurait bien besoin, en cet instant, et essayer cette recette n'était pas plus loufoque que sa tentative de communiquer avec un être cher depuis l'au-delà.

Baxter avait la plupart des ingrédients : cannelle, sucre, poivre noir, piment rouge en poudre, jus de citron, extrait d'amande. Le sang de dragon lui manquait, toutefois, et après un moment de délibération, il le remplaça par des graines de fenouil parce que... pourquoi pas ? Comme le lui indiquait la recette, il mélangea le tout dans un bol, maintint celui-ci au-dessus de sa tête et se mit à tourner dix fois dans le sens inverse des aiguilles d'une montre en fredonnant *Abracadabra* de Steve Miller. La carte ne demandait pas cette chanson en particulier, mais il la trouvait fichtrement adaptée. Enfin, il mit un doigt dans sa bouche, le fit rouler dans la mixture, puis se le lécha pour le nettoyer.

Certes, ça tenait plus du sortilège que de la recette. En même temps, tata Opal ne cessait de dire que mijoter de bons petits plats, c'était pratiquer la magie, alors peut-être que la frontière entre la cuisine et la sorcellerie était floue.

Quoi qu'il en soit, cela n'eut aucun effet. Bien qu'il ait suivi les instructions (en dehors de la substitution pour le sang de dragon), il ne se sentait pas plus heureux. De fait, il se sentait encore *moins* content, car la mixture était dégoûtante. Il soupira et versa le contenu de son bol dans le compost, au-dessus de ses déchets de levain, de courgettes et de la coupelle en papier. Il aurait bien fait l'aller-retour jusqu'à son bac, sauf que celui-ci était tout au fond du jardin et qu'il ne portait qu'un tout petit caleçon. Il se l'était acheté voilà bien longtemps pour faire une surprise à Sven, mais le portait désormais dans toute la maison dans une vaine démonstration de défiance et d'indépendance. Il lui arrivait même de le porter pendant qu'il travaillait s'il n'avait aucune conférence Zoom de prévue.

Baxter ouvrit à moitié la porte de derrière et jeta un coup d'œil dehors. Une clôture privative d'un mètre quatre-vingt encerclait son jardin, ce qui aurait pu s'avérer génial si les voisins n'avaient pas construit à trois mètres au-dessus du sol une cabane dans les branches d'un sempervirent. L'abri était plutôt joli, et il enviait en quelque sorte les gamins qui avaient le droit d'y jouer. Toutefois, elle leur offrait également une vue plongeante sur son jardin, ce qui signifiait qu'il n'avait pas le loisir de choisir l'option dénudée. Il n'y avait pour le moment aucun signe des enfants, seulement un gros oiseau noir qui l'observait depuis le toit de la maisonnette. Il posa néanmoins le seau sur son minuscule patio arrière, au cas où les petits s'avéreraient cachés à l'intérieur à l'épier depuis la fenêtre dans l'attente

d'être terrorisés à jamais par un homme seulement vêtu d'un caleçon Andrew Christian.

De retour à l'intérieur, Baxter nettoya la cuisine et rangea la planche Ouija dans sa boîte. Ayant avalé un deuxième muffin, il se planta au milieu de son salon, perturbé. Il aurait pu sortir jardiner (un autre des hobbies qu'il s'était découvert pendant la pandémie), sauf qu'il faisait actuellement trente-huit degrés et que la qualité de l'air était en berne à cause des incendies qui recouvraient la moitié de l'État. Faire du sport était une autre option ; il avait fourré un vélo d'appartement et quelques haltères dans la seconde chambre, en plus du bureau et de la chaise. Ou alors, il pourrait mater Netflix, sans autre compagnie sous les draps. Lire un livre. Prendre de l'avance sur le dossier qu'il devrait rendre dans une semaine. Il pourrait reprendre le tricot qu'il avait commencé en mars lorsqu'il se cherchait de nouveaux passe-temps et avait abandonné quand la montée des températures lui avait ôté toute envie de poser de la laine sur ses genoux. Sinon, il pourrait toujours laisser ses doigts le guider au hasard des réseaux sur son téléphone.

Aucune de ces options ne lui faisait envie. Il en avait tellement marre d'être seul avec ses pensées qu'il aurait pu crier de frustration.

Sans qu'il comprenne comment, il se retrouva le dos courbé par-dessus son bureau, à taper les mots « fournitures de magie Modesto » dans son moteur de recherche. Il ignorait parfaitement ce qu'il pourrait acheter. Un guide pour l'aider à communiquer avec ses défunts ancêtres ? Un remonteur de temps pour retourner en janvier et prendre les bonnes décisions en sachant qu'une pandémie se profilait à l'horizon ? Ou peut-être du sang de dragon, afin de pouvoir tester une nouvelle fois la recette du bonheur de tata Opal en la respectant aux pieds de la lettre cette fois.

Dans tous les cas, il ne s'attendait pas à trouver une boutique occulte dans la région. S'il avait emménagé dans la région de la baie, à la limite... Les commerces hors du commun ne dénotaient pas trop, à San Francisco, mais à Modesto ?

Et comme de juste, sa recherche ne donna rien en ville. Pourtant... une minute. Il y avait bien un point de vente, au singulier, dans la ville voisine de Turlock. L'Entrepôt magique de Marden. Tiens donc.

Quand Baxter cliqua sur le lien, tout ce qu'il obtint fut une adresse et les horaires d'ouverture. Le site internet ne donnait aucun détail sur ce qui était

vendu dans la boutique ni même si elle était encore opérationnelle. Il avait perdu toute notion de quelles professions avaient le droit de recevoir les clients à cette période de la pandémie. Un magasin de l'occulte se qualifiait-il comme commerce essentiel ?

— Tu frôles le ridicule, là, Baxter Quirke, bougonna-t-il en encodant les coordonnées de la boutique dans son portable.

Après avoir enfilé un jean et un tee-shirt rouge qui n'était plus trop grand, contrairement à une certaine époque, il sauta dans ses baskets. D'un crochet proche de la porte arrière, il saisit un masque – sur lequel on pouvait lire « VOTEZ ! » – et se rendit au garage.



Le téléphone de Baxter le fit quitter la voie express pour entrer dans Turlock en longeant une longue ribambelle de centres commerciaux extérieurs. Safeway, Target, Home Depot, Old Navy, un In-N-Out qui auraient pu lui faire du gringue s'il ne s'était pas déjà goinfré de muffins aux courgettes.

— Tournez à droite, lui intima l'appli.

Il obéit et entra ainsi dans un parking collectif partagé entre une animalerie, un Forever 21 et « Chez Dick : articles de sport ». Il ne se serait pas imaginé trouver la moindre once de magie dans un tel endroit, mais c'était bel et bien l'adresse qu'il avait dénichée sur le site web.

Il se gara, passa les fils du masque autour de ses oreilles et descendit de voiture. Il s'apprêtait certainement à perdre son temps, mais au moins s'était-il forcé à sortir de chez lui, ce qui devait être son but subconscient depuis le tout début. L'air, toutefois, lui donnait l'impression d'être dans un four à convection et charriait un relent de fumée même au travers de sa protection faciale. Il ferait sans doute mieux d'abandonner la partie et de rentrer à la maison.

À l'instant même où il faisait demi-tour pour attraper la poignée de portière, un gros oiseau noir le surprit en passant tout près de lui. Lorsqu'il tourna la tête pour voir où l'animal était parti... ouah. Qu'était-ce donc que ça ?

Entre les larges vitrines d'un marchand de chaussures et un autre d'articles de maison se trouvait un espace étroit recouvert de ce qui semblait être des panneaux de bois gravé. La porte en bois était en arche et parcourue de lourdes poutres entrecroisées. Et elle *brillait* de part et d'autre, d'une teinte rose violacée, comme ces bâtons lumineux qui faisaient rage aux fêtes d'Halloween.

— Ben tiens, murmura Baxter.

Plusieurs autres voitures étaient garées sur le parking, mais pas un seul être humain en vue. Le jeune homme ignorait si c'était un bien ou un mal.

Le cœur tambourinant à tout rompre, il s'approcha de la porte luminescente. Il n'y avait ni enseigne ni horaires d'ouverture. Toutefois, quand il tira légèrement sur l'épaisse poignée en fer, le battant s'ouvrit si promptement qu'il faillit perdre l'équilibre. Il prit une profonde inspiration avant d'entrer.

CHAPITRE 2



L'INTÉRIEUR DE L'ENTREPÔT MAGIQUE ÉTAIT BIEN PLUS VASTE QUE SA façade. Il était impossible qu'un espace aussi grand puisse tenir entre le vendeur de chaussures et la boutique qui vendait des coussins de canapé aux inscriptions du genre « Vivre, rire, aimer ». Pourtant, il s'y trouvait bel et bien, et Baxter resta planté là plusieurs minutes à se demander, bouche bée, s'il avait accidentellement ajouté un hallucinogène dans ses muffins aux courgettes.

Une odeur forte mais pas désagréable régnait, citronnée, avec un soupçon de cire et d'épices. Ça lui rappelait d'ailleurs fortement la maison de tata Opal. Contrairement à chez sa grand-tante, cependant, l'endroit était poussiéreux et la fumée violette d'encens convergeaient sous le plafond si bien que Baxter se mit à éternuer. Dans un coin, des chaudrons (de véritables chaudrons, comme tirés d'une production de *Macbeth*) bouillonnaient allégrement, tandis que des bougies – allant très certainement à l'encontre des mesures de sécurité – scintillaient sur leurs étagères. Des bibliothèques présentaient de vieux grimoires et une sélection de babioles qui, quand il les regardait de trop près, mettaient Baxter mal à l'aise. S'agissait-il bien d'une tête réduite, là-bas ?

Cliner rapidement des yeux n'aida en rien la boutique à adopter un aspect plus rationnel. Il venait de prendre la décision de faire demi-tour, de tracer jusqu'à sa voiture pour retourner à ses muffins, son jardin et son tricot à finir quand un homme apparut dans l'embrasure derrière la caisse. Sa robe fluide et sa barbe à la Gandalf lui auraient donné l'air ridicule n'importe où ailleurs, alors qu'elles étaient parfaitement tendance dans le

décor ambiant. Le vendeur dévisagea Baxter sans expression particulière sur son visage ridé.

— Oh, euh, bonjour, dit Baxter.

Il se sentait toujours mal à l'aise quand il flânait dans les allées d'un magasin sans rien acheter, comme si les employés de caisse y prenaient personnellement outrage. C'était encore pire en cet instant, car l'homme semblait le jauger. Baxter tâcha de trouver une excuse pour s'en aller promptement. Devrait-il signaler au vendeur qu'il ne portait pas de masque, ce qui enfreignait probablement les décrets du gouverneur Newsom ? Quel était donc le protocole de distanciation sociale dans une boutique qui, selon un rouleau de parchemin calligraphié avec goût accroché à l'un des murs, offrait actuellement une promotion spéciale sur les écailles de wyverne ?

— Hum, fit Baxter.

Le sorcier – car il ne pouvait en être autrement, si ? – se tourna et hocha la tête à l'attention d'une femme en poste derrière le comptoir. Elle avait l'allure de la gothique par excellence : des cheveux noir de jais qui lui arrivaient à la taille, un corsage foncé au-dessus d'une blouse noire et une longue jupe noire. Elle ne semblait pas avoir le moindre maquillage et arborait le teint le plus pâle que Baxter ait jamais vu. Elle rendit son hochement au sorcier, qui disparut de l'autre côté de l'embrasement, puis elle fit le tour de la caisse pour s'approcher du jeune homme.

— Bienvenue à l'Entrepôt magique de Marden, déclara-t-elle avec un fort accent que Baxter ne parvint pas à identifier ainsi qu'un possible léger zéaïsme. Je m'appelle Ilona. Si vous voulez bien me suivre, je pourrai vous aider.

— Je, euh, regardais juste.

Lorsqu'elle éclata de rire, ses crocs apparurent.

— Suivez-moi.

C'étaient sans doute des prothèses. Sûrement. Et la couleur écarlate de ses yeux devait provenir de lentilles de contact, forcément. Il la suivit le long d'un chemin marqué de flèches scintillantes qui contournait une gigantesque statue de sirène et menait au long comptoir. Il ne remarqua aucun autre client, ce qui était déconcertant, mais deux autres employés l'observaient. Comme Ilona et le vieux sorcier, ces deux-là semblaient aussi fans de cosplay. La femme aux courbes généreuses avait une natte blanche ainsi que des oreilles pointues, tandis que la tête de son collègue,

extrêmement grand *et* beau, était ornée de cornes. Ils restèrent à leur poste le long du comptoir, toutefois, même si le géant se baissa pour que sa voisine puisse lui murmurer quelque chose à l'oreille.

Ilona décocha un grand sourire à Baxter depuis son poste de caisse.

— J'aime bien votre masque. C'est votre nom qui est écrit dessus, « Votèze » ?

Les yeux ronds, il la fixa un moment.

— Non. C'est « votez ». Comme, genre, aux élections.

— Ooh, j'en ai entendu parler ! Vous allez voter pour quoi ?

Était-elle sérieuse ?

— Pour préserver notre démocratie d'une vague croissante de fachos.

— Ça a l'air chouette ! Absolument charmant. Très bien, occupons-nous de ce dont vous avez besoin.

— Je n'ai besoin de rien. Je suis entré par erreur.

Devrait-il pousser le mensonge plus loin en prétendant qu'il cherchait un bol de pot-pourri ou des chaussures de course ?

— Oh, mon chou, si vous êtes là, c'est que vous avez besoin de quelque chose. Découvrons de quoi il s'agit.

Elle sortit un gros sac de toile d'allure ancienne et qui semblait avoir déjà bien servi, qu'elle posa sur le comptoir en pierre. Soudainement, elle fourra la main dedans, en remua un peu le contenu et en retira un morceau de papier entre ses grands doigts blêmes. Elle plissa les yeux.

— Mouais.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Votre article se trouve dans le revivarium. Je n'y vais pas souvent. Allée douze, conteneur...

Elle scruta à nouveau le bout de papier.

— Conteneur 27G.

— Quel article ?

— Celui dont vous avez besoin, évidemment. Suivez-moi !

Il n'en avait aucune envie, mais incapable de s'extirper de cette situation sans un horrible sentiment de gêne, il lui emboîta le pas alors qu'elle ouvrait une large porte et s'engouffrait dans un long corridor aux murs bordés d'épées. Toutes ces lames en acier affûté et luisant renforcèrent le malaise de Baxter, qui n'en fut que d'autant plus soulagé lorsqu'ils franchirent une petite arche tortueuse menant à un étroit couloir faiblement

éclairé par des lanternes recouvertes de toiles et entrecoupé d'autres portes. Et si ce nouveau boyau lui sembla interminable, ce n'était sans doute rien de plus qu'une illusion d'optique due aux ombres.

— Je n'arrive pas à comprendre comment tout ça peut tenir dans un centre commercial, déclara Baxter.

Il manqua trébucher sur une énorme corde effilochée partiellement déroulée.

— Ni comment vous parvenez à éviter les procès pour ces centaines d'entorses à la sécurité.

Ilona ne répondit rien. Quelques mètres plus loin, elle s'arrêta devant une porte sur laquelle, peinte en lettres dorées, se trouvait la mention : *Revivarium*.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? s'enquit le jeune homme.

— Comme le nom l'indique, c'est là que les choses qui avaient jadis une vie viennent trouver un nouvel usage. Ou des parties de choses qui vivaient jadis.

Cette explication ne lui disait rien qui vaille. C'était encore pire que l'allée d'épées. Et pourtant, il l'accompagna dans la vaste pièce qui lui fit penser à un Costco : un sol en ciment, un haut plafond criblé de néons, d'imposantes et robustes étagères en métal. Chaque allée était marquée d'un chiffre en tête de gondole, et les planches étaient recouvertes de grosses caisses en métal galvanisé, chacune fermée par un couvercle et identifiée au pochoir sur le devant par une combinaison de numéros et de lettres. Baxter était ravi de ne pas voir ce qu'elles contenaient.

Dans l'allée douze, Ilona fredonnait un petit air tandis qu'elle remontait le rayonnage jusqu'au 27. Le conteneur G se trouvait sur la tablette du bas.

— Voyons voir, chantonna-t-elle en se penchant pour enlever le couvercle.

C'était la cosplayeuse de vampire goth la plus joviale que Baxter ait jamais rencontrée. Et il en avait croisé pas mal, grâce aux conventions de SF.

Ilona plongeait la main très profondément dans la boîte et hésita juste assez longtemps pour raviver les nerfs de Baxter avant d'en sortir... une enveloppe en papier kraft.

— Vive la déception, souffla Baxter.

Il s'était attendu à des os. Ou à une peau de bête. Peut-être même à un livre relié en peau humaine. Voire à une potion faite d'yeux de triton et de pattes de lézard. Il accepta malgré tout l'enveloppe qu'elle lui tendait et en détacha le rabat.

— Des plumes ?

Il s'apprêtait à mettre la main à l'intérieur lorsque :

— Ne les touchez pas !

Baxter sursauta si violemment qu'il se cogna à l'étagère ; il aurait un bleu à l'épaule. Au moins n'avait-il pas fait tomber l'enveloppe.

— Pourquoi ? Il y a un problème ?

— De quelle couleur sont-elles ?

— Noires.

Ilona hocha la tête.

— Corbeau, dit-elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Elles possèdent un grand pouvoir. Mais elles sont...

Elle fit la moue et agita une main avant de continuer :

— ... difficiles. Combien en avez-vous ?

Il avisa les plumes.

— Trois ?

— Chacune d'elle a un grand potentiel magique, mais vous ne pourrez vous en servir qu'une seule fois, aussi ne les touchez que quand vous en aurez besoin.

— Besoin pour quoi faire ? Comment je suis censé m'en servir ?

Ilona haussa les épaules.

— C'est là que ça devient difficile. On ne peut jamais savoir à l'avance avec les plumes de corbeau. Mieux vaut suivre ce que vous dicte votre instinct.

Selon son expérience, l'instinct de Baxter n'était bon que pour une seule chose : lui rappeler qu'il était l'heure de manger. Après tout, si ses instincts étaient si bons que ça, il ne se serait pas retrouvé coincé tout seul à Modesto. Et il ne se serait pas lancé dans cette exploration de l'Entrepôt magique.

Sans rien ajouter, Ilona le ramena dans la grande salle par laquelle il était entré. L'homme élancé et la femme aux oreilles d'elfe n'avaient pas bougé. Il avait la nette impression que dès qu'il aurait tourné les talons, ils

interrogeraient sa vendeuse attitrée sur sa personne et son enveloppe. Quant à Ilona, elle consultait déjà un parchemin rangé derrière le comptoir.

— Voyons voir... alque, dodo, oiseau de feu, griffon, harpie, phénix, quetzalcoatl... ah, nous y voilà : corbeau.

Elle releva les yeux vers lui.

— Cela vous fera dix-neuf quatre-vingt-quinze. Si vous n'avez pas d'espèce, nous acceptons le troc.

— Aucune de ces choses n'existe à part le corbeau. Euh, et peut-être l'alque.

Elle émit un rire moqueur.

— Ah, vraiment ? Dans ce cas, j'imagine que les vampires n'existent pas non plus. Pas plus que les elfes ou les incubes, ajouta-t-elle en désignant les deux autres employés. Il y a bien plus de choses dans le multivers que vous ne le réalisez, absurde mortel. Désirez-vous un sacquet ?

— Euh... non. Merci.

Comme elle semblait attendre, il récupéra son portefeuille dont il sortit un billet de vingt dollars qu'il posa sur le comptoir et qu'elle rangea dans son tiroir-caisse.

— Damnation, nous n'avons plus de pièces de 5 cents. Accepteriez-vous vingt bani à la place ?

Elle lui montra une petite pièce en argent.

— Vous pouvez garder la monnaie.

— Au revoir, Baxter. Bonne chance !

Un sourire abasourdi aux lèvres, l'enveloppe en papier kraft serrée dans la main, le jeune homme retrouva la chaleur étouffante du dehors et le ciel couleur cendre. Il était déjà à mi-chemin de chez lui lorsqu'il lui vint à l'esprit qu'à aucun moment il n'avait donné son nom à la vendeuse.

CHAPITRE 3



IL REGRETTAIT DE NE PAS S'ÊTRE ARRÊTÉ AU IN-N-OUT. MÊME S'IL AVAIT gobé ces muffins très peu de temps auparavant en vérité, il avait *l'impression* qu'une éternité s'était écoulée depuis, à cause de son étrange aventure à Turlock. Décidant qu'il méritait une récompense, surtout qu'il limitait ses commandes de nourriture désormais, il fit un détour par un restaurant oriental. Il se prit du poulet shawarma, des falafels et un baklava à emporter, et ressentit un très léger pincement de nostalgie pour cette bonne vieille époque où il avait l'habitude de partager un repas entre amis en salle.

De retour chez lui, il savoura son petit festin dans le salon en face de la télé en streamant la nouvelle saison de *Lucifer*. Son intérêt se portait moins sur l'intrigue que sur le physique de Tom Ellis. Et son accent. Bien que cela le divertit un moment, des images sur un écran (si magnifiques soient-elles) ne pouvaient durer éternellement.

La vérité, c'était que Baxter se sentait si seul qu'il avait envie de pleurer.

Il n'avait jamais été très doué pour sociabiliser. Les autres le mettaient mal à l'aise, lui faisaient peur de se ridiculiser d'une manière ou d'une autre. Enfant déjà, il restait à l'écart des foules. Il était le gamin discret au fond de la classe, celui qui avait de bonnes notes et que personne ne remarquait. Il s'était fait deux très bons amis à la fac, mais l'un d'eux avait pété un câble et avait pris ses distances le jour où Baxter avait fait son coming out. Il était resté proche de l'autre par la suite, mais ils s'étaient

disputés violemment après les élections de 2016 et ne s'étaient jamais réconciliés.

Sa vie amoureuse avait été tout aussi peu prometteuse : quelques plans d'un soir et basta... jusqu'à sa rencontre avec Sven. À la salle de sport. Bon Dieu, il avait rencontré un type prénommé Sven dans une salle de sport et s'était réellement attendu à ce que tout tourne bien, comme si ce dernier était l'amour de sa vie ? Le pire, c'était que Sven était un mec bien, canon de surcroît, et qu'ils faisaient des étincelles au pieu. Le problème provenait de tout le temps qu'ils ne passaient pas au lit, car ils n'avaient presque rien en commun. Sven le traitait de geek quand Baxter avait envie de regarder *Doctor Who* ou un film Marvel. Sven ne connaissait même pas la différence entre *Star Wars* et *Star Trek* ; il s'en contrefichait d'ailleurs. D'après lui, les deux étaient pour les gosses. Même pour la nourriture, les goûts divergeaient. Ou pour leur vision de l'avenir. Quand Baxter cherchait à créer quelque chose de plus substantiel entre eux, Sven commençait à prendre ses distances et c'est ce qui avait fini par tout faire capoter.

— Un jour, cette pandémie prendra fin, déclara Baxter à l'attention de Tom Ellis. J'aurai l'occasion de rencontrer des gens en personne plutôt que via Zoom. Je me formerai un cercle d'amis, petit mais authentique, et je trouverai l'amour, le vrai.

Tom Ellis se fendit d'un rire moqueur pour lequel Baxter ne pouvait pas vraiment lui en vouloir.

Il devrait peut-être se trouver un autre hobby de pandémie. Il lui restait des courgettes, des tomates et des poivrons qu'il comptait déjà utiliser pour quelque chose de précis, ses pâtisseries se passaient bien et il avait un bon stock de boules de laines pour quand les températures redescendraient. Le seul de ses passe-temps à ne pas avoir été couronné de succès, c'était la magie et, avec le recul, essayer de communiquer avec sa tante, certes préférée mais décédée, n'était sans doute pas une brillante idée. Tata Opal méritait de reposer en paix, ou du moins de passer du bon temps dans l'au-delà, sans se soucier de lui et de ses problèmes débiles.

Très bien, dans ce cas, sur quel autre loisir poser son dévolu ? Il pourrait suivre un cursus en ligne sur la philosophie post-moderne ou sur l'étude comportementale des poulets, puisqu'il ne connaissait rien à ces deux sujets. Il pourrait apprendre à jouer du ukulélé. Il pourrait monter un atelier de menuiserie dans son garage et graver des pendules à coucou ou retoucher

des meubles. L'apiculture était-elle autorisée intra-muros ? L'astronomie, voilà qui pourrait être marrant, sauf qu'il ne verrait aucune étoile tant que la fumée des feux de forêt ne se serait pas dissipée. Des puzzles. La brasserie. Du yoga ?

— Gah, se plaignit-il à Tom Ellis.

Il s'avachit sur le canapé et fixa le plafond. Il se savait chanceux : il avait un bon boulot, une chouette maison et une santé au beau fixe. S'apitoyer sur son sort n'était pas un super hobby.

Lorsqu'il se redressa, l'enveloppe en papier kraft contenant les plumes attira son regard. Il l'avait posée sur la table basse en bout de canapé en arrivant chez lui et l'avait aussitôt oubliée, mais il était à présent presque surpris de réaliser qu'elle existait véritablement et que cette étrange expérience n'était pas tirée d'un rêve. Il avait dû louper un détail : l'Entrepôt était peut-être un magasin à thème ! Similaire à une escape room, sauf qu'au lieu de résoudre des énigmes, vous deviez faire semblant d'être entré dans un roman de Terry Pratchett. Baxter avait mordu à l'hameçon, allant jusqu'à raquer vingt dollars sans protester pour trois plumes.

Avec une légère impression de s'être fait arnaquer, il tapota l'écran de son portable à la recherche d'informations complémentaires sur l'Entrepôt magique de Marden. Sans rien trouver. La page qu'il avait consultée plus tôt dans la journée n'existait pas, selon son navigateur. Les moteurs de recherche ne dénichèrent rien. Et quand il cliqua sur une carte du centre commercial de Turlock, celle-ci indiqua que le magasin de chaussures se trouvait collé à la boutique d'articles de maison, sans rien pour les séparer.

Doux Jésus, la solitude le faisait-elle donc halluciner ? Sauf que si rien de tout cela ne s'était passé, d'où tirait-il les plumes ?

Voulant s'assurer qu'il n'avait pas simplement dégoté l'enveloppe dans son tiroir de fournitures de bureau au cours d'une éventuelle amnésie, Baxter s'en empara et l'ouvrit. Y fourrant la main, il en sortit... une plume, d'environ vingt centimètres, avec des barbes noires brillantes et une tige blanche. Il la tint par le calamus et se caressa les joues avec l'extrémité douce, tressaillant légèrement sous les chatouilles. La plume n'avait aucune odeur et ne pesait vraisemblablement rien, mais elle était, du moins qu'il puisse en dire, parfaitement réelle.

— Résoudre des mystères bizarres ne fait pas non plus partie des passe-temps covidien que j'ai envie de développer, annonça-t-il à la plume.

Parce que s'il pouvait parler à l'image télévisée d'un acteur incarnant le diable, il pouvait tout aussi aisément causer à un morceau d'oiseau détaché.

— Tout ce que je souhaite, c'est... le bonheur. C'est vraiment trop demander ?

L'espace d'un terrifiant instant, la plume se mit à briller comme de la lave en fusion, puis elle se décomposa et disparut, réduite en cendres.

C'en était trop, beaucoup trop. Bien qu'il soit encore tôt, il décida d'aller se coucher, comptant sur le fait que tout serait rentré dans l'ordre dans sa vie parfaitement ennuyeuse au réveil. Qui sait, peut-être qu'il travaillerait un peu, tant qu'à faire, même si le lendemain était un dimanche.

Après avoir rassemblé et jeté à la cuisine les emballages de son repas, il pesa le pour et le contre d'un dernier muffin... pour la route, en quelque sorte... lorsqu'un raffut, suivi d'un hurlement, s'éleva de l'autre côté de sa porte de derrière.

Un cambrioleur ! Baxter saisit l'objet le plus proche et le plus ressemblant à une arme, qui s'avéra être son rouleau à pâtisserie, le leva au-dessus de sa tête et attendit que le bougre ouvre la porte verrouillée. Cela n'arriva pas, ce qui, supposa-t-il, était une bonne chose. Il aurait sans doute mieux fait d'aller récupérer son téléphone et d'appeler la police. Avant qu'il ait pu broncher, cependant, un autre bruit lui parvint de dehors : un long gémissement.

Le cambrioleur s'était-il blessé ? Tant mieux. Peut-être s'en irait-il, du coup.

Baxter abaissa lentement son rouleau, mais resta parfaitement figé à part ça, ses oreilles sondant attentivement le moindre nouveau bruit en provenance de l'extérieur. Rien. Il fut soudainement assailli par l'image d'un aspirant larron étendu sur le ciment de sa véranda, se vidant de son sang après s'être cogné la tête dans sa chute. Quelle horreur ! et pas seulement parce qu'il n'avait aucune envie d'un cadavre dans son jardin. Personne ne méritait de mourir ainsi, pas même un criminel.

S'ensuivirent quelques secondes supplémentaires d'une douloureuse indécision, au bout desquelles, serrant le rouleau à pâtisserie de toutes ses forces, Baxter finit par s'approcher de la porte. Il alluma la lampe du porche, défit le loquet et, le cœur battant si fort qu'il pouvait à peine entendre autre chose, ouvrit le battant. Le jardin était presque entièrement

plongé dans le noir et l'aigreur de la fumée empuantissait l'air, mais l'ampoule diffusait un puissant anneau de lumière devant la porte.

Sur la terrasse, un homme était allongé sur le dos, immobile.

La première chose que Baxter remarqua fut le pied gauche de l'inconnu, coincé dans le seau à compost, comme s'il avait voulu s'en faire une chaussure absurde. Le deuxième détail à lui venir à l'esprit fut que les longs cheveux bouclés de l'intrus étaient verts, ce qui n'aurait en soi pas été fort étonnant si ce n'était que ses poils pubiens étaient *eux aussi* vert foncé. Baxter n'avait jamais entendu dire de quelqu'un qu'il ou elle s'était teint les parties intimes. Ce qui l'amena à la troisième particularité à attirer son attention (alors qu'elle aurait dû venir en priorité) et qui était le fait qu'en dehors du seau de compost en soulier de fortune, l'étranger était entièrement nu.

Une manière bien singulière de commettre un cambriolage.

Levant à nouveau le rouleau à pâtisserie, Baxter fit prudemment un pas à l'extérieur, puis un autre. Il ne voyait aucune trace de sang, ce qui devait être un bon signe. Bien entendu, toutes les blessures ne saignaient pas nécessairement, et tous les saignements n'étaient pas externes. Peut-être qu'il avait une commission cérébrale. Ou un épanchement. Dans un cas comme dans l'autre, la faute reviendrait à Baxter pour avoir laissé son seau sur une terrasse non éclairée.

— Euh, hello ?

La respiration de Baxter se fut plus aisée lorsque les yeux de l'autre homme s'ouvrirent en papillonnant. C'étaient des yeux saisissants, du reste, du même vert que ses cheveux. Des lentilles ? S'agissait-il encore d'un cosplayer ?

— Vous m'avez suivi de chez Marden, c'est ça ? demanda Baxter d'une voix qui exigeait une réponse en brandissant son rouleau. C'est pour pousser l'arnaque encore plus loin ?

L'inconnu gémit et se roula en boule pour se protéger.

Un autre rayon de lumière repoussa les ténèbres, vacillant celui-ci. Une lampe-torche, dirigée depuis la cabane des voisins. Les enfants s'y trouvaient-ils à l'instant, à observer Baxter toiser un parfait inconnu complètement nu ? Merde. Baxter songea à rentrer chez lui, verrouiller la porte et appeler les flics. Toutefois, cela voudrait dire abandonner l'homme mystère dans l'air vicié, avec des blessures probables, sans vêtements et

sous le nez des gamins d'à côté. De plus, l'étranger n'avait pas l'air bien dangereux. Du haut de son mètre quatre-vingt-deux, Baxter avait toujours eu du muscle, et avait pris davantage de poids récemment suite à ses expériences culinaires. Il était bien plus large d'épaules que le bougre, qui n'était clairement pas armé.

— Vous pouvez marcher ?

Baxter tâcha de parler avec gentillesse, plutôt que sous le coup de la peur et de la confusion.

Au bout d'une longue pause, l'inconnu se détendit, leva les yeux en cillant et murmura :

— Où-où suis-je ?

Il observa ses propres bras et le reste de son corps avant de river derechef le regard sur Baxter.

— Je ne suis pas mort.

— Non, mais vous feriez mieux d'entrer, qu'on puisse vérifier que vous n'êtes pas blessé.

Très lentement, les yeux ronds et l'air hébété, l'homme se libéra du seau et se dressa sur ses pieds. De violents frissons le secouaient malgré l'air encore chaleureux de la nuit. À cause de stupéfiants, peut-être... ce qui expliquerait pas mal de choses, d'ailleurs. Il n'avait néanmoins pas l'air d'un drogué. D'un autre côté, que pouvait bien en savoir Baxter ?

D'un geste quelque peu théâtral, ce dernier indiqua la porte.

— Entrez donc.

L'autre se traîna en avant. Il bougeait bizarrement, comme s'il n'était pas accoutumé à son corps, et se ratatina légèrement lorsqu'il passa à côté de Baxter et de son rouleau à pâtisserie. Tandis que l'étranger aux cheveux verts pénétrait dans son humble demeure, Baxter eut une vue plongeante sur le tatouage qu'il arborait sur l'une de ses jolies petites fesses : un cupcake rose entouré de cœurs arc-en-ciel.

CHAPITRE 4



L'HOMME S'APPELAIT MORLI ; ILS AVAIENT AU MOINS RÉUSSI À ÉTABLIR cette vérité, même s'il avait semblé incapable de donner un nom de famille et secoua la tête quand Baxter lui posa la question. Le fait qu'il se souvienne de son prénom signifiait qu'il ne souffrait toutefois pas d'amnésie. Du moins Baxter l'espérait-il. Son accent, en revanche, Baxter n'arrivait pas à le localiser. Sans doute britannique, mais peut-être pas.

En tout cas, il n'avait absolument pas l'air effrayant, recroquevillé qu'il était sur le canapé, enveloppé dans le plaid que Baxter s'était tricoté avec des aiguilles de 19 mm avant que la météo ne devienne trop clémente pour supporter la laine. Morli semblait profondément confus ; la bouche ouverte et les paupières battant l'air tandis qu'il observait la pièce autour de lui.

C'était un beau jeune homme, du reste, même si Baxter n'aurait pas dû y prêter attention. Sa peau légèrement bronzée faisait ressortir le vert de ses cheveux et de ses yeux, et sa jolie bouche était de celles qu'on voulait voir s'étirer sur un sourire.

— Merci, dit Morli lorsque Baxter lui tendit un verre d'eau dont il but plusieurs gorgées. Nous ne sommes pas à l'intérieur de la tour, si je ne m'abuse ?

— Quelle tour ?

— Celle où réside la princesse.

OooK.

— Je doute sincèrement qu'il y ait la moindre princesse à Modesto.

— Modesto, répéta Morli comme pour tester le mot. Est-ce là le nom de ce royaume ?

Baxter décida que c'était à lui de poser les questions.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans mon jardin ? Et où sont passés vos vêtements ?

— Je... j'étais dans les ronces.

— Je ne comprends pas ce que vous dites.

— Les vignes et les... aiguillons. Et la corbelle qui a mangé mes yeux. Elle était gentille.

Morli balaya à nouveau le salon du regard.

— Où est-elle passée ?

Des drogues ou une maladie mentale, décida Baxter. Il ferait sans doute mieux d'appeler la police. Sauf que Morli finirait en taule ou dans une autre institution, et ce n'étaient vraiment pas des lieux idéaux avec le virus qui traînait dans les parages. D'autant plus qu'il semblait effrayé et vulnérable. Que lui arriverait-il si les agents de police se montraient trop durs ? Tout le monde était sur les nerfs, en ce moment.

— Voudriez-vous passer la nuit ici ? Nous pourrions réfléchir à une autre solution demain matin.

C'était une proposition ridicule, probablement la plus idiote à avoir jamais franchi les lèvres de Baxter, mais il ne se sentait pas menacé par ce pauvre hère. Peut-être même qu'une bonne nuit de sommeil lui remettrait les idées en place et permettrait à Baxter de comprendre d'où il venait. La famille de Morli le cherchait sans doute.

— Je... je peux rester ici ?

— Si vous voulez.

Morli lui décocha un sourire hésitant.

— Je vous remercie. Je ne comprends pas ce qu'il m'arrive.

Comme ça on est deux, mon coco.

— Vous avez faim ? demanda Baxter.

Morli sembla réfléchir à sa réponse un instant.

— Non, mais...

Ses joues s'empourprèrent.

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin des latrines ?

Il se trouvait qu'à l'âge de dix ou onze ans, Baxter était passé par une phase médiévale au cours de laquelle il avait lu tout ce qu'il pouvait concernant les chevaliers, la noblesse et les châteaux. Il savait donc

pertinemment ce qu'était une latrine, bien qu'il ne se soit jamais attendu à entendre ce terme au beau milieu de la Californie du XXI^e siècle.

— Vous voulez dire les toilettes ?

— Je... je n'ai pas besoin de faire ma toilette présentement, merci. Je, eh bien... J'ai besoin d'uriner.

Ils pourraient recalibrer leur vocabulaire le lendemain matin.

— Suivez-moi, l'invita Baxter.

Quand, toutefois, ils arrivèrent à ce que Baxter considérait comme la salle de bains des invités (malgré son manque général d'hôtes), Morli parut déconcerté. Le maître des lieux dut lui expliquer comment se servir des W.C. La chasse d'eau le fit sursauter, puis fixer le tourbillon, suite à quoi il se fascina pour le lavabo.

— De l'eau chaude ! L'avez-vous ensorcelée ? demanda-t-il en ouvrant et refermant le robinet.

— Non. Il y a un chauffe-eau dans le garage, répondit Baxter presque distraitemment.

Au départ, l'étrange émerveillement de Morli pour les choses de la vie courante l'avait charmé malgré lui, mais il était à présent absorbé par... le parfum de ce dernier. Pas mal du tout. Loin de ce que l'on serait en droit de s'attendre d'un cambrioleur toxico dénudé et en vérité assez plaisant. Morli sentait le pain fraîchement sorti du four.

Baxter se rendit compte qu'il s'était penché vers lui pour le renifler, aussi s'empressa-t-il de reculer. Morli n'avait rien remarqué, néanmoins, car il venait de se voir dans le miroir. Lentement, il se caressa la joue.

— Ce n'est point moi, murmura-t-il.

Son regard croisa celui de Baxter.

— Cette... cette glace est-elle envoûtée ?

— Ce n'est qu'un miroir ordinaire.

Morli laissa échapper un petit cri d'animal blessé avant de lui faire face.

— Pourquoi mes cheveux sont-ils de cette couleur ?

Il paraissait au bord des larmes.

— Je l'ignore.

— Mais... Comment...

Morli baissa la tête, ce qui s'avéra être une mauvaise idée, car il eut le champ libre sur son pubis. Il ne s'y était pas attardé lorsqu'il urinait, trop

absorbé par la cuvette, mais à présent, il pouvait voir que la moquette était, littéralement, assortie aux rideaux. Il émit un léger sanglot et s'effondra sur le sol.

Le cœur serré, Baxter s'accroupit devant lui.

— Hé, c'est pas grave. Le vert vous va bien.

Morli n'en fut pas réconforté.

— Je ne suis pas réel. J'ignore ce que... Savez-vous ce que je suis ?

— Un pauvre gars qui a passé une sale nuit et qui a besoin de repos. Allez. Tout ira mieux à la lumière du jour.

Au fond de lui, Baxter soupçonnait que plusieurs parties de son discours n'étaient pas vraisemblables. Il savait toutefois, de sa propre expérience, que face à un désastre, se faire assommer par La Stricte Vérité n'était guère agréable. Dieu lui était témoin qu'il aurait aimé que quelqu'un soit là pour lui déblatérer des platitudes vides de sens lorsque sa vie avait implosé.

Au bout d'un moment, Morli hocha lentement la tête.

— Je vous sais gré.

Il se remit maladroitement debout et traîna les pieds jusqu'au salon, où il regarda d'un air morne Baxter recouvrir le canapé d'un drap, d'un oreiller et d'une fine couverture. Ce n'était pas un clic-clac, mais il n'était pas trop mal pour une nuit.

— Vous voulez que je vous prête des vêtements ?

La réponse fut presque trop basse pour qu'il l'entende.

— S'il vous plaît, oui.

Baxter lui donna le plus cosy de ses vieux tee-shirts. C'était son préféré, mais avec les excès de calories récentes, il devait probablement être un peu trop serré sur lui à présent. Morli fixa l'image sur le devant (la maison de *Là-haut* s'envolant avec les ballons), mais décida apparemment qu'il s'agissait là d'un nouveau mystère insoluble. Il compléta son pyjama avec le pantalon de jogging que Baxter lui tendait avant de s'allonger sur le lit de fortune dans un long soupir.

— Si vous avez besoin de moi, je serai dans ma chambre.

Baxter la lui indiqua du doigt, bien que sa position soit assez évidente. La maison n'était pas grande. Afin de pallier les soupçons qu'il essayait d'ignorer, il ajouta :

— Vous savez comment éteindre les lumières ?

Morli fit non de la tête.

Baxter s'en occupa donc pour lui et passa ensuite plusieurs minutes planté là, dans la pénombre, à serrer son portable dans sa main.

— Bonne nuit.

— Vous vous montrez fort aimable envers moi. Je vous en remercie.

— Je suis content de pouvoir aider.

Ce qui était véridique.

Baxter mit un certain temps à s'endormir, et cela n'avait rien à voir avec d'éventuelles craintes que Morli l'assassine dans son sommeil. Il n'arrivait pas à se le justifier, mais il lui faisait confiance. Bon sang, il n'y avait aucune explication rationnelle à la quasi-totalité de ce qu'il s'était passé ce jour-là. Toutefois, il devait avouer qu'il était agréable d'avoir de la compagnie, quand bien même ladite compagnie était... pour le moins étrange.

Baxter s'assoupit en pensant au tatouage de Morli.

CHAPITRE 5



LES CHOSES AVAIENT BEAU NE PAS ÊTRE PLUS RELUISANTES LE LENDEMAIN matin, elles lui paraissaient bien plus évidentes. Pendant qu’il dormait, le subconscient de Baxter avait, semblait-il, décidé que la meilleure option était d’accepter l’impossible. Il entra dans le salon de la démarche assurée de celui qui a un but.

Il s’arrêta dès qu’il en eut franchi le pas, cependant. Morli dormait toujours, la couverture retenue par son menton, ses cheveux verts déployés sur l’oreiller. Il était si innocent et tellement beau ; le salon tout entier sentait le pain frais. Lorsqu’il ouvrit les yeux et vit Baxter, un sourire radieux illumina ses traits... et disparut aussitôt. Ses incroyables yeux se remplirent de détresse.

— Où-où suis...

— Tout va bien. Vous êtes chez moi, à Modesto, vous vous rappelez ? Moi, c’est Baxter.

Cela sembla le rassurer quelque peu. Il s’assit et posa les pieds par terre.

— Je vais vous laisser. Merci pour votre hospitalité. Puis-je garder vos vêtements ? Je n’ai...

Sa phrase pleine de désespoir resta en suspens.

Baxter adopta une voix feutrée.

— Avez-vous un endroit où aller ?

— Non.

— Alors, restez là pour le moment.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

— Ce n’est pas le cas. Ça me fait plaisir.

Baxter lui montra la cuisine.

— Vous voulez prendre le petit déjeuner ?

Morli s'aventura à la salle de bains, tout seul cette fois. Au sortir, il resta bouche bée devant la cuisine, qu'il n'avait pas remarquée dans son état de la veille, pourtant il ne posa aucune question. Au lieu de quoi, il s'assit à la petite table face à Baxter et avisa ce que ce dernier avait posé devant lui.

— Pardonnez-moi. Je ne cherche pas à me montrer discourtois, mais je ne sais de quoi il s'agit.

Cela ne surprit guère Baxter.

— C'est un muffin à la courgette et du café.

Malgré son hochement de tête poli, il était évident que ces mots ne signifiaient rien aux yeux de Morli. Précautionneusement, il but une gorgée de café avant de reposer précipitamment la tasse.

— Je...

— Vous devriez essayer avec du lait et du sucre, je crois.

Bien que Baxter y ajouta *beaucoup* de lait et de sucre (tant et si bien que le mélange n'était même plus beige), Morli en resta respectueusement horrifié. Souriant dans sa barbe, Baxter lui servit un verre de thé glacé à la place. Le jeune étranger en fut ravi.

— Comment avez-vous pu trouver de la glace par un temps aussi chaud ? Est-ce encore de la magie ?

— Quelque chose comme ça, répondit Baxter, qui ne savait pas vraiment comment fonctionnaient les congélateurs.

Pour ce qu'il en savait, le processus requérait peut-être *bel et bien* des enchantements.

Morli remua son verre pour faire cliqueter les glaçons, puis en avala plusieurs grosses gorgées.

— Délicieux !

Ce fut le muffin qui retint toutefois le plus son attention. Il observa méticuleusement son hôte tandis qu'il détachait la coupelle en papier, puis l'imita.

— C'est du gâteau ? s'enquit le jeune homme en le touchant délicatement du doigt.

— À peu près. C'est un muffin. Ça tient plus du gâteau salé ? Et il y a des légumes dedans, aussi, pour pouvoir se convaincre que c'est bon pour la santé.

Les muffins étaient également plus compacts que les cupcakes, par exemple, quoique Morli n'avait pas besoin d'autant de détails.

Ce dernier ne commença pas immédiatement à manger ; il posa la pâtisserie sur sa paume et l'examina de près, tel un joaillier face à une nouvelle gemme. Sauf qu'ainsi, Baxter se mit à remarquer la similitude caractérisée entre les morceaux de courgette et la couleur des cheveux et des yeux de son étrange invité. Morli tapota le muffin quelques fois encore, puis le renifla avant d'en détacher une miette et de la place sur sa langue.

— Oh ! C'est tellement bon.

Il en prit une bouchée bien plus conséquente cette fois, qu'il savoura à sa guise.

— Votre pâtissier est très doué. Pensez-vous qu'il accepterait de me montrer sa recette ?

Baxter lui décocha un grand sourire.

— C'est moi qui les ai faits.

Cela sembla enchanter le jeune homme.

— Vraiment ? Vous êtes pâtissier ?

— Ce n'est pas mon métier. J'aime le faire pour le plaisir.

— Moi aussi ! s'exclama Morli dont le visage s'assombrit aussitôt. Enfin, avant.

— Voudriez-vous goûter au pain que j'ai préparé ? Il date d'il y a deux jours, mais il passera très bien en tartines grillées.

Tandis qu'ils mangeaient, la conversation tourna autour de divers ingrédients et autres techniques. Il apparut évident que Morli s'y connaissait davantage sur la question que Baxter. Tout aussi flagrant : le fait que le jeune homme n'achetait clairement pas sa farine au supermarché le plus proche. Tout du moins semblait-il intrigué par les explications de Baxter et non plus confus et terrifié. Ce fut une agréable distraction, si temporaire soit-elle, des questions plus urgentes qui les tenaillaient.

Arriva néanmoins un moment où la conversation dut s'éloigner des affres de la pâtisserie. Baxter se servit une nouvelle tasse de café et un thé pour Morli, et ils se retrouvèrent à se jauger d'un côté et de l'autre de la table.

— Pouvez-vous me dire d'où vous venez, Morli ? Et ce qu'il vous est arrivé ? J'ai, euh, comme l'impression que la magie n'y est pas pour rien.

Sa dernière remarque parut rassurer Morli pour de bon.

— Oui, c'est certain, répondit-il avant de se lancer dans son récit.

Baxter l'interrompit à de nombreuses reprises avec ses questions (« Attendez ! Vous êtes *prince* ? Un vrai de vrai ?), si bien que son exposé dura un long moment. C'était d'ailleurs une histoire fort triste, de l'avis de Baxter, qui fut admiratif du courage et de la dignité de son vis-à-vis. S'il s'était lui-même retrouvé dans une telle situation, il aurait pris le large et se serait fait passer pour un paysan plutôt que d'essayer d'entrer dans la tour avec la certitude qu'il échouerait et en mourrait. Car Morli était bel et bien mort, ce qui brisa le cœur du jeune homme, malgré le fait que le défunt en question était présentement assis face à lui à lui raconter sa vie.

— Une corbelle... une femelle corbeau ?

— En effet, confirma Morli. On les appelle comme ça chez moi. Je ne suis pas vexé qu'elle ait gobé mes yeux. Elle l'a fait avec beaucoup de politesse.

Le plus étrange, ce n'était pas que Morli soit un prince venu d'un univers parallèle, ou encore qu'il ait eu le rôle principal de son propre conte de fées, ni même qu'il soit apparu, sans savoir comment, à Modesto. Non, le plus étrange tenait du fait que Baxter ne douta pas d'un traître mot de cette anecdote pourtant invraisemblable. Peut-être ne devrait-il pas s'en étonner, cependant, au vu de l'année qu'il venait de vivre.

— C'est là tout ce que je sais, conclut Morli en finissant son troisième muffin. Je ne comprends pas ce qu'il m'arrive.

— Moi non plus, mais j'ai quelques théories.

Les yeux verts s'illuminèrent.

— Vraiment ?

— Avez-vous remarqué le dessin sur les coupelles de papier ?

Baxter lui présenta l'une de derniers gâteaux.

— Oui... confirma Morli, visiblement perdu néanmoins.

— Suivez-moi.

Ils se rendirent ensemble dans la chambre de Baxter, où un miroir en pied ornait le dos de la porte.

— Euh, baissez légèrement votre pantalon et regardez votre postérieur, demanda Baxter, les joues en feu.

— Plaît-il ?

— C'est plus simple de vous montrer que de l'expliquer.

Perdu et sans doute aussi un peu sceptique, Morli s'exécuta. Un petit cri de surprise lui échappa lorsqu'il vit le tatouage.

— C'est... Comment... Que...

— Ça ressemble à celui sur les coupelles, on est d'accord ?

— Pourquoi ?

Sa réponse tenait plus du sanglot qu'autre chose.

Il valait mieux qu'il s'asseye pour la suite, aussi Baxter l'emmena-t-il avec tendresse jusqu'au bord du matelas ; lui-même resta debout tandis que Morli se perchait sur le lit.

— La magie est-elle monnaie courante là d'où vous venez ?

— Courante ? Seuls ceux qui possèdent les compétences requises peuvent avoir recours aux enchantements. Tout comme seules certaines personnes sont capables de pâtisser.

— D'accord, certes, mais les boulangers ne manquent pas. Combien de, euh, de magiciens existe-t-il ? Je veux dire, en rencontrez-vous souvent ?

L'air songeur, Morli hocha la tête.

— Je suppose que oui. Mes parents ont trois sorciers royaux.

Trois. Était-ce beaucoup ? Et y avait-il des normes spécifiques pour devenir sorcier royal plutôt qu'un mage ordinaire ? Peut-être qu'il existait une échelle de niveaux en sorcellerie. *Concentre-toi, Baxter.*

— Dans tous les cas, la magie n'est pas courante chez nous. La plupart des gens n'y croient pas.

Cela fit rire le prince.

— Ils n'y croient pas ? Quelle notion ridicule. Cela reviendrait à ne pas croire aux lunes.

Lunes au pluriel ? Non, ce n'était pertinent à la question présente !

— Parce qu'elle est rarissime, ici. La plupart des gens ne la voient jamais.

— Mais *vous*, vous y croyez ?

— Oui. Ma grand-tante Opal était une sorcière.

Il omit d'ajouter qu'avant ce matin même, ses croyances étaient pour le moins branlantes.

— Elle n'en était sans doute pas au niveau des sorciers royaux, mais sa congrégation pratiquait de petits sortilèges ici et là. Des choses utiles, voyez-vous, comme retrouver des objets perdus ou débarrasser quelqu'un de ses insomnies.

— Elle n'était pas du genre à piéger une princesse ou à assassiner autrui à l'aide de ronces ? demanda Morli d'un ton on ne pouvait plus sérieux.

— Absolument pas. Tata Opal était quelqu'un de bien. Elle jurait comme un charretier, et mes parents détestaient ça, mais elle était du genre à se rendre au refuge animalier pour adopter les pensionnaires dont personne ne voulait. Les vieux chihuahuas aveugles et incontinents, les chats qui griffent ceux qui essaient de les caresser. Elle faisait des dons aux œuvres de bienfaisance qui s'occupent des enfants et manifestait pour les droits civils.

De plus, même s'il ne le dit pas à voix haute, elle lui avait offert un havre de sécurité et d'amour lorsqu'il ne supportait plus d'être sous son propre toit.

Morli s'était mis à mâchouiller sa lèvre et Baxter se rendit compte qu'il avait laissé la conversation dévier de son objectif.

— Bref, elle m'a légué un sortilège et je l'ai essayé pour la première fois hier. Après quoi... tout a commencé à déjanter. Je me suis retrouvé dans cette boutique de magie complètement loufoque, qui n'existe même pas officiellement, où j'ai acheté trois plumes pour vingt balles. Trois plumes de *corbeau*.

— Oh, souffla Morli qui réfléchit aux implications pendant un moment. Pourquoi les avez-vous achetées ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. La vendeuse a dit que j'en avais besoin. Et, euh, c'était peut-être une vampire.

Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— Bref, j'étais en train de toucher l'une des plumes hier soir quand vous êtes... apparu. Plume qui d'ailleurs a fait *pfff*.

De ses mains, il entama une démonstration parfaitement inexacte et d'aucun intérêt de la plume qui s'était évaporée.

Morli ne semblait toutefois pas d'humeur à juger ses dons d'acteur. Il fixait ses propres mains, les tournant dans un sens puis dans l'autre, avant de tirer sur une mèche de ses cheveux qu'il examina à leur tour.

— C'est le corbeau qui m'a amené ici, déclara-t-il, front plissé. Je crois que j'en suis certain. Mais quel est cet endroit, au juste ? Et qu'est-il arrivé à... mon corps ?

Un frisson le parcourut.

— Il était mort. *J'étais* mort. Mais...

— Je crois que c'est tout le nœud du problème. Votre... essence n'était plus connectée à votre corps. Et le corbeau ne voulait sans doute pas vous remettre dans, eh bien, dans un cadavre.

— Un cadavre sans yeux, insista Morli d'un air triste. Et criblé de trous à cause des ronces. Ça aurait été une telle horreur.

Baxter repoussa une terrible vision de l'agonie dans laquelle Morli avait dû mourir, accroché aux vignes et transpercé par d'innombrables aiguilles.

— Souffrez-vous en ce moment ?

— Non, du tout. Je me sens bien.

Il roula les épaules à titre expérimental.

— Très bien, même. Mais d'où peut bien provenir ce nouveau corps ? Je n'ai pris la place de personne, j'espère ?

Cette notion sembla l'horrifier.

— Non, non. Je crois...

Baxter prit une grande inspiration avant d'ajouter :

— Vous voyez ces muffins qu'on vient de manger ?

— Oui.

La vache, comment l'expliquer délicatement sans avoir l'air d'un parfait lunatique ?

— Quand j'ai eu fini de préparer ces muffins, il me restait du surplus de levain. L'excès que j'ai dû jeter après l'avoir rafraîchi, voyez-vous ?

Morli hocha la tête.

— Bien entendu.

Ils avaient déjà établi le fait que Morli connaissait le principe et n'avait d'ailleurs jamais entendu parler des levures sèches dont Baxter se servait souvent à la place.

— J'ai jeté mon excédant dans un petit seau en plastique qui me sert à récolter les déchets alimentaires et autres avant de les emmener au composteur. Les extrémités des courgettes s'y trouvaient aussi. Ainsi qu'une coupelle en papier déchirée, avec le même dessin que celui de votre tatouage. J'ai posé le seau sur la terrasse hier après-midi et l'ai complètement oublié.

D'après l'expression de Morli, celui-ci ne voulait pas entendre la suite. Baxter lui-même n'était pas certain de vouloir continuer. Il était maladroit en présence d'autres personnes en temps normal déjà et les dernières vingt-quatre heures étaient bien loin de la normale. Pourtant, quelles qu'aient pu

être ses craintes à la découverte de son invité surprise, ce que ce pauvre Morli avait enduré lui était tout bonnement inimaginable. Ce dernier méritait au moins de connaître la fin de son histoire.

— Je crois, reprit précautionneusement Baxter, que le corbeau, je ne sais comment – ou alors ses plumes, le sort de tata Opal, ou peut-être même une combinaison de ces trois éléments – vous ont transportés ici et, euh, vous ont fait donner vie au contenu de mon seau à compost.

Morli se contenta de le dévisager en clignant des paupières un moment, puis :

— Donner vie ?

— Le levain est une matière vivante, non ? C'est plein de... je ne sais pas. De champignons, de bactéries ou que sais-je d'autre. Et ça grandit. Il y a quelques semaines, mon levain-chef a débordé de son conteneur. Mon plan de travail était dégoûtant. Alors, peut-être que le corbeau ou la magie, ou je ne sais quoi d'autre, avait besoin de vous transporter dans quelque chose de vivant, mais ne voulait pas vous placer dans le corps d'une autre personne. Du coup, il ou elle vous a construit un nouveau corps avec les matériaux à disposition.

— Un... nouveau... corps, répéta Morli très lentement.

— Votre peau a la même teinte que la croûte de pain, vos cheveux sont du même vert que les courgettes. Sans parler de votre tatouage. Et vous sentez bon le pain fraîchement cuit.

Oups. Il n'avait pas eu l'intention de révéler cette dernière partie. Ses joues s'embrasèrent tandis qu'il détournait le regard.

Morli leva le bras et se renifla. Avant de recommencer.

— C'est vrai.

À la grande surprise de Baxter, il se fendit d'un léger sourire.

— C'est mon odeur préférée.

Baxter hocha la tête, puis resta planté là, incertain de ce qu'il pouvait bien ajouter. Morli paraissait si perdu, si confus, et personne ne pouvait le lui reprocher. Son existence tout entière venait d'être mise sens dessus dessous et pis encore. Il se retrouvait désormais parfaitement seul dans un monde inconnu, sans même un vêtement à son actif. Le jeune infographiste réalisa toutefois qu'il était en mesure d'aider au moins un peu.

— Ça va aller. Vous pouvez rester ici, d'accord ? Aussi longtemps que vous voudrez.

— Pourquoi me proposer une telle chose ?

Euh. Bonne question. Contrairement à tata Opal, Baxter ne recueillait pas les animaux errants. Il n'offrait pas le gîte aux âmes perdues. Pourtant, il en avait l'occasion à présent, ce qui était une excellente manière d'honorer le souvenir de sa grand-tante. Ce qui serait approprié, du reste, puisque celle-ci avait probablement joué un rôle dans l'apparition du prince.

— Votre compagnie serait la bienvenue, répondit-il en toute honnêteté. Je me sens un peu seul, ces temps-ci.

— Je suis sans le sou. Je n'ai aucun talent en dehors de la pâtisserie. Je ne peux... Mes propres parents n'ont trouvé d'autre utilité pour moi que de me jeter dans un roncier.

— Vous êtes mon invité : vous n'avez pas besoin de me payer. Mais si le cœur vous en dit, vous pouvez nous préparer du pain.

Ce petit sourire refit surface. Seigneur, qu'il était magnifique. Baxter aurait préféré ne pas le remarquer à chaque fois.

— Puis-je avoir un moment à moi ? demanda Morli d'un air hésitant. J'ai tant de choses à prendre en considération. Je ne sais qu'en penser.

— À mon avis, vous faites preuve d'un calme extraordinaire. Et bien sûr que vous pouvez avoir un moment à vous. Vous pouvez rester dans la chambre si vous voulez, ou aller dans le salon ou même ailleurs. Je vais aller faire du vélo, puis je vais sans doute avancer dans mon travail dans cette pièce.

Il indiqua la chambre d'amis de l'autre côté du couloir.

— N'hésitez pas à me faire savoir s'il vous faut quoi que ce soit.

— Merci, Baxter. J'ai beaucoup de chances d'avoir atterri chez vous.

Ces paroles réchauffèrent le cœur de Baxter pendant de nombreuses heures.

CHAPITRE 6



BAXTER VENAIT DE LUI MONTRER COMMENT FONCTIONNAIT LE PANNEAU DE commandes du four et Morli l'effleurait à présent avec beaucoup de respect.

— C'est formidable ! Vous dites que vous n'avez pas de magie ici, mais à mes yeux, c'en est.

— Ce n'en est pas. C'est de la technologie. Je ne m'y connais pas assez pour l'expliquer, mais c'est, comment dire, de la science. Avec des règles.

— La magie a des règles, elle aussi.

Pas faux. Peut-être que la magie n'était rien d'autre qu'une branche très particulière de la science et que la plupart des gens niaient son existence, car ils ne la comprenaient pas.

— Eh bien, dans un cas comme dans l'autre, c'est très pratique.

— Voulez-vous bien me montrer comment vous faites votre pain ? S'il vous plaît ?

Baxter pouvait difficilement refuser, encore moins face au visage enjoué du prince. Et tant mieux si cela l'aidait en plus à oublier ses problèmes l'espace d'un instant. Certes, Morli n'avait pas l'air de s'appesantir sur son sort outre mesure ou, en tout cas, de ce que Baxter pouvait en voir. Il s'était reposé plusieurs heures durant dans la chambre de son hôte, mais lorsque ce dernier avait émergé du bureau, il avait trouvé son invité en train d'arpenter la maison de long en large, étudiant avec beaucoup d'intérêt chaque objet. Si Baxter s'était retrouvé à sa place, il se serait roulé en boule pour sangloter, mais Morli avait carré les épaules et s'était lancé à l'aventure, même s'il se contentait de regarder les affaires de Baxter sans les toucher.

L'infographiste ignorait d'où venait ce sang-froid face à une situation aussi étrange : l'éducation princière de Morli ou sa personnalité bien à lui ?

Le tour de la propriété avait fini par amener Morli dans la cuisine, où absolument tout le fascinait, de la bouilloire en plastique au réfrigérateur.

— Vous avez une envie particulière sur le genre de pain ? s'enquit Baxter.

— Votre préféré.

Baxter en avait plusieurs ; après un instant de réflexion, il se décida pour un pain à la canneberge et à la farine d'avoine qui donnait d'incroyables sandwiches à la dinde. Morli observa chacun de ses gestes tandis qu'il rassemblait les ingrédients.

— Ces baies séchées, dit-il en en grignotant une, n'existent pas chez moi. Mais ça me fait un peu penser aux givrations. Existence-elles ici ?

— Je ne pense pas.

— Nous nous en servons principalement pour aromatiser l'alcool, mais je parie que je pourrais en faire sécher et les utiliser comme ces canneberges. Je vais devoir...

Il s'interrompit soudainement et, l'espace d'une seconde, eut l'air abattu. Après quoi, il releva toutefois le menton.

— Montrez-moi la suite, s'il vous plaît.

Baxter avait investi dans un robot de cuisine au mois d'avril, lorsqu'il lui était apparu évident que l'ordre de quarantaine serait prolongé encore un temps en Californie. L'appareil prenait une bonne partie de son espace de travail. Morli fut très excité par son utilisation, ce qui s'avéra marrant à voir. Le prince nota également qu'en dehors de la levure, les ingrédients étaient assez similaires à ceux dont il avait l'habitude.

— Nos mondes ne sont pas complètement différents, observa-t-il avec un grand sourire. Je suis content de savoir que le pain reste le pain.

Pendant que la pâte montait, Baxter leur prépara des sandwiches qu'il servit accompagnés de chips. Le prince n'en avait jamais goûté et décréta qu'il aimait beaucoup ça.

— C'est salé, dit-il avec approbation. Et croquants. S'ils existaient dans mon royaume, mes parents les feraient bannir de leur royale table pour manque de dignité.

Il mâchouilla bruyamment, faisant étalage de son opinion sur la question.

Le repas touchait à sa fin lorsque Morli pencha la tête sur le côté.

— Pourquoi vivez-vous seul ici ? Où est votre famille ?

Baxter se rendit compte qu'il faisait une grimace et tâcha de détendre son visage.

— Ma tante Opal est décédée l'année dernière. C'était celle avec qui j'étais le plus proche. Mes parents...

Pouah. Comment l'expliquer sans se donner l'air geignard, en particulier auprès d'un homme dont les parents l'avaient envoyé à une mort certaine ?

— Je crois qu'ils n'ont jamais voulu d'enfant et qu'ils ne savaient trop que faire de moi. Nous sommes diamétralement opposés. Nous n'avons jamais eu grand-chose à nous dire.

— Vous êtes peut-être un changelin, dit Morli, on ne peut plus sérieux.

— Je ne pense pas qu'ils existent chez nous. En plus, je suis le portrait craché de mon père.

Ce qui avait toujours été un grand mystère, d'ailleurs : comment pouvaient-ils se ressembler autant de l'extérieur et pas du tout à l'intérieur ?

— Quoi qu'il en soit, on ne se déteste pas. On se parle deux, trois fois par an. Pour mon anniversaire et à Noël. Je n'ai pas d'autre famille proche. Mon ex-petit ami et mes quelques amis habitent à Chicago. C'est, euh, très, très loin d'ici.

Morli ne regimba pas du tout à la mention de « petit ami ». Au contraire, il tendit les mains par-dessus la table pour attraper celles de Baxter ; elles étaient agréablement chaudes.

— Je suis navré, déclara le prince.

Ce qui était ridicule compte tenu du fait que ses problèmes étaient bien plus importants. Pourtant, comme ces mots lui firent du bien !

Baxter se demanda pourquoi le prince n'avait pas réagi à la révélation de son homosexualité. Ignorait-il ce que cela signifiait ? Il valait mieux clarifier tout de suite plutôt que de le prendre par surprise dans le futur. Baxter était sorti du placard à quatorze-ans (au grand dam de ses parents) et n'avait aucune intention d'y retourner.

— Mon ex s'appelait Sven. Nous sommes restés ensemble presque un an.

Si on pouvait qualifier leur relation de la sorte quand, la majeure partie du temps, ils se retrouvaient pour s'envoyer en l'air.

— Jusqu'à ce qu'on rende compte qu'on n'était pas compatibles en dehors de la chambre.

— C'était sans doute préférable d'en décider ainsi avant de vous être mariés.

— Oui, sans doute. Mais cela ne vous dérange que mon ex soit un homme ?

Sa question sembla dérouter Morli.

— Pourquoi cela me dérangerait-il ?

Baxter se serait donné des coups de pied. Pourquoi était-il parti du principe que Morli serait homophobe ?

— Beaucoup de gens pensent qu'on ne devrait pas coucher avec quelqu'un du même sexe.

— Pourquoi pas ? Quand un héritier est exigé, cela peut se comprendre, mais une telle chose n'est généralement pas nécessaire en dehors de la noblesse.

L'amertume envahit son regard.

— Mes parents m'ont demandé d'épouser la princesse Osenne, mais je crois qu'ils s'intéressaient davantage à ses richesses. Et à son rang. C'est pour cela qu'ils se sont mêlés de ma liaison avec le brasseur. Colau. Il était très doué dans son domaine et j'aimais passer du temps avec lui. C'était un roturier, malheureusement, sans aucune fortune. Ils l'ont exilé.

Morli aimait donc les hommes. Ils se tenaient toujours les mains et, bien qu'il n'y ait rien de sexuel à cet acte, ce contact lui parut soudain bien plus important. Des fourmis s'emparèrent de Baxter là où sa peau touchait celle du prince.

Il se racla la gorge.

— Je suis désolé qu'ils aient fait ça. Ici, certains trouvent que c'est immoral. Ou que Dieu désapprouve.

Morli éclata de rire.

— Les dieux édifient l'amour. Pourquoi désapprouveraient-ils ?

Baxter n'avait pas de réponse à ça. Il changea légèrement de sujet en déviant sur les pratiques religieuses du royaume de Morli, discussion suffisamment intéressante qu'elle les occupa jusqu'à ce que le pain soit prêt à être pétri et séparé en miches. Morli s'en chargea sous l'œil attentif de Baxter, qui se demandait pourquoi il n'avait jamais remarqué auparavant la sensualité inhérente au pétrissage.



Ils se couchèrent très tard, cette nuit-là, après avoir bien parlé et mangé. Baxter leur avait commandé une pizza – une captivante découverte de plus pour Morli – et ils burent chacun deux bières. Morli était fasciné par ce que Baxter lui racontait et ils trouvaient tant de sujets à aborder que ce dernier avait l'impression qu'ils pourraient converser ainsi des années durant. Le prince semblait sincèrement apprécier sa compagnie, et lui-même ne s'était pas une seule fois senti mal à l'aise ni gêné.

Certes, certaines choses horrifiaient le visiteur d'un autre monde, comme lorsqu'il fut mis au courant pour la pandémie mondiale et la raison pour laquelle il pleuvait des cendres, sans parler de l'état actuel de la politique américaine. Il était toutefois enchanté par tant d'autres : la musique de Baxter, le concept des livres électroniques, les vidéos de chats sur YouTube, la climatisation centrale et la réserve inutilement large de boules de laines de son hôte. Il se donna beaucoup de mal pour comprendre la nature du travail de ce dernier.

— Vous faites des peintures afin d'inciter les gens à acheter vos légumes ?

Ses sourcils verts étaient arqués dans un air d'intérêt sincère.

Baxter, qui soupçonnait les métiers publicitaires d'être assez rudimentaires là d'où venait Morli, essaya de lui expliquer :

— Joaquin Foods, la compagnie pour laquelle je travaille, vend des légumes et des sauces en conserve. Je suis infographiste. Parfois, je les aide à composer des étiquettes, des brochures ou d'autres choses, mais la plupart du temps je m'occupe de créer des visuels pour les salons professionnels. C'est là que les commerciaux de la boîte essaient de convaincre les magasins, les restaurants d'acheter nos produits. Je désigne des bannières, des pancartes de tables, des petits cadeaux. Ce genre de choses. Ces derniers temps, comme la pandémie a mis un terme aux salons, je bosse surtout sur des graphismes destinés aux mises à jour de notre site web.

Il avait conscience que Morli ne comprenait probablement pas un traître mot de ce qu'il venait de dire. Ce qui n'était pas bien grave, puisque c'était chiant à mourir, en vérité. Sven, qui était entraîneur personnel, agitait la main d'un air dédaigneux à chaque fois que Baxter lui parlait de son travail.

Morli, lui, souriait, en revanche.

— Vous êtes un artiste. Vous savez faire tellement de choses !

Voilà qui était fort flatteur.

Le jeune prince essaya soudain de dissimuler un bâillement, sans succès.

— Seigneur, vous devez être épuisé, nota Baxter. Et moi, je dois me lever tôt pour bosser. Voulez-vous qu'on arrête là ?

— Pas vraiment. Il y a tant de choses dont je voudrais vous parler. Mais j'imagine qu'il faut bien arrêter à un moment.

Baxter, qui s'était installé près de Morli, se leva et baissa les yeux sur le canapé. Bien que celui-ci soit suffisamment confortable pour s'y allonger, il s'y était déjà endormi plusieurs fois et s'était réveillé avec des douleurs dans le dos. Certes, Morli était plus petit que lui et devait pouvoir y trouver mieux sa place. Toutefois, ce dernier avait déjà connu pas mal de déboires et méritait autant de bien-être que possible. Baxter ne possédait qu'un seul lit et n'avait aucune envie de dormir sur le canapé. D'un autre côté, Morli était son invité, et de sang royal, ce qui signifiait qu'il ne devrait pas être relégué au second plan, mais...

— Tout va bien, Baxter ? demanda Morli, l'air inquiet.

— Préférerez-vous dormir dans mon lit, ce soir ?

— Ça ne vous dérangerait pas ?

Ce n'était pas la réponse à laquelle il s'attendait.

— Non, ça ira. C'est un California King. C'est grand pour une seule personne, mais j'apprécie d'avoir de l'espace pour mes jambes.

C'était là plus de détails que n'en souhaitait sans doute Morli. Baxter prit une inspiration.

— Il y a plein de place.

— Merci, répondit Morli avec un large sourire.

Ils ne rencontrèrent aucun problème majeur pour se préparer à aller se coucher. Morli maîtrisait déjà l'usage de la plomberie moderne et Baxter lui avait donné une brosse à dents et un peigne neufs. Une fois dans la chambre, cependant, Baxter découvrit que son invité ne dormait pas habillé et n'avait aucun complexe vis-à-vis de la nudité. C'était assez logique par un si beau temps et, d'ailleurs, Baxter l'avait déjà vu dans son plus simple appareil. Mais cela, c'était avant de savoir que Morli aimait les hommes, et avant d'avoir passé un jour entier à apprendre à le connaître et à réaliser

qu'il était de très bonne compagnie. De plus, il avait beaucoup de mal à ne pas faire une fixation sur le tatouage en forme de cupcake.

Baxter garda son caleçon tout ce qu'il y avait de plus banal et fut soulagé lorsque Morli se glissa entre les draps. Du moins, jusqu'à ce qu'il se retrouve assez près pour être enveloppé de la délicieuse odeur de ce dernier en sachant que son magnifique corps complètement nu n'était qu'à quelques centimètres de lui.

— Baxter ?

La voix de Morli n'était qu'un murmure dans la pénombre.

— Hmm ?

— Le sortilège que votre tante Opal vous a légué. Quel était son but ?

— Le bonheur, répondit Baxter du même ton.

Il se retourna ensuite et tenta de s'endormir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7



MORLI NE TROUVAIT PAS LE SOMMEIL. LE PROBLÈME NE VENAIT PAS DU LIT : c'était de loin le matelas le plus confortable qu'il ait jamais testé et les draps étaient si doux et moelleux. De vrais petits miracles supplémentaires du monde de Baxter.

Quoi que Morli ait vécu de nombreux événements choquants au cours des dernières quarante-huit heures, ce n'était pas non plus cela qui l'empêcher de dormir. En règle générale, sa stratégie pour lutter contre l'adversité était de se terrer sous les couettes et d'hiberner aussi longtemps que faire se pouvait, ce qui ne résolvait que très rarement ses ennuis, mais avait cependant le mérite de lui offrir une échappatoire pendant un temps.

Et bien que son avenir soit un véritable mystère béant, il n'était pas non plus inquiété par l'incertitude. Au moins semblait-il en passe *d'avoir* un avenir, quel qu'il fût – ce qui était bien au-delà de ses attentes lorsqu'il s'était avancé à grand-peine vers la maudite tour – et il était vrai qu'il vivait présentement une aventure des plus excitantes. Plus important encore : Baxter l'avait trouvé, et c'était un homme bon et généreux. Morli avait foi en lui ; il ne l'abandonnerait pas à son triste sort.

C'était Baxter en personne, pour tout dire, qui le maintenait éveillé. Sans le vouloir. De fait, il était non seulement roulé en boule, mais lui tournait également le dos, et sa respiration était profonde et régulière. Non, ce qui empêchait Morli de sombrer, c'étaient ses pensées, toutes axées sur l'émerveillement d'avoir trouvé un homme aussi stupéfiant.

Très peu de gens dans son monde (autant que dans celui de Baxter, s'il ne s'abusait) auraient réagi à l'étrange et soudaine apparition de Morli en

lui ouvrant la porte et en lui offrant des vêtements, de la nourriture, du réconfort et un endroit où dormir en prenant le temps de lui expliquer, avec patience, ce nouvel univers tout en ayant l'air sincèrement intéressé par ce que le prince avait à dire. Pourtant, Baxter avait bel et bien fait toutes ces choses, et plus encore. Sans rien demander en retour. Il était en sus gentil, drôle et absolument pas guindé. Il n'agissait pas comme si quelque chose clochait chez Morli, alors que c'était évidemment le cas. Une tristesse émanait de son hôte que le prince ne comprenait que trop bien : Baxter existait seul dans son monde.

Ce dont Morli mourait d'envie, c'était de se lover contre son compagnon de chambrée et voir si celui-ci accepterait ses caresses. Cela était fort peu probable. Morli était... une aberration. Plus vraiment humain, il était désormais un monstre façonné en déchets de table. Il avait beaucoup de chance que Baxter l'ait traité avec autant de courtoisie jusque-là, et il ne pouvait assurément dépasser les bornes de l'hospitalité. Qui voudrait faire l'amour à une... telle chose ?

Plutôt que de se languir de ce qu'il ne pouvait avoir, Morli se glissa très lentement hors du lit afin de ne pas déranger son ami et rejoignit à pas feutrés la salle de bains. Cet espace si menu était rempli de merveilles, mais c'était le miroir qu'il voulait à présent.

Sa famille avait connu quelques contrariétés avec les glaces. Son arrière-arrière-arrière-grand-mère, la reine Hamnita la Vaniteuse, fut jadis détentrice d'un miroir magique qui, lorsqu'elle lui posait la question, lui répondait par un mensonge éhonté selon lequel elle était la plus belle femme du royaume. Hamnita chérissait sa relique malgré le fait que celle-ci ait causé de fortes tensions entre elle et l'une de ses belles-filles. Les détails de l'affaire furent effacés des livres d'histoire. Le miroir en lui-même finit par être brisé et quelques tessons étaient à présent exposés dans une vitrine de la Grand-Salle, tel un souvenir généalogique ou une leçon du passé selon la personne à qui vous posiez la question.

Les dieux soient loués, le miroir de Baxter ne parlait point. Il renvoyait simplement son reflet, bien que ce dernier soit celui d'un inconnu. Objectivement parlant, le visage était plus beau que le sien ne l'avait été, bien trop étriqué, avec des lèvres fines et un menton trop protubérant. Du bout des doigts, il suivit la ligne de ses sourcils verts, l'arête de son nez droit, ses lèvres charnues. Il fallait avouer qu'il était pas mal du tout, pour

quiconque arriverait à passer outre la teinte de ses cheveux et de ses yeux. Peut-être s’y habituerait-il avec le temps, ainsi qu’au manque de familiarité avec son corps, qui n’arborait pas les mêmes proportions que celui d’avant. Il était passablement plus grand à présent, affublé des mêmes muscles saillants que ceux des acrobates qui amusaient parfois la Cour, alors qu’il avait été auparavant tout en angles avec une légère bedaine.

Il baissa la tête afin d’aviser son sexe. Là encore, c’était différent, plus épais, niché au creux de boucles vertes et non plus brunes. Il n’avait pas prêté attention à la taille du membre lorsqu’il s’était réveillé avec une érection ce matin-là, aussi ne pouvait-il pas faire la comparaison.

Quelle que soit la puissance qui l’avait gratifié de cette enveloppe charnelle – la corbelle, le sortilège ou l’intervention des dieux –, elle s’était montrée fort généreuse, bien qu’avec un sens de l’humour évident. Que serait-il advenu de lui s’il avait été façonné à partir d’autre chose, comme un champignon ou une touffe de mousse ? Cela ne lui aurait sans doute pas réussi. Bien qu’il soit reconnaissant d’être en vie, il ne pouvait s’empêcher de déplorer son ancien corps, celui qui pourrissait présentement au cœur du roncier, tout autant que son foyer lui manquait. Son... *lui*.

— Tout va bien ?

Surpris, Morli sursauta et fit volte-face. Baxter se tenait dans l’embrasure, les cheveux ébouriffés et la trace de son oreiller sue la joue.

— Je suis navré, répondit Morli. Je ne voulais pas vous réveiller.

— Vous n’y êtes pour rien. J’ai oublié de couper le son de mon téléphone et il a fait un bruit. Quelqu’un que je suis sur Instagram a posté une nouvelle story.

Morli hocha la tête, sans pour autant savoir ce que cela voulait dire.

— Je vais vous laisser la place.

Baxter se décala pour le laisser passer, mais posa une main sur son épaule pour l’arrêter.

— Il y a un problème ? Vous avez besoin de quelque chose ?

Morli ne savait si c’était à cause de l’inquiétude dans la voix de son hôte ou la tendresse de son geste, mais sa poitrine se souleva, sa gorge se noua et il se mit soudain à pleurer. Ce n’étaient pas les larmes discrètes d’un noble, non ; c’étaient des sanglots déchirants qui lui arrachaient les poumons et lui firent couler le nez. Il ne s’était pas lamenté de la sorte

depuis l'enfance, et déjà à l'époque sa gouvernante lui avait ordonné d'arrêter ses pleurnicheries et de se comporter comme un prince.

Baxter, toutefois, ne lui fit pas la morale. Au contraire, il serra Morli dans ses bras et lui caressa les cheveux tout en lui susurrant des propos rassurants. Comme il était merveilleux d'être ainsi réconforté, sauf que cela ne fit qu'aggraver les gémissements du prince. Faisant montre d'une patience infinie, Baxter ne le lâcha pas.

Lorsqu'il en fut réduit à quelques reniflements, Morli se sentait vidé.

— Mes excuses, dit-il en s'écartant à contrecœur.

— Ce n'est rien. J'ai eu quelques bonnes séances de chaudes larmes depuis le début de la pandémie. C'est toujours mieux que de frapper dans un mur.

— Ce n'est pas très...

Morli allait dire « princier », mais il n'en était pas un dans ce monde.

— ... mature.

— Je ne sais pas ce que ça vaut dans votre monde, mais ici plein de gens trouvent que pleurer, ce n'est pas viril. Tata Opal m'y a toujours encouragé, par contre. Elle disait que c'est libérateur. Que ça évacue les toxines.

Baxter se fendit d'un large sourire.

— Elle avait l'habitude de regarder un film très nunuche, très larmoyant, une fois par semaine pour se forcer à pleurer un bon coup. C'était sa séance de « Kleenexothérapie », comme elle disait.

Morli se surprit à lui rendre son sourire. Ce qui n'était pas bien difficile.

Après s'être débarbouillé, il récupéra son pantalon et retrouva Baxter dans la cuisine, où ils burent un peu d'eau et terminèrent les muffins. Ils ne parlèrent pas beaucoup, mais ce n'était pas important. Avoir de la compagnie n'était pas moins agréable.

Ils finirent par retourner dans la chambre et sous les draps. Sans se toucher, mais presque. Baxter éteignit la lumière et Morli s'endormit aussitôt.



Le lendemain matin, Baxter expliqua à Morli comment se servir de la douche. C'était spectaculaire ! Chez lui, il faisait ses ablutions avec un bassin et une serviette, pris de terribles tremblements pendant les mois d'hiver. Il devait se laver les cheveux dehors en y frottant des poudres à l'odeur âcre pour ensuite les rincer à l'aide de gobelets d'eau. Parfois, il utilisait la grande bassine en cuivre qui trônait dans la garde-robe du palais, mais cela nécessitait un défilé de domestiques qui devaient faire bouillir l'eau dans des seaux et c'était là un supplice qui en valait rarement la peine. La douche, en revanche, était telle une chute d'eau chaude ; quant au savon et au shampoing de Baxter, ils laissaient une traînée de mousse absolument onctueuse.

L'air quelque peu déconfit, son hôte lui présenta des vêtements propres : un autre de ces étranges amples pantalons et une chemise déformée ornée d'un géant vert affublé d'une culotte déchirée.

— On va aller vous acheter des habits neufs aujourd'hui, promet-il, bien que Morli n'ait aucune objection.

Les tenues qu'il empruntait à Baxter étaient douces et faciles à mettre et défaire.

Après ça, le jeune homme lui montra comment employer la cuisinière. Il leur prépara des gâteaux plats qu'il appelait « pancakes », puis observa avec grand amusement Morli essayer de griller une saucisse. Il n'avait jamais fait ça avant, pas même chez lui, car si on lui avait, de mauvaise grâce, laissé accès aux fours, les fourneaux, eux, lui avaient été interdits. Au bout du compte, les saucisses ne furent que très légèrement brûlées. Ils dégustèrent les gâteaux dégoulinants de beurre et d'une substance collante et sucrée appelée sirop d'érable.

— À quoi ressemble le fruit de l'érable ? s'enquit Morli.

— Je ne crois pas que l'érable fasse des fruits. Le sirop est extrait de la sève.

Intéressant : c'était savoureux à merveille. Tandis que Morli aidait à faire la vaisselle par la suite (une autre première pour lui), il songea qu'il pourrait se servir du sirop comme édulcorant dans la confection de pain et de gâteaux.

Vint ensuite le moment pour Baxter de se mettre au travail, ce qui pour lui signifiait s'enfermer dans la chambre d'amis et fixer la chose qu'il appelait son « ordinateur » en tapotant du bout des doigts les lettres sur la

planchette qui y était rattachée. Morli songea à préparer du pain, mais décida qu'il ne se sentait pas encore assez à l'aise dans la cuisine. Il ne voudrait pas risquer de réduire la maison en cendres.

Il passa un certain temps à faire le tour des pièces, soulevant des objets et s'interrogeant sur leur usage avant de les remettre à leur place, après quoi il s'immobilisa devant une étagère remplie de livres. C'était en soi déjà fort étonnant, car dans son monde les ouvrages de ce genre valaient cher ; il n'y en avait d'ailleurs qu'une poignée dans le palais. Ceux de Baxter étaient reliés en papier plutôt qu'en cuir épais et les images sur leurs couvertures arboraient des couleurs vives. Baxter lui avait expliqué que certains relataient des récits véridiques ou diverses instructions, tandis que d'autres racontaient des histoires.

Il en choisit un sur lequel trônaient deux tours et s'installa avec sur le canapé. Aucune princesse ne s'avéra prise au piège dans ces deux tours, bien qu'un anneau magique et plusieurs magiciens soient impliqués dans l'affaire. Morli supposa que ce n'était pas là l'un des livres de comptes-rendus historiques, et il apprécia grandement sa lecture, bien qu'il n'y comprenne pas tout. Il était aussi quelque peu envieux de ce bonhomme appelé Frodon, car celui-ci avait un véritable ami pour l'accompagner dans sa quête plutôt qu'un écuyer mal léché et trop âgé.

Frodon avait bien entendu son lot de tourments, mais c'était un authentique héros, courageux malgré ses réticences et toutes les tentations. Rien à voir avec Morli, qui n'était... bon à rien.

Son estomac se mit à gronder. Difficile de dire l'heure qu'il était avec la teinte gris-rose du ciel, mais il soupçonnait qu'il s'était écoulé un long moment depuis le petit déjeuner. Posant son livre sur le côté, il se rendit d'un pas léger à l'office de Baxter et frappa délicatement à la porte.

Baxter se retourna avec un sourire.

— Désolé de vous avoir abandonné.

— Voulez-vous que je vous prépare un sandwich ?

Il devrait pouvoir s'en sortir sans détruire la cuisine.

— J'adorerais, répondit Baxter dont les yeux brillaient de joie. Il m'arrive d'oublier de manger quand je suis trop concentré.

— Puis-je voir ce que vous faites ?

Baxter haussa les épaules et lui indiqua l'ordinateur d'une main. L'écran était en verre et s'approchait grandement d'un miroir magique, bien que

selon son hôte, celui-ci fonctionnait grâce à la technologie plutôt qu'à la magie. Morli commençait à croire que ces deux choses étaient très proches. Quoi qu'il en soit, l'écran lui renvoyait l'image d'une bouteille en verre remplie d'une substance rouge foncé et affublée de bras, de jambes et d'un visage. Elle semblait en train de faire un signe de la main.

— Quel est le nom de ces créatures ?

— Elles n'en ont pas. Ce n'est qu'un concept marketing, pas une véritable image. Les nourritures douées de conscience n'existent pas.

Morli lui adressa un regard entendu.

Rougissant, Baxter secoua la tête.

— Je ne vous vois pas comme de la nourriture.

— Pourtant, je suis composé de nourriture.

— Et moi je suis fait à quatre-vingt-dix-huit pour cent d'eau, ce qui ne fait pas de moi une flaque.

Bien qu'il ne soit pas entièrement d'accord avec l'analogie, Morli ne voulait pas arguer plus avant.

— J'apprécie votre concept marketing.

— Vous donne-t-il envie d'acheter de la sauce barbecue ?

— J'ignore de quoi il s'agit et je n'ai jamais rien acheté de ma vie, répondit Morli, mais je dirais que oui ?

— Vous n'avez jamais rien acheté ?

— Eh bien, pas directement. J'ai déjà donné l'ordre qu'on m'achète quelque chose, mais ce sont les domestiques qui s'en occupent et qui paient.

Il ne s'était jamais attardé sur la question et n'avait qu'une très vague idée du coût de la vie. Contrairement à ses frères, toutefois, il ne collectionnait pas les vêtements chic, les bijoux, ni les vins de grande valeur. La plupart du temps, il ne demandait que des ingrédients pour ses pâtisseries.

Baxter semblait contemplatif.

— Voilà ce qu'on va faire. J'ai déjà accompli pas mal aujourd'hui et j'ai bossé hier donc j'ai de l'avance. On va manger, puis on ira faire du shopping. Vous avez besoin de vêtements et d'autres nécessités.

— Vous savez que je n'ai pas d'argent... ?

— Vous êtes né il y a deux jours, en quelques sortes, répondit Baxter avec un grand sourire. Je vous dois un cadeau de naissance.

Il se tourna vers l'ordinateur et fit cliqueter le plateau à lettres pendant un moment. L'écran s'assombrit et Baxter se leva de sa chaise.

— On déjeune ?

Morli insista pour préparer les sandwichs pendant que Baxter s'installait à la table.

— J'ai l'impression que c'est moi qui suis de sang royal, là, avoua ce dernier. Je ne me souviens pas de quand on m'a préparé à manger pour la dernière fois, en dehors d'un restaurant.

— Votre tante Opal ne cuisinait pas pour vous ?

Baxter éclata de rire.

— Pas quand je parvenais à l'en dissuader. Elle avait beaucoup de recettes, mais c'était un véritable désastre en cuisine. Il lui arrivait d'expérimenter et de faire des mélanges qui n'auraient *jamais* dû exister, parfois elle se laissait distraire, d'autres fois elle piochait des plats déjà douteux et les rendait encore pires à cause des ingrédients de substitution qu'elle choisissait.

Son visage était empli de tendresse, ses yeux plongés dans le lointain comme s'il s'agissait de précieux souvenirs.

Morli amena les assiettes à la table et s'assit en face de lui.

— Quid de votre amant ? Je suis navré, j'ai oublié son nom. Il ne cuisinait pas pour vous, lui ?

— Sven ? répondit Baxter avec un rire nasal. Il se nourrissait de milk-shakes protéinés. De toute façon, notre relation n'était pas de ce genre-là. Vous, vous faisiez à manger pour Colau ou était-ce interdit à cause de votre rang ?

Inexplicablement heureux que Baxter se soit souvenu du nom de Colau, Morli hocha la tête.

— Ce n'était pas bien vu, mais je le faisais quand même. Il y avait ce petit gâteau qu'il adorait. Et lui, bien sûr, me mettait ses meilleures bières de côté.

C'était pour lui un souvenir tout aussi précieux : se lever avant l'aube pour pâtisser et retrouver Colau au cellier pour un casse-croûte et... d'autres activités. Colau était plus âgé que Morli de quelques années et bien plus expérimenté. Il avait eu de nombreuses idées sur la manière dont ils s'occuperaient lorsqu'ils passaient du temps ensemble.

Après le déjeuner, Baxter se mit en quête de chaussures pour Morli, dont les pieds étaient plus petits que les siens. Il finit par trouver une vieille paire de ce qu'il nommait « tongs ». Quelle étrange sensation que cette lanière entre ses orteils et de sentir la semelle frapper contre sa plante de pied, mais au moins ces tongs ne lui laisseraient-elles pas des ampoules contrairement à ces saletés de bottes qu'il portait le jour de sa mort. Le souvenir de ces bottes le remplait pour la toute première fois d'une vraie colère. Sa famille l'avait envoyé à son trépas et tout ce qui leur avait importé, c'était qu'il soit bien habillé. La moindre des décences aurait été qu'ils lui souhaitent d'être à l'aise pour ses dernières heures dans le monde des vivants.

Morli ne put gamberger sur ce point, néanmoins, car Baxter l'emmena à son véhicule et lui montra comment s'attacher avant de démarrer. Quelle frayeur et quelle euphorie que d'avancer à une telle vitesse ! Le prince n'arrivait même pas à se concentrer sur le paysage : il était trop occupé à s'accrocher au siège en se demandant si sa deuxième mort approchait. En dehors de sa célérité, la voiture ressemblait à une calèche, à l'exception du fait qu'elle n'était tirée par aucun animal. Baxter lui expliqua qu'on appelait ça une automobile, entre autres, et qu'elle opérait grâce à un moteur à combustion interne, ce qui selon Morli concordait avec une autre forme de magie.

Ils finirent par s'arrêter dans un endroit rempli de rangées bien alignées de ces autos. Le bâtiment long mais bas attenait était couvert de diverses pancartes, dont la plupart n'évoquaient rien chez Morli, mais Baxter s'était garé près d'une enseigne qui ressemblait à une énorme cible stylisée. Aucun archer n'aurait pu la rater.

Baxter lui tendit un morceau de tissu.

— Il faut porter un masque. Vous devrez aussi faire attention à ne pas vous approcher à moins de deux mètres des autres et... vous connaissez cette unité de mesure ?

Morli secoua la tête.

— Je fais un peu plus d'un mètre quatre-vingts, donc si je peux m'allonger entre vous et l'autre personne, c'est bon. Et essayez de ne pas toucher trop de choses. J'ai du désinfectant pour quand on aura terminé.

Il lui indiqua une petite bouteille remplie de gel transparent.

— C'est à cause de votre pandémie ?

— Oui. Et c'est la poisse. Tout le monde a dû s'adapter super vite, mais certains pensent qu'il est plus important de se sentir libre que de protéger les autres. Plusieurs centaines de milliers de personnes en sont déjà mortes.

— Nous avons connu la peste, répondit Morli. Quelques années avant ma naissance. Je ne m'en souviens pas, évidemment, mais j'ai lu les comptes-rendus. Ils l'ont nommée l'Apâlisseeuse.

Baxter, qui s'apprêtait à ouvrir sa portière, s'immobilisa.

— L'Apâlisseeuse ?

— Oui. Nombre de ceux qui la contractaient ne montraient que quelques légers symptômes. Ils manquaient d'appétit et la tête leur tournait pendant plusieurs jours, puis ils s'en remettaient. Les autres, cependant, allaient de mal en pis. Leurs corps pâlissaient petit à petit, jusqu'à devenir transparents. Et puis...

De ses mains, il fit le signe universel de disparition.

— D'après les archives, ce n'était pas douloureux. Les affligés perdaient simplement de plus en plus leur substance jusqu'à s'effacer. Mes parents y laissèrent un enfant, une fille. Je crois qu'ils furent déçus de constater que je n'en étais pas une, à ma naissance. Ils avaient déjà bien assez de fils.

Il n'avait jamais prononcé cette pensée à voix haute et, de fait, ne se l'était jamais avouée à lui-même. Cela expliquait toutefois pourquoi sa famille l'appréciait si peu. Ils attendaient une princesse de remplacement et l'avait eu lui à la place. Il avait été source de déception depuis le début.

Baxter posa une main sur son bras.

— Je suis navré pour votre sœur. Et aussi que vos parents n'aient pas remarqué à quel point vous êtes merveilleux.

Morli le regarda enfiler son masque et fit de même. Il se tourna vers son ami en se demandant s'il pouvait voir ses efforts pour sourire.

— Montrez-moi comment on fait du shopping.

— C'était différent, avant. On ne devait pas s'inquiéter de la distanciation sociale, ni des masques et du reste. On pouvait faire du lèche-vitrine à tire-larigot. Aujourd'hui, on va devoir être efficaces et pragmatiques.

Baxter de pousser un long soupir.

Le magasin était gigantesque. Ce fut la première chose que remarqua Morli : ce vaste espace sans doute plus grand que le palais, rempli

d'étagères entières de produits. Cela lui fit comprendre que son royaume était fort petit par rapport à la ville de Baxter. Les lumières étaient vives et les couleurs criardes ; il ne reconnaissait pas la plupart des objets. Il aurait fini complètement déboussolé sans la présence sereine et imposante de Baxter à ses côtés.

— Ce ne sont pas vraiment des accommodations royales, dit celui-ci, mais on y trouvera à peu près tout ce dont vous pourriez avoir besoin. On vous dégoutera des affaires plus chic un autre jour si le cœur vous en dit.

Morli n'avait pas besoin de chic. Il observa Baxter tandis qu'il récupérait un chariot à roulettes, puis le suivit plus avant dans la boutique. Ils débutèrent par les vêtements. Son compagnon dut lui expliquer l'usage de plusieurs choses. Se souvenant de l'avertissement de Baxter, Morli choisit rapidement quelques chemises et pantalons, d'étranges bas qui ne couvraient que les pieds et les chevilles ainsi que de petits bouts de tissus appelés « sous-vêtements ». Après quoi, il avisa les chaussures et porta son dévolu sur une paire d'un rouge tape-à-l'œil à lacets.

— Elles sont géniales, déclara Baxter. Vous pourrez toujours voir vos pieds, même dans le brouillard.

Morli hésita.

— Mes parents les mépriseraient. Trop choquantes.

— Vos parents ne sont pas là. Faites-vous plaisir.

Tout sourire, le prince les déposa dans le caddie.

Tandis qu'ils parcouraient l'allée centrale à toute vitesse, Morli étudiait les rayons renfermant plus d'articles qu'il aurait pu en imaginer. Si les petites gens pouvaient se procurer autant, alors les rois et les reines de ce monde devaient être très bien approvisionnés. Oh, il avait oublié : il n'y avait pas de royauté dans ce pays. Baxter lui avait dit qu'ils avaient des célébrités et des milliardaires, ce qui revenait à la même chose.

Son ami l'aidera à trouver d'autres choses également, tels qu'une brosse à dents et un rasoir, et l'encouragea à se choisir plusieurs livres. Bien qu'il lui fournisse des informations et des conseils quand Morli les lui demandait, Baxter ne critiquait jamais ses choix et ne lui donnait pas l'impression d'être stupide.

Morli aurait facilement pu se laisser emporter par le rayon cuisine qui contenait un étalage si tentant de casseroles et autres ustensiles. Il avait conscience des prix, toutefois, ainsi que de l'espace limité chez Baxter.

Bien que ce dernier l'encourage à en prendre plus, le prince ne sélectionna qu'un seul objet.

— Avec ceci, je pourrai faire des gâteaux en forme de montagne. Comme c'est malin.

Pourtant, ils n'en avaient pas encore terminé. Une autre section du magasin détenait une panoplie d'articles dans un mélange d'orange et de noir. Il s'agissait de décorations pour une fête appelée Halloween, selon les explications de Baxter.

— Tata Opal adorait Halloween. Elle achetait les sorcières les plus kitsch qu'elle trouvait et m'aidait à découper des chauves-souris, des fantômes et des citrouilles dans du papier à dessin.

— Qu'est-ce donc ? s'enquit Morli en désignant un bout de papier épais couleur grise en forme d'arche sur lequel était écrit « REPOSE EN PIÈCES ».

— Une pierre tombale. C'est pour rire, ce n'est pas une vraie stèle.

— Je n'ai pas de sépulture, remarqua Morli d'un ton pensif.

Baxter en parut chagriné.

— Oh, mon Dieu, quel pignouf ! Je suis désolé, je n'ai pas réfléchi. On peut passer à un autre rayon.

Morli, cependant, trouvait qu'il était adorable d'avoir une fête dédiée aux morts. Il posa une main sur le bras de son ami pour le rassurer.

— Tout va bien. Et regardez donc ça, dit-il en indiquant un masque ressemblant à une tête de corbeau.

Ils firent un dernier arrêt dans la zone alimentaire, où Morli ne reconnut presque rien. Tout était emballé dans des boîtes, des sacs, des bouteilles ou autres conteneurs affublés d'images alléchantes et de noms trompeurs. Baxter prit du sucre, de la farine et du beurre (et Morli savait au moins de quoi il s'agissait) ainsi qu'un dernier objet qui se nommait « crème glacée ».

— Je crois que vous allez adorer ça.

Morli avisa le caddie rempli.

— Cela va coûter très cher.

— C'est rien.

— Mais...

— J'ai un bon salaire. En plus, j'ai économisé une fortune en préparant mes repas moi-même ces six derniers mois. Je peux me le permettre et j'ai envie de le faire. J'aime offrir des cadeaux. S'il vous plaît.

— Merci.

Morli débordait de gratitude envers cet homme si gentil.

Ils eurent beaucoup de sacs à emporter. Tandis qu'ils les ramenaient à la voiture dans le chariot, ils aperçurent un gros oiseau noir perché sur le toit de celle-ci, bec ouvert en une imitation de sourire.

— Vous savez, je me suis renseigné sur les corbeaux, dit Baxter. On n'est pas censés en avoir dans la région. On a des corneilles, mais elles sont plus petites.

L'animal hocha la tête et émit un cri semblable à un rire rauque.

— C'est votre femelle ?

— Je l'ignore.

Morli s'approcha davantage du véhicule.

— Es-tu la corbelle qui a gobé mes yeux ? l'interpella-t-il.

Une dame d'âge moyen qui passait tout près lui jeta un regard horrifié et s'empressa de monter dans son auto, mais le corbeau, lui, ne répondit pas. Morli haussa les épaules.

— Suis-nous jusque chez Baxter et je te donnerai à manger.

L'oiseau croassa et s'envola lourdement.

— Vous ne comptez pas lui servir vos yeux, cette fois, quand même ? demanda Baxter en démarrant la voiture.

— Pas tant que j'en aurai l'usage. Pensez-vous qu'ils ont un goût de légume ?

Baxter tourna brièvement la tête, l'air atterré.

— C'est horrible.

— Sans doute.

Pourtant, Morli était en vérité ravi que la femelle se soit repue de lui. Au moins avait-il servi à quelque chose pour une fois, même s'il avait dû mourir pour en arriver là. Il songea à la princesse endormie dans sa tour et à ce qui lui passerait par l'esprit lorsqu'elle se réveillerait... non, si elle se réveillait et voyait tous ces cadavres dépecés accrochés au roncier. Peut-être qu'elle se sentirait responsable, bien que ce ne soit pas sa faute. Ou peut-être qu'elle n'en aurait cure. Si l'un ou l'autre des frères de Morli venait à se faire envoûter, aucun d'eux ne prêterait la plus petite attention à ceux qui périraient en tâchant de le sauver. Pour eux, ce ne serait que la moindre des choses.

De retour chez Baxter, ils eurent beaucoup de courses à ranger. Le maître des lieux débarrassa l'un de ses tiroirs pour y glisser les nouveaux vêtements de son invité ; après en avoir coupé les étiquettes, il les jeta dans la machine à laver. Morli passa plusieurs minutes à regarder, fasciné, les tissus tourner en rond à l'intérieur de l'engin. Puis ils préparèrent les divers restes qu'ils trouvèrent dans la cuisine, y compris des croûtes de pain (Baxter en recouvrit une d'une substance étrange appelée « beurre de cacahuète ») et un sachet déjà entamé de graines de tournesol non salées. Ils installèrent leurs trouvailles sur un carré d'herbe près du potager de Baxter, puis retournèrent près de la porte. Ni l'un ni l'autre ne fut étonné de voir la corbelle fondre vers le sol et commencer à manger.

— Merci, lui dit Morli, de m'avoir convié à cette aventure. Elle est merveilleuse.

Elle lui répondit par un croassement, le bec rempli de pain.

Baxter posa son poids d'un pied à l'autre et se racla la gorge plusieurs fois.

— Euh, merci ? Je ne sais pas si tu m'as choisi exprès ou si c'est juste parce que c'était la seule maison où tu as trouvé du levain-chef à l'air libre. Mais je suis très heureux d'avoir rencontré Morli.

Ce dernier réalisa qu'il était sincère. Pour la première fois depuis toujours, semblait-il, quelqu'un était ravi par sa présence. Le savoir réchauffa son cœur comme s'il s'était agi d'un four et il referma les bras sur son torse pour contenir sa joie.

— On ferait mieux de rentrer, l'avertit Baxter au bout de quelques minutes. L'IQA est de, genre, 180.

Morli fronça les sourcils.

— L'IQA ?

— L'indice qualité de l'air.

L'espace d'un instant, Morli se demanda si cela avait un rapport avec la fumée dans l'air ou avec la pandémie. Le monde de Baxter regorgeait de tant de dangers ! De retour à l'intérieur, son ami sembla hésiter à proximité du canapé.

— Il, euh... faudrait que j'aille travailler. Ça ira si je...

Il fit un geste indécis vers la seconde chambre.

Morli attrapa le roman qu'il avait commencé.

— Je trouverai de quoi m'occuper.

Baxter hocha la tête et quitta le salon. Très peu de temps s'écoula, néanmoins, avant qu'il réapparaisse d'un pas traînant et se laisse tomber à côté de Morli sur le divan.

— Je n'arrive pas à me concentrer. J'ai déjà accompli pas mal pour aujourd'hui, de toute façon ; la gamme de couleurs pour Mr Saucy lui va beaucoup mieux.

— Mr Saucy ?

— Oui, ce n'est pas moi qui l'ai appelé ainsi, s'empressa-t-il d'expliquer. Alors, certes, il y a un jeu de mots qu'ils comptent renforcer dans la campagne de pub, mais je trouve que c'est vachement inspiré de Mr Peanut¹.

Il se pencha en avant et attrapa une boîte noire à la forme étrange. Comme beaucoup d'autres objets de ce monde, elle était faite en plastique et recouverte de boutons, pourtant Morli ne pouvait en déterminer l'usage. Jusqu'au moment où, soudain, le grand écran de verre s'illumina et une image y apparut. C'était un village qui lui rappelait un peu son propre royaume.

— Où est-ce ? s'enquit-il en posant son livre.

Baxter, qui était occupé à triturer la boîte en plastique, répondit :

— Nulle part. Enfin, ce n'est pas réel. C'est un jeu.

— Un jeu ?

— Oui. Voyez-vous, je suis un orque appelé Retxab, et oui, je sais que c'est ringard, mais j'avais déjà passé trop de temps à développer l'apparence de mon personnage, je ne voulais pas en rajouter pour son nom. J'ai une quête à accomplir. C'est moi qui contrôle ce que le personnage fait. Comme... merde !

Il agita la boîte en plastique assez violemment. Au même moment, la créature sur l'écran se mit à courir, pourchassée par deux hommes armés d'épées. L'orque trébucha, roula sur lui-même et se mit à combattre ses assaillants. Au final, il les abattit tous deux.

Baxter se tourna vers lui, tout sourire.

— Je ne suis pas mort, cette fois !

Morli se raidit d'inquiétude.

— Vous pouvez mourir ?

— Pas pour du vrai. Seulement mon personnage. Et après, je dois tout recommencer.

Morli se détendit.

— Oh. C'est comme une histoire, mais sur un écran.

— Exactement.

Morli continua d'observer. Le personnage de Baxter ne se contentait pas de se battre ; il lui arrivait parfois de discuter avec d'autres gens et de traverser des forêts, mais aussi de voler des choses. C'était intéressant, d'autant que Baxter réagissait presque comme si ces actes étaient réels, qu'il s'agisse de jurer quand les choses tournaient mal ou de pousser des cris de joie après avoir accompli une tâche.

Le prince sourit lorsqu'un dragon atterrit devant l'orque de Baxter. Jusqu'à ce que l'orque se mette à battre l'air de son arme, alors Morli regarda avec horreur le dragon se faire terrasser.

— Yes ! s'exclama Baxter.

— Vous ne pouvez pas tuer un dragon ! C'est terrible.

Les sourcils de Baxter se redressèrent.

— Ah bon ? Pourquoi ça ?

— Parce qu'ils sont très rares. Et qui restera-t-il pour protéger les frontières si leur espèce s'éteint ?

Face au regard perdu de son hôte, Morli expliqua :

— C'est grâce à eux que la paix règne, du moins en partie, entre les royaumes depuis de nombreuses générations. Qui oserait envoyer une armée chez le voisin si un dragon garde la frontière ? Ma famille en emploie sept, ce qui suffit amplement pour rendre nos voisins envieux. J'en ai rencontré quelques-uns. Ce sont de très gentilles créatures.

— Vous avez... des dragons. De vrais dragons.

— Nous n'en aurons plus si tout le monde se met à les pourfendre !

Morli avait conscience de l'offense de son ton, mais c'était là un sujet très important. Avant l'emploi des dragons par les royaumes, tous se faisaient la guerre les uns aux autres et le nombre de morts était incalculable. De plus, les dragons d'Udrodie étaient connus pour leur charme et leur courtoisie. Certains touristes venaient dans le seul but de les voir, ce qui était positif pour les boutiques et les auberges de ces régions. L'un de ses préférés, une dragonne d'un vert brillant nommée Zyrsis, causait sans cesse avec les marchands, et si l'un d'eux possédait des graines

ou des édulcorants peu communs, elle leur conseillait de se rendre au palais et de faire mander le prince Morli.

— Votre monde doit être merveilleux, déclara Baxter d'un air pour le moins rêveur. De vrais dragons ! De la magie, et apparemment, des corbeaux qui parlent.

— Et ici, vous avez des voitures, des Target, des ordinateurs et des robots de cuisine, rétorqua Morli. Et la pizza. Il faut absolument que j'apprenne à en faire pour quand je...

Il se tut si soudainement qu'il faillit se mordre la langue.

Baxter lui décocha un regard empathique.

— Et si je jouais à *Fallout* à la place ? Il n'y a pas de dragons dans celui-là.

Ils passèrent le reste de l'après-midi ensemble dans le canapé, Baxter occupé avec sa console et Morli avec son livre, puis ils préparèrent le dîner à deux. Ils mangèrent un plat appelé « spaghetti », accompagné de salade et de pain chaud, pour un résultat très délicieux. Après avoir fait la vaisselle, ils se réinstallèrent sur le divan. Baxter mit un peu de musique – qui sonnait étrange aux oreilles de Morli, bien qui l'apprécie – et chacun reprit son occupation personnelle.

Ce n'était pas la première fois depuis son arrivée que Morli remarquait le confort du mobilier de Baxter, qui allait bien au-delà de tout ce qui composait le palais. Il appréciait également la convivialité de la maison et la discrétion naturelle de Baxter. Malgré sa carrure imposante, il ne prenait pas beaucoup de place. Contrairement à la famille de Morli, il ne tapait pas du pied et ne criait pas comme si le monde entier devait se plier à ses quatre volontés. Il souriait aussi énormément, parfois sans que Morli puisse en discerner la raison. Des petits éclats de soleil que le prince ne pouvait s'empêcher de lui renvoyer.

Morli ne s'était jamais senti autant à l'aise en présence de qui que ce soit d'autre. Il avait le sentiment de pouvoir être entièrement lui-même, ce qui était le comble de l'ironie puisqu'il n'était *plus* lui-même, mais un esprit coincé dans un corps reconstitué. Baxter n'avait aucune attente à son encontre excepté son aide pour les tâches ménagères, et c'était là aussi un changement agréable. Être valorisé par ce qu'il était et non par ce qu'il avait, ou non, à offrir.

Ils allèrent se coucher ensemble. Morli se demanda si le port de sous-vêtements au lit était une coutume locale. Si tel était le cas, elle était fort étrange. Morli dormait toujours nu lorsqu'il faisait chaud, ne s'affublant de chemises de nuit que lorsque l'air tournait au froid. Il était très conscient de la présence de Baxter toute proche et s'endormit avec l'envie de le toucher.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8



LA QUALITÉ DE L’AIR S’AMÉLIORA TRÈS PEU AU COURS DE LA SEMAINE suivante, au grand déplaisir de Baxter.

— Courir me manque, bougonna-t-il.

Apparemment, il courait pour le plaisir de faire de l’exercice, concept que Morli trouvait bien étrange. D’un autre côté, lui-même avait magné l’épée, ce qui était fort peu courant à Modesto de ce qu’il en avait compris.

Baxter avait du travail, bien entendu, aussi Morli passait-il ces heures-là à pâtisser et à lire. Quand son hôte en avait terminé avec son ordinateur, toutefois, il emmenait son invité faire des balades en voiture, que celui-ci ne trouvait à présent plus que modérément terrifiantes. Morli arrivait difficilement à saisir l’énormité des lieux et les milliers de personnes qui les habitaient. Pourtant, Baxter lui avait précisé que Modesto était une petite localité et lui avait même montré des photographies et des vidéos des grandes villes : New York, Tokyo, Delhi, Sao Paulo, Le Caire. Ces images lui avaient coupé le souffle. Il s’imaginait que s’il avait atterri dans l’un de ces endroits, il serait recroquevillé dans un coin, trop effrayé pour bouger.

Grâce à ces tableaux et aux discussions avec Baxter, il apprit que de nombreuses gens dans ce monde étaient pauvres à l’extrême. Mouraient de faim, même. Et que d’autres, à l’inverse, étaient riches au-delà des rêves les plus fous de n’importe quel roi ou reine.

— Dans mon royaume aussi, avoua-t-il. Je n’ai jamais connu la faim ni l’inquiétude de savoir où j’allais dormir. J’avais des domestiques pour me rendre la vie facile sur tous les plans. Mes parents et mes frères dépensent parfois une véritable fortune pour un seul vêtement, qu’ils ne portent

qu'une fois avant de le jeter. Les paysans, en revanche, travaillent dur toute leur vie et n'ont presque rien. Certains meurent si vient la sécheresse ou une inondation, ou si l'un d'eux est blessé et ne peut se mettre à l'ouvrage.

Il avait tenté d'en parler à sa famille plusieurs fois, car il devait bien exister un moyen d'aider les démunis. La famille royale n'avait-elle donc pas assez pour se défaire de quelques biens et vivres ? Ses parents, toutefois, avaient toujours refusé d'en discuter. C'était un sujet indécent, selon eux. Son frère, Algar, était allé jusqu'à murmurer le mot « trahison ».

Savoir que ce monde-ci, malgré toutes ses merveilles, ne valait pas mieux attristait Morli.

Et parmi ces merveilles, il comptait les innombrables découvertes culinaires, tous ces livres remplis d'histoires et les images télévisées, en particulier celles que Baxter appelait « films Disney » et ceux où les personnages se mettaient à chanter à tout va.

— J'ai entendu parler d'un sorcier qui avait été engagé pour fournir des lumières magiques à un mariage. Comme le couple refusait de le payer, il a maudit la ville tout entière. Plus de musique, pas même un fredonnement.

— Les sorciers de chez vous aiment les malédictions, je vois ?

— Seulement quand on les provoque, répondit Morli avant de froncer les sourcils. J'ignore ce qu'a pu faire la famille d'Osenne. Quelque chose de terrible, j'imagine.

Cette partie de l'histoire ne semblait pas narrée dans la légende. Les parents de la princesse s'étaient sans aucun doute assurés que leur part de responsabilité soit effacée de tous les récits.

Morli et Baxter se lancèrent dans une longue discussion sur ce qui constituait la justice et ceux qui devraient la faire régner. Baxter avait des idées très étranges, mais il était agréable de parler avec lui, même quand ils n'étaient pas d'accord. Il agitait beaucoup les bras quand il se passionnait vraiment sur un sujet. Il lui arrivait parfois de faire tomber des choses.

Par les portes des Enfers, comme Morli aurait voulu le toucher ! l'embrasser ! explorer son ample corps !

Il n'en avait cependant pas le courage.

Un soir, ils se retrouvèrent à converser sur l'éducation. Morli avait eu droit à des gouvernantes et des précepteurs, bien entendu, tandis que Baxter était allé à l'école avec d'autres enfants.

— J'avais d'assez bonnes notes, disait-il. Pas resplendissantes, mais décentes. Mes professeurs comprenaient vite qu'ils ne devaient pas faire beaucoup d'efforts avec moi pour me faire réussir, mais aucun d'eux ne s'attendait non plus à ce que j'aie des résultats spectaculaires. J'étais comme un fantôme, en quelques sortes. Mes parents s'en moquaient, du moment que je ne ratais pas et que je ne faisais pas de bêtises. Tata Opal, en revanche, n'avait de cesse de secouer la tête, de me dire que je valais mieux que ça. « Trouve ce qui te passionne », qu'elle disait.

— Ça a marché ?

— J'en sais rien. Je n'ai jamais trouvé.

Morli pencha la tête, tâchant de le concevoir.

— Vous avez un métier, pourtant. J'ai cru comprendre que vous étiez doué.

— Certes, et ne vous méprenez pas : mon boulot est sympa. Ça paie bien. Mais j'ai du mal à trouver le côté passionnel avec Mr Saucy.

Baxter baissa les yeux vers ses mains jointes sur ses genoux. Ses cheveux cascadèrent en avant, dissimulant ses yeux, et ses épaules s'affaissèrent. Comme s'il essayait de se faire plus petit. De se rendre invisible.

Morli se décala un peu plus près de lui sur le canapé.

— N'avez-vous vraiment aucune idée de ce qui vous passionne ?

— Aucune, confirma Baxter dans un soupir. J'ai répondu à des tests de personnalité sur le net, mais ça n'a rien donné. Je m'étais dit que j'allais pouvoir trouver quelque chose avec tout le temps en plus pendant la pandémie : le tricot, le jardinage, la pâtisserie... alors oui, c'est amusant, mais rien qui me fasse chavirer.

— N'avez-vous jamais eu un rêve ?

Il secoua la tête.

— Non. Mes parents étaient si distants... que je pense ne pas avoir développé cette étincelle. Quand j'étais gosse, je passais beaucoup de temps dans les bouquins. Et à regarder des films. Des trucs de geek. Pour fuir la réalité, selon mes parents. Parce que je suis un gamin, d'après Sven. J'aime la science-fiction et la fantasy.

Il releva la tête, un minuscule sourire aux lèvres.

— Tant qu'il y a des dragons, des princes et des sorciers. Vous, vous avez une passion, par contre.

L'espace d'une seconde où son échine fut parcourue de frissons, Morli crut que Baxter allait dire « Votre passion, c'est moi ». Au lieu de quoi, cependant, il dit :

— La pâtisserie.

Ignorant un pincement de déception, Morli acquiesça.

— Quand j'étais enfant, je me glissai dans les cuisines à la moindre occasion. Peut-être qu'au début, je cherchais seulement un casse-croûte, mais il n'a pas fallu longtemps pour que grandisse ma fascination envers les boulangers. Ils font tant de choses avec si peu d'ingrédients. C'est comme une forme de magie où le magicien est intimement impliqué. Il choisit la recette et les composants, mesure les ingrédients, pétrit la pâte.

Il se rendit compte que ses doigts bougeaient par réflexe et posa les mains sur ses genoux pour les caler.

— Je comprends, intervint Baxter. En plus, c'est gratifiant.

— Oui ! On donne aux autres quelque chose de merveilleux à manger. Et même si on commet une erreur, ce n'est pas une catastrophe. Il suffit de recommencer.

Ses doigts pétrissaient à présent ses rotules.

— Pâtisser, c'est une *bonne* chose. Pleine de générosité. Y arriver demande beaucoup d'entraînement, de savoir-faire et de patience, et... et peut-être un peu de talent inné. Pâtisser, c'est important. Ça vaut la peine.

Il se souvint des propos railleurs de ses parents et de ses frères, des ricanements des courtisans et même des attitudes méprisantes des domestiques lorsqu'ils se pensaient à l'abri de tout regard.

Voilà qu'il sanglotait de nouveau, comme s'il avait en lui l'un de ces interrupteurs de chez Baxter, mais chez lui ils causaient des larmes plutôt que de la lumière. Il n'en avait aucune envie ; c'était gênant et inutile. Et ridicule, de surcroît. Car pourquoi devrait-il s'appesantir de ce que tous ces gens pensaient de lui ? Il ne les reverrait jamais.

Cette pensée ne fit qu'accentuer ses pleurs.

Comme la première fois, Baxter le prit dans ses bras. C'était une position inconfortable, chacun d'eux tourné vers l'autre, le visage de Morli enfoui contre le torse de son ami. Baxter ne devait pas être à l'aise ainsi, pourtant il n'avait pas hésité et son étreinte restait suffisamment ferme pour être réconfortante. Il ne se plaignait ni se souciait, semble-t-il, des dégâts que Morli était en train de causer à sa chemise.

Le prince demeura ainsi contre lui bien plus longtemps que de nécessaire, partiellement parce qu'il avait trop honte pour faire face à son hôte, mais aussi parce qu'il se sentait bien. Vint un temps où il n'eut plus le choix, néanmoins. Il agita légèrement les épaules et se redressa ; Baxter le relâcha aussitôt.

— Toutes mes excuses, dit-il, l'air maussade.

— C'est inutile.

— Je ne pleurais jamais, avant. Je vous assure.

Baxter lui tendit une boîte de mouchoirs posée sur la table basse.

— Je vous ai déjà dit ce qu'en pensait ma tante Opal.

— Mais je ne suis pas votre tante Opal ! Je suis un prin...

Non, il ne l'était *plus*. Il n'était rien. Il se moucha.

Baxter garda le silence un moment avant de s'éclaircir la voix.

— Tata Opal est morte en juin dernier. Pas dans d'atroces souffrances, ni quoi que ce soit de genre. Elle venait d'avoir quatre-vingt-quinze ans et je lui avais organisé un dîner d'anniversaire à l'un de ces restaurants où il faut réserver des mois à l'avance. Très chic. On s'est mis sur notre trente-et-un et on a passé un super moment. Pendant le dessert, elle m'a dit qu'elle avait vécu assez longtemps. Ses mots exacts ont été : « C'est l'heure pour moi de tirer ma révérence ». Deux jours plus tard, elle s'en allait dans son sommeil.

Il soupira lourdement. Morli posa une main sur son genou.

— Je suis navré.

— Merci. Elle a eu une belle vie. C'était une personne très gaie, voyez-vous ? Elle riait tout le temps. Bref, après son décès, j'ai eu beaucoup de mal à l'accepter. Trois mois plus tard, j'étais encore au plus bas.

— Trois mois, ce n'est pas long pour le deuil d'un être cher.

— Sven est passé chez moi un après-midi. On était censé faire du sport ensemble avant de s'envoyer en l'air. C'était la routine. Mais je n'en avais aucune envie, ce jour-là. Quelque chose m'avait fait penser à tata Opal et... j'avais le cafard. Quand j'ai essayé de l'expliquer à Sven, j'ai éclaté en sanglots.

L'expression de Baxter se durcit.

— Et il a réagi comment un sale con. Il m'a dit que les hommes, les vrais, ça pleure pas. Qu'il était temps que j'arrête de me morfondre pour une vieille gâteuse qui n'était même pas ma grand-mère.

Un torrent de colère envers un homme qu'il n'avait jamais rencontré déferla dans les veines de Morli. Si Sven s'était trouvé dans la même pièce, le prince l'aurait provoqué en duel. Ou il se serait contenté de lui casser le nez afin d'en finir rapidement et avec satisfaction.

— C'est horrible.

— En vrai, c'était ce qu'il me fallait. C'est ce jour-là que j'ai arrêté de le fréquenter. À ce stade, il s'est avéré être encore pire et a commencé à inventer des mensonges à mon sujet auprès de nos amis communs.

Baxter releva le menton.

— Je suis heureux d'avoir rompu à ce moment-là.

— C'est un vil scélérat, vous traiter de la sorte ! Et un imbécile de n'avoir pas su reconnaître la valeur d'un homme tel que vous.

Leurs visages étaient assez proches lorsque Morli rétorqua cela, aussi Baxter n'eut qu'à très peu pencher la tête pour l'embrasser.

Oh, par Vadal le Vertueux, quel *magnifique* baiser.

Les lèvres de Baxter étaient douces et encore légèrement sucrées de la tarte aux pommes que Morli lui avait préparée ce jour-là. Il était du genre à se plonger entièrement dans l'instant présent, entrelaçant ses doigts dans les cheveux de Morli et approchant son corps tout près sans pour autant se montrer insistant. Morli aurait facilement pu s'écarter s'il en avait eu l'envie. Ah ! Une tribu entière d'ogres n'aurait pas pu les séparer.

Le prince joignit les mains derrière la nuque de Baxter et entrouvrit les lèvres, lui permettant l'accès tout en lui laissant le choix de la cadence. Baxter n'était pas pressé. Il savoura leur échange comme il le faisait de chaque repas, et lorsqu'un gémissement guttural lui échappa, Morli s'enflamma de désir des pieds à la tête. Il imaginait une nuée d'étincelles tout autour d'eux, leurs corps brillant comme des soleils. Il imaginait la fumée se dissipant enfin dans le ciel et les dieux leur souriant depuis leur céleste résidence. Il imaginait déjà une histoire d'amour dont les ménestrels déclameraient les vers pour les générations à venir.

Baxter recula un peu, mais garda les mains sur les épaules de Morli. Il haletait, ses yeux étaient grand ouverts et lorsqu'il parla, ce fut d'une voix rauque :

— Je n'avais pas prévu de faire ça.

— Je suis ravi que tu l'aies fait.

Ils se dévisagèrent l'un l'autre.

— On pourrait recommencer, suggéra Morli.

Baxter gronda.

— Si on recommençait, je risquerais de ne plus pouvoir m'arrêter.

— Je ne vois pas pourquoi on devrait s'arrêter.

Morli battit des paupières sans aucune honte. Il était prêt à se jeter sur les genoux de Baxter au besoin.

Ce dernier, toutefois, ne répondit pas du même ton séducteur. Au contraire, il semblait attristé.

— Moi, je vois beaucoup de raisons.

Blessé, Morli s'écarta. Il avait bien failli oublier qu'il n'était pas réel, qu'il n'était qu'un amas de déchets animés par magie. C'était idiot de sa part.

Baxter, toutefois, lui attrapa la main.

— Je ne voulais pas... Vous... tu es la personne la plus remarquable que j'ai jamais rencontrée. J'adore passer du temps avec toi. Je ne veux pas tout gâcher avec le sexe. D'autant que tout ça est nouveau pour toi. Seigneur, imagine un peu que tu souffres du syndrome de Stockholm ?

Morli sembla alarmé.

— Est-ce une autre épidémie ?

Baxter lança un rire dépourvu d'humour.

— Non. C'est quand un prisonnier crée un lien émotionnel avec son ravisseur afin de se protéger du danger.

— Je ne suis pas ton prisonnier. Ce n'est pas toi qui m'as amené ici et tu ne m'as jamais empêché de partir.

Morli indiqua la porte du doigt.

— Je peux m'en aller quand je veux.

— Pour aller où ?

Il n'avait aucune réponse sensée à offrir.

Baxter relâcha sa main et se leva.

— Je suis en vrac, tu comprends ? Je n'ai jamais eu de relation sérieuse avec qui que ce soit. La solitude me ronge. Et toi, tu es si... si... incroyable. Mais aussi vulnérable. Et Seigneur, Morli, je ne pourrais jamais me le pardonner si je te faisais du mal.

Le pire pour Morli était de savoir que Baxter avait raison, ce qui le mit en colère envers sa décision alors même qu'il admirait sa force de caractère. Ajoutez à cela au désir qui lui remuait l'estomac, la tristesse qui suintait de

ses vieux souvenirs et la brume de confusion qui l'enveloppait depuis sa mort, et c'en était trop pour lui. Il se leva à son tour.

— Je pense que je vais aller me coucher.

Il était beaucoup trop tôt pour dormir, mais c'était la seule chose qu'il se sentait capable de faire en cet instant.

Partant à reculons, Baxter hocha la tête.

— D'accord. Je crois que je vais prendre de l'avance dans mon boulot. Mr Saucy m'attend.

Il fit demi-tour, entra dans la chambre d'amis reconvertie et en ferma délicatement la porte.

CHAPITRE 9



MORLI S'ÉTAIT COUCHÉ MAIS N'ARRIVAIT PAS À DORMIR. À CHAQUE FOIS qu'il fermait les yeux, il revoyait ce glorieux baiser... et la déception qui s'en était suivie. Il avait l'impression d'être un oiseau luttant contre les barreaux de sa cage, emprisonné non par un geôlier cruel, mais par la force des choses.

Baxter avait raison : Morli n'avait nulle part où aller dans ce monde et n'était d'aucune utilité à personne. Il ne connaissait pas la moindre technique de survie, si infime soit-il. Pourtant, il comprenait à présent qu'il ne pouvait pas non plus s'éterniser chez Baxter. Pas parce que ce dernier comptait le mettre à la rue (Morli était certain qu'il ne ferait jamais une telle chose), mais parce qu'il était la raison de leurs tortures à tous les deux. Sorti de son contexte et sans véritable plan d'action, le prince finirait par se renfermer et se rabougrir comme une miche de pain dont la pâte n'avait pas pris. Lentement, mais sûrement, il s'atténuerait, telle l'une des victimes de l'Apâllisseuse. Il avait déjà connu la mort et n'était pas prêt à en vivre une seconde.

Il se retrouva à regretter son manque de connaissance des prières adéquates, lui qui n'en avait jamais appris aucune. La royauté était bien trop hautaine pour ce genre de besognes. Il ignorait en outre si ses dieux pouvaient l'entendre depuis ce nouveau monde ; ils lui semblaient si loin.

— Tu devrais te montrer reconnaissant, se morigéna-t-il à mi-voix.

Et, de fait, il l'était, tout en étant également perclus de chagrin.

Trop d'émotions. S'il s'était agi d'ingrédients pour une pâte, le pain aurait eu un goût atroce.

Toutefois, il lui fallait agir. Il ne pouvait tout bonnement pas continuer à hanter Baxter jusqu'à la fin des temps, morose à cause de tout ce qu'il ne pouvait avoir et rendant par la même occasion Baxter tout aussi malheureux, sans aucun doute.

La nuit était déjà bien avancée lorsque ce dernier entra dans la chambre sur la pointe des pieds, uniquement vêtu d'un caleçon.

— Oh, fit-il en remarquant que Morli était assis contre les oreillers. Tu ne dors pas.

Il hésita un instant avant de se glisser dans le lit, le plus loin possible de son compagnon.

— J'avais un parent éloigné du nom de Tazitto. Il y a plus de trois siècles. Comme moi, c'était un prince et un fils cadet. Contrairement à moi, il était connu pour ses talents de pisteur. Il s'éprit d'une jolie femme, une roturière. Tout le monde désapprouva. Elle non plus ne voulait pas de lui ; elle était amoureuse d'un maréchal-ferrant et ils avaient prévu de se marier. Tu sais comment sont les princes, néanmoins : entêtés, capricieux et habitués à avoir tout ce qu'ils désirent.

— Pas toi, le contredit Baxter.

Morli le fit taire d'un geste de la main.

— Tazitto n'eut de cesse de la courtiser et elle ne cessa de refuser, ce qui était fort dangereux au vu de leurs rangs respectifs. Aussi, un jour où il était sorti à cheval, Tazitto jura que sa monture boitait et l'amena au maréchal-ferrant. Après avoir récupéré l'animal, il clama qu'il manquait des pièces dans la sacoche de sa selle. Le maréchal-ferrant fut jugé pour vol et pendu.

Malgré la pénombre de la chambre, Morli put voir les yeux de Baxter s'arrondir.

— C'est horrible.

— Certes. Lorsqu'elle apprit ce qu'il venait de se passer, la jeune roturière comprit que Tazitto s'en prendrait à elle ensuite. Elle rassembla quelques affaires et s'enfuit dans la forêt d'Aksesh. C'est, encore aujourd'hui, un lieu énorme que la plupart des humains n'empruntent pas.

— Mais Tazitto était un pisteur de renom. Comme le prince Humperdinck.

— Exact.

Morli ne connaissait pas ce prince, mais il était soulagé que Baxter ait identifié le problème.

— L’a-t-il retrouvée ?

— Évidemment. Ses hommes et lui l’ont rattrapée en moins de deux. Il lui a demandé de rentrer avec lui ; elle a refusé. Il lui a *ordonné* de le suivre... et elle s’est jetée sur lui, couteau au poing.

Baxter semblait aussi emporté par son récit qu’un enfant.

— Ooh, bravo ! L’a-t-elle touché ?

— Elle a fait couler son sang, oui. Cependant, elle était tisserande et, lui, un prince entraîné au combat. Il lui arracha la lame et, enragé, lui trancha la gorge. Elle mourut en haletant une malédiction : le stranguleur. En avez-vous ici ?

— Je ne crois pas.

S’étant rapproché un peu par inadvertance, Baxter ne risquait plus de tomber du lit, bien qu’ils ne se touchent toujours pas.

— C’est un lierre qui s’enroule autour des arbres ou d’autres plantes et les tue en aspirant leur sève. Une vraie saleté. Il arrive parfois qu’il s’étende hors des forêts et s’immisce dans les fermes ; il faut alors le brûler immédiatement avant qu’il ne prenne de l’ampleur.

— Le stranguleur, les ronciers tueurs... ton monde est rempli de plantes terrifiantes.

— Et tes arbres sont en feu et rendent l’air que tu respires dangereux.

Morli n’était pas certain que l’analogie soit juste, mais il ne voulait pas donner l’impression que son monde était plus périlleux que celui-ci.

Concédant apparemment le point, Baxter demanda :

— Qu’est-il arrivé à Tazitto, alors ?

— Ce à quoi tu t’attends sûrement. Les tiges du stranguleur se jetèrent sur lui, l’entravèrent et le tuèrent. Ses hommes fuirent, laissant les deux corps où ils étaient morts. Plus tard, une battue fut levée, mais personne n’était aussi doué pour le pistage que Tazitto, et ils ne les retrouvèrent jamais. Je présume qu’ils sont toujours au même endroit.

Baxter paraissait quelque peu désorienté.

— Cette femme était donc une sorcière ?

— Non, mais certains ou certaines ont un soupçon de magie dans leurs veines qui, lors de situations extrêmes, leur permet parfois d’accomplir des miracles.

Le silence dura un moment, Baxter semblant réfléchir à l'histoire qu'il venait d'entendre. Morli remarqua seulement alors que ses cheveux étaient en bataille, comme s'il avait passé de nombreuses fois les doigts dedans.

— Ne va pas croire que je n'apprécie pas un conte de fées morbide de temps à autre, mais j'imagine qu'il y avait une raison à ce que tu me racontes celui-ci ?

— Pas vraiment, avoua Morli. Je venais simplement de me le rappeler. Peut-être parce qu'il fallait que je me souvienne des choix terribles que certains membres de ma famille ont pu faire.

Il lâcha un soupir semblant venir tout droit des tréfonds de son âme.

— Et je suis un choix terrible ?

— Non. Mais je voudrais que cette vérité perdure, répondit Morli avant de redresser le dos. Je ne peux rester.

— Mais...

— Je ne *peux* pas. Non parce que j'ai envie de te quitter, bien au contraire, même. Mais tu avais raison. Je suis trop vulnérable. J'ai laissé le destin et les exigences des autres me ballotter sens dessus dessous. J'ai besoin de trouver ma propre voie, Baxter. Du moins pour un temps.

Il avisa les draps afin de ne pas avoir à croiser son regard et retint sa respiration ; il espérait que Baxter comprendrait.

— Où comptes-tu aller ? murmura ce dernier.

Morli s'affaissa, soulagé. Il le comprenait.

— Je l'ignore, mais je trouverai mon chemin, d'une manière ou d'une autre, répondit-il avec bien plus d'assurance qu'il n'en ressentait.

— Auras-tu... Je t'en prie, accepte au moins que je te donne de l'argent. Et un téléphone. Je peux te rajouter sur mon abonnement, comme ça tu auras accès à toutes les informations dont tu pourrais avoir besoin où que tu sois. Et m'appeler pour me donner des nouvelles.

— Merci.

Sa fierté n'allait pas jusqu'à le pousser à refuser toute aide.

— Tu pourrais peut-être attendre encore un peu avant de partir ? Pour te donner le temps d'en apprendre plus sur le monde et établir un plan.

Morli le regarda droit dans les yeux. Il avait envie de rester, en toute sincérité. Et c'était pour ça qu'il devait refuser.

— Si je ne pars pas maintenant, cela n'en sera que plus difficile.

Les lèvres de Baxter remuèrent, mais il se contenta de hocher la tête.

Continuer la conversation aurait été trop douloureux, aussi Morli préféra s'allonger, réarrangeant son oreiller avant de tourner le dos à son compagnon. Les lumières s'éteignirent quelques secondes plus tard. Il inspira et expira lentement et se mit lui-même en garde qu'il était prêt à se cogner la tête dans le mur si d'autres larmes se manifestaient. Il avait déjà assez pleuré comme ça. En outre, si Baxter le prenait encore dans ses bras, Morli n'aurait probablement pas la force de s'en aller.

Le rêve du prince était rempli de vignes lorsque Baxter le réveilla d'une secousse.

— Morli ? J'ai pensé à quelque chose, dit celui-ci d'une voix rauque et pressante.

Luttant tant bien que mal contre les volutes de sommeil qui lui embrumait l'esprit, Morli s'assit et plissa les yeux en direction de son camarade de chambre, mais la pénombre était bien trop profonde pour qu'il discerne le moindre détail.

— Quoi ?

Il n'avait jamais été un lève-tôt, encore moins quand il était blotti dans un lit chaud et douillet.

— J'ai deux autres plumes.

Cela n'avait aucun sens aux oreilles de Morli, qui se demanda s'il était encore endormi. C'était le genre de choses que les gens disaient dans les rêves : des phrases compréhensibles, mais sans queue ni tête. Étant donné l'influence des corbeaux dans sa vie récemment, il n'était pas étonnant que son esprit conjure l'idée de plumes.

— Deux autres plumes, répéta Baxter plus lentement. Les plumes magiques. L'une d'entre elles t'a amené ici, mais j'en ai encore deux.

Oh, d'accord.

— Que comptes-tu faire avec ? demanda-t-il en bâillant.

Il n'avait aucune idée des possibilités qu'elles lui offraient, et il doutait que Baxter en sache plus.

— Te renvoyer chez toi.

Tout d'un coup, Morli fut complètement réveillé, les yeux grand ouverts dans les ténèbres, le dos raidi.

— Ch-chez moi ?

— Si c'est ce que tu veux, du moins.

— Cela fonctionnera-t-il ?

— Je l'ignore. Toutefois, ça le devrait. Il vaudrait peut-être mieux demander l'avis du corbeau, mais on pourrait essayer.

La respiration de Morli était si saccadée qu'il en avait le vertige. Il n'avait jamais pensé qu'un retour au bercail soit envisageable, mais maintenant que l'idée avait été lancée, celle-ci brillait devant lui tel un joyau. Le monde de Baxter était... fascinant. Choquant. Étourdissant. Et il détenait un atout majeur : Baxter lui-même. Néanmoins, Morli n'y avait pas sa place. Il aspirait à revoir les lunes jumelles si familières, le piétinement feutré des sabots de chevaux sur les sentiers de terre, les coutumes et les parfums qu'il connaissait depuis sa naissance.

— Oui. S'il te plaît, dit-il.

— Demain matin ?

— D'accord.

L'attente lui semblait aussi interminable que bien trop rapide. Par les dieux, comme Baxter allait lui manquer ! Il savait qu'il ne rencontrerait plus jamais qui que ce soit de sa trempe, et il doutait d'un jour trouver un ami qui puisse apaiser son âme de la sorte. Mais par les portes des Enfers, il ne pouvait être à deux endroits en même temps !

— Euh, Morli ? Et si tu y retournais, mais que, euh, ton corps ne suivait pas ?

C'était là une question sensée. Morli pouvait très bien rentrer chez lui et découvrir qu'il n'était plus qu'un esprit éthéré, un fantôme en d'autres termes. S'il ne finissait pas mort, tout simplement. Pourtant, il pouvait tout aussi bien y retrouver ce corps-ci ou un autre et obtenir une seconde chance de vivre sa vie.

— Oh, fit-il alors qu'un poids s'abattait sur ses épaules.

— Quoi ?

— La princesse Osenne.

— Je ne suis pas ?

— Elle doit sans doute toujours être secourue.

— Tu ne comptes quand même pas réessayer ? s'indigna Baxter, horrifié.

Morli chercha la réponse en son for intérieur.

— Je crois bien que si.

— Mais tu es mort, la dernière fois ! Il y a les ronces et...

— Et une jeune fille prise au piège, qui se meurt dans son sommeil.

Baxter ne rajouta rien sur le moment, mais Morli l'entendit se gratter doucement le crâne, un tic qu'il avait parfois quand il était confus ou perdu dans ses pensées. Lorsqu'il se concentrait fort sur son travail, sur un jeu vidéo ou sur un mets qu'il cuisinait, le bout de sa langue apparaissait. Lorsqu'il était inquiet, il tirait sur le lobe d'une de ses oreilles. Et lorsqu'il était heureux, ses yeux brillaient et il rejetait la tête en arrière pour éclater de rire.

— Morli, dit Baxter en préambule, avant de s'arrêter là, les mouvements ininterrompus de sa jambe faisant tressauter le matelas. Morli, elle sera *toujours* coincée si tu meurs une nouvelle fois. Et toi, tu seras mort. À moins que tu ne t'attendes à une autre résurrection miracle de la part du corbeau.

— Du tout.

Il avait la forte impression que c'était un retournement exceptionnel. Ce genre de puissante magie n'était généralement pas à répétition.

— Mais si je n'essaie pas, je crois que je finirai par me détester.

— Tu es déjà un héros.

— Pas vraiment. La dernière fois, je me suis rendu à la tour parce que ma famille m'avait forcé la main. Cette fois, ce sera de mon propre chef. Comprends-tu la différence ?

La réponse de Baxter fut à peine audible.

— Oui. Je crois bien.

— Écoute, je ne me précipiterai pas vers le danger, cette fois. Je ne le pourrais pas, de toute façon, même si j'en avais envie, puisque je n'ai plus d'épée. Je prendrai mon temps. Développerai une stratégie.

Il n'était pas particulièrement optimiste en ses capacités à mettre en place un bon plan, mais il comptait essayer.

— Peut-être... peut-être que tu pourrais emporter quelque chose avec toi. Quelque chose qui t'aiderait à te débarrasser des ronces.

— Comme quoi ?

Baxter soupira.

— Je n'en ai aucune idée. Mais la nuit porte conseil.

Ils se rallongèrent, cependant Morli était entièrement réveillé à présent et sentait bien qu'il en était de même pour Baxter. Ils étaient si proches, physiquement parlant, et bientôt ils seraient, pour toujours, inimaginablement loin l'un de l'autre. De retour chez lui, qu'il survive

quelques secondes ou plusieurs décennies, Morli chérirait les souvenirs de ses incroyables aventures à Modesto et, plus encore, de l'homme qu'il y avait rencontré.

Ne vaudrait-il pas mieux se forger un tout dernier souvenir ?

Morli se retourna et fit face à son compagnon de chambrée. Il ne voyait rien en dehors de la forme de sa tête sur l'oreiller.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Baxter.

— Je le regretterai toute ma vie si je ne le fais pas.

Morli se pencha en avant et l'embrassa.

Baxter avait à présent le goût de dentifrice mentholé et l'odeur du nettoyant pour le visage dont il se servait chaque soir. Ses joues étaient légèrement piquantes, ses cheveux très soyeux et, pour le plus grand bonheur du prince, le jeune graphiste attrapa ses épaules et l'attira plus près.

— Moi aussi, je le regretterais, avoua-t-il d'une voix rocailleuse lorsqu'ils se séparèrent.

— Les objections que tu avais tout à l'heure...

— N'ont plus d'importance si c'est notre dernière nuit ensemble.

Alors, Morli l'embrassa à nouveau, avec passion et voracité. Il se retrouva ensuite complètement allongé sur Baxter, tous deux donnant des coups de hanches et se débattant pour déloger les draps. Ils ne servaient à rien : la chaleur entre eux était amplement suffisante.

Les doigts de Baxter parcouraient le corps de Morli, enserrant ici, caressant là, tandis que ce dernier agrippait les cheveux de son hôte des deux mains. Par les lunes jumelles, qu'il était glorieux de sentir cet homme sous lui. Long et solide, son cœur battant la chamade contre celui de Morli, de profonds gémissements s'échappant de sa gorge.

— Ça fait... un moment... pour moi, haleta Baxter. Seigneur, ça fait un an.

Morli s'étendit avant de jouer du bassin.

— Et moi, j'ai un tout nouveau corps. C'est comme si j'étais vierge.

Voilà qui fit grogner Baxter.

— C'est... ça ne va pas durer longtemps si tu continues comme ça.

Bien que Baxter ne puisse sans doute pas le voir, Morli sourit de toutes ses dents.

— Comme quoi ? Ça ?

Il remua à nouveau les hanches, prolongeant longuement et fermement le contact entre leurs érections.

— Où ça ?

Il baissa la tête pour lui murmurer à l'oreille :

— Tu es le seul à m'avoir jamais touché. Le seul que j'aie embrassé. Tout ça est nouveau pour cette personne que je suis devenu et, ce soir, je n'appartiens qu'à toi.

Il ne cherchait pas à le taquiner, pas plus que ça ; ces propos étaient l'entière vérité.

— Je n'ai jamais couché avec un membre d'une famille royale avant.

Baxter sourit tout en s'arcboutant sous Morli, à la recherche de plus de friction.

— Et je n'ai jamais couché avec un artiste de production.

— Une première et une unique fois pour tous les deux, alors.

Cette remarque les fit se figer, les mains de Morli sur le visage de Baxter et celles de ce dernier sur les fesses de l'autre. Car Baxter avait en effet raison : ce serait leur premier et unique fois. Ce qui la rendait précieuse au-delà des mots.

— Qu'aimerais-tu faire ? demanda Morli, car lui-même était partant pour la totale.

— Tout.

— Si seulement nous avions l'éternité devant nous, mais ce n'est pas le cas, alors choisis.

Baxter prit le temps d'y réfléchir.

C'était l'une des choses que Morli aimait chez lui : la façon dont il cogitait plutôt que de tirer des conclusions hâtives ou de rejeter une idée de but en blanc.

— Je n'ai plus de capotes, finit par répondre le graphiste. Ça limite un peu les options.

— Des capotes ?

— Euh, des préservatifs ?

Morli secoua la tête.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles.

— C'est, euh, ce qu'on déroule sur son sexe avant d'avoir un rapport sexuel.

— Ah, un couvre-peau.

Lui-même n'en avait jamais eu l'usage, mais il en avait bien évidemment entendu parler. Ses frères ne cessaient de se vanter du nombre aberrant dont ils se servaient durant certaines de leurs sauteries les plus débridées.

— Par les portes des Enfers, les hommes peuvent-ils donc tomber enceints ici ?

Baxter éclata de rire et faillit déloger le prince.

— Non. Pas les hommes cis, du moins.

Il devint soudain plus mesuré.

— Les capotes empêchent le transfert des maladies.

— Comme votre pandémie ?

— Oui, mais d'un autre genre. L'une d'elles a tué beaucoup de monde. Il existe des traitements, de nos jours, mais ça reste un virus qu'on n'a pas envie de transmettre.

Morli frissonna contre lui. Malgré toutes ses merveilles, le monde de Baxter s'avérait aussi être un terrible endroit où respirer et faire l'amour pouvait vous être fatal.

— Es-tu atteint par cette maladie ? Parce que je ne vois pas comment moi je pourrais l'être.

— Je ne crois pas, non, mais je ne veux pas prendre le risque de te le passer.

— Est-ce seulement possible ? Je ne suis pas réel.

Baxter le serra avec force.

— Tu es la personne la plus réelle que j'aie jamais rencontrée.

Il passa la langue sur une grande partie du cou de Morli, le faisant tressaillir à nouveau, mais pour des raisons bien différentes. Sa voix s'adoucit lorsqu'il reprit :

— Et tu dégages une odeur délicieuse.

— Vraiment ?

— Celle du pain frais. Tout le temps. Ça commence à me rendre dingue.

Comme pour prouver ses dires, il le lécha derechef avant de mordre délicatement la nuque du prince.

Ce qui rappela à Morli combien il était affamé, combien il avait besoin des caresses de Baxter. Il fondit sur la bouche de son compagnon, lui coupant le souffle. Baxter répondit à cela en appuyant sur les fesses de

Morli, collant leurs bassins si près l'un de l'autre que pas même un sortilège n'aurait pu les séparer.

Ils prirent leur temps, néanmoins. Ils s'étudièrent sous toutes les coutures et avec précaution, arpentèrent chaque recoin de leurs doigts et de leurs langues, se frottèrent l'un à l'autre, se susurrèrent des mots doux et rirent même de concert, jusqu'à ce qu'ils en aient juste assez et puis presque trop. La jouissance de Morli lui sembla aussi sucrée et saisissante qu'un tonneau de miel de soiffarde ; il aurait été ravi de s'y noyer.

Couverts de sueur, les muscles en coton, ils se rallongèrent jambes et bras noués.

— C'était magique, décréta Baxter.

Morli était du même avis.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10



LE LENDEMAIN MATIN APPORTA QUELQUES ÉCLATS DE LUEUR BLEUE DANS LE ciel, entre les amas nuageux.

— La fumée se dissipe, annonça Baxter, les yeux sur son téléphone.

— Tu vas pouvoir mieux respirer.

— Jusqu'à ce que tu sois parti.

Ce fut leur seule référence au départ imminent de Morli. Ils se douchèrent, se rasèrent et se lavèrent les dents l'un après l'autre ; une fois habillés, ils se retrouvèrent dans la cuisine pour du bacon et les petits pains que Morli avait préparés la veille au soir. Ils accompagnèrent le tout de jus d'orange. Le monde d'Udrodie ne connaissait pas les oranges, du moins de ce que le prince en savait, mais il avait fini par apprécier leur goût.

Assis face à face, ils mangèrent en silence. Il n'y avait aucune gêne dans ce calme : il leur était plaisant de se regarder en profitant d'un bon repas. Morli sourit en songeant aux miches et aux gâteaux à présent stockés dans le congélateur de Baxter. Celui-ci aurait de quoi faire pendant un bon moment, et savoir cela faisait plaisir au prince. Il s'en souviendrait lorsqu'il approcherait de la tour fatidique.

— Merci, dit-il alors qu'ils faisaient la vaisselle. Pour la nuit dernière.

— Ça m'a plu autant qu'à toi, au moins.

Voilà une pensée fort agréable, qui fit sourire Morli. Toutefois, il avait autre chose à dire.

— Merci également pour... tout le reste. D'avoir partagé ton foyer avec moi.

— Ça aussi, ça m'a plu. Sans doute plus qu'à toi, d'ailleurs.

Un soupir.

— Toi, tu t'es retrouvé coincé avec un geek dans une petite bicoque à Modesto. Ça n'avait rien d'excit...

— Arrête.

Morli posa une main mousseuse sur le bras de son hôte.

— Je n'ai jamais rencontré qui que ce soit d'autre avec qui j'aurais préféré passer ces moments. Je n'ai jamais été friand d'effervescence : je suis un homme simple.

Sa famille aussi se servait de cet adjectif pour le décrire, à la différence près qu'ils y voyaient une insulte. Morli, quant à lui, ne voyait aucune honte à la simplicité. Il pouvait créer une miche de pain avec rien de plus de la farine, de l'eau et du sel, et juste un peu de temps et d'efforts. Il n'existait rien de plus simple que ça, et pourtant cela produisait un résultat délicieux capable de subvenir aux besoins d'une vie.

— Je ne rencontrerai plus jamais quelqu'un comme toi, dit tristement Baxter.

— Avec des cheveux verts et des yeux bizarres ?

— Non, *toi*. Tu serais remarquable, peu importe de quoi tu as l'air.

Morli rejeta l'envie soudaine de traîner Baxter dans sa chambre pour une deuxième fournée d'ébats. Cela ne rendrait son départ qu'encore plus douloureux. Au lieu de quoi, il sécha ses mains sur une serviette et avisa en détail chaque recoin de la cuisine pour la dernière fois. Elle était bien plus petite que celles du palais, évidemment, et assez étroite pour deux adultes, mais il aimait son confort et les machines qu'elle contenait. Il aimait imaginer Baxter s'affairant à ses petits fours, râpant des courgettes et mesurant du levain-chef, créant les éléments qui lui avaient redonné la vie.

— Je suis navré d'avoir gâché ton sortilège, avoua-t-il.

— Pardon ? Quel sortilège ?

— Celui de ta tante Opal – le sortilège de bonheur.

Baxter fronça les sourcils.

— Mais il *a* fonctionné. Mieux que dans mes rêves. J'aurais aimé que cela dure plus longtemps, mais, Morli, Seigneur... je n'aurais rien changé, même pas pour un empire.

— Moi non plus.

Quelques minutes plus tard, Baxter revint avec une besace qu'il appela « sac à dos » et insista pour que Morli le remplisse de ses nouveaux

vêtements, deux ou trois livres, des muffins au citron et le couteau le plus aiguisé de sa collection ; Morli n'avait plus d'épée et Baxter ne voulait pas qu'il soit complètement désarmé. Ensuite, un sourire penaud aux lèvres, il tendit au prince une bouteille en plastique.

— Qu'est-ce donc ?

Morli tenta d'en lire l'étiquette, mais elle était presque entièrement effacée.

— Une horreur, si tu veux tout savoir. Je l'ai trouvée dans le garage quand j'ai emménagé et j'aurais déjà dû m'en débarrasser. Ça t'aidera peut-être avec les ronces. Ça ne peut pas faire de mal d'être préparé.

— M'aider comment ?

— C'est de l'herbicide. Ça tue la mauvaise herbe.

Baxter grimaça avant de reprendre :

— C'est un poison assez corsé, en vrai. Je crois même qu'il est illégal maintenant. Tu devras faire attention.

Morli hocha solennellement la tête et enfouit la bouteille dans son sac après que Baxter l'eut enveloppée dans plusieurs sachets en plastique. Quelle qu'ait pu être la toxicité du produit, il n'y en avait qu'une petite quantité et le prince doutait que cela puisse faire une grande différence. Le geste n'en était pas moins gentil de la part de son hôte.

Ce dernier l'aida à ajuster les sangles du sac à dos de sorte qu'il soit bien à l'aise. L'objet était lourd, mais Morli n'était pas prêt à se défaire de son contenu. Non pas parce qu'il pensait en avoir le moindre usage une fois de retour chez lui, mais parce qu'il s'agissait de présents de Baxter et que cela les rendait précieux par défaut.

— Je suis prêt.

— Es-tu sûr de...

— Baxter.

Un soupir lourd de sens lui répondit.

— Tu as raison.

Baxter balaya le salon d'un regard.

— On devrait peut-être faire ça dehors ? C'est là que tu es apparu et j'ignore ce qui pourrait t'arriver si tu, euh, essayais de voyager depuis l'intérieur d'un bâtiment.

Sa logique se tenait. Aucune raison de prendre des risques en plus de ceux qu'ils prendraient déjà. Morli observa Baxter tandis que celui-ci se

rendait dans sa seconde chambre et en revenait avec une enveloppe jaunâtre. Il la tenait précautionneusement et à deux mains, comme si elle pouvait exploser à tout moment. Ils sortirent dans le jardin par la porte de derrière, là où les courgettes s'étendaient à loisir, les tomates mûres et les poivrons dénotant de notes rouge vif au cœur de tout ce vert. De nouveaux nuages s'étaient amoncelés tandis qu'ils prenaient le petit déjeuner et, bien que Baxter ait déclaré que la pluie était rare en cette période de l'année, l'air était quelque peu humide. Quel agréable changement après l'âcreté des cendres et de la fumée.

Ni l'un ni l'autre ne fut surpris de découvrir un corbeau perché sur la cabane dans l'arbre des voisins, les yeux rivés sur eux.

— Je rentre chez moi, lui annonça Morli. J'ai vécu une aventure merveilleuse, mais je ne peux pas rester.

Elle croassa en retour, sans qu'il comprenne ce que cela voulait dire.

Baxter et Morli se dévisagèrent, la gorge de ce dernier le serrait.

— Je t'en prie, ne me... ne me touche pas. Je ne pourrais le supporter.

Il savait qu'il s'accrocherait à Baxter et ne le lâcherait plus jamais.

Semblant le comprendre, Baxter hocha lentement la tête. Il lui tendit l'enveloppe.

— Tu n'as qu'à prendre une plume. Il en reste deux.

Avec une réticence considérable, comme s'il s'apprêtait à se faire mordre, Morli plongea une main à l'intérieur. Aucun croc ne s'enfonça dans ses chairs. À la place, la pulpe de ses doigts effleura quelque chose de chatouilleux et il en sortit une plume, noire et étonnamment longue pour le peu qu'elle pesait.

Baxter secoua l'enveloppe pour remettre la plume restante en place et referma le rabat pour la garder à l'abri avant de glisser le tout dans la poche arrière de son pantalon. Il recula de quelques pas.

— OK, dit-il, la voix tremblotante.

— Qu-que dois-je faire avec ?

— Tape des talons trois fois et dis-toi que tu veux retrouver ceux que tu aimes.

— Pardon ?

— Désolé, répondit Baxter en secouant la tête. C'était une blague idiote. Je ne sais pas vraiment comment on s'en sert. La vampire m'a dit que les

plumes de corbeau sont difficiles et qu'il vaudrait mieux que je suive mon instinct.

Morli n'était pas certain qu'écouter les conseils d'une vampire soit judicieux, mais il n'avait aucune alternative. *J'aurais préféré qu'un mode d'emploi soit inclus avec*, songea-t-il en avisant la plume.

— Je vous saurais gré de me renvoyer chez moi, énonça-t-il.

Il ne se passa rien.

Morli prit une grande inspiration et se concentra de force.

— Qu'as-tu fait pour m'amener ici ? demanda-t-il à son hôte.

— Je l'ignore. Ce n'était pas mon but. J'ai juste tenu la plume en main et souhaité connaître le bonheur. Pour agrémenter le sortilège, tu vois ? La plume a disparu et toi, tu es arrivé.

Un souhait. Très bien. Morli articula le plus clairement possible :

— Plume, je souhaite rentrer chez moi, s'il te plaît.

Une fois encore, il n'y eut pas la moindre réaction, en dehors d'un papillon blanc qui passait non loin et changea de direction pour voleter parmi les légumes. Morli se tourna vers la femelle corbeau.

— Ne veux-tu pas me ramener chez moi ? Pitié ? Ne va pas croire qu'il s'agisse d'ingratitude, c'est seulement que je n'ai pas ma place ici. Et il faut que j'essaie au moins une fois encore de sauver la princesse. Je t'offre volontiers mes yeux si j'échoue de nouveau.

— Morli ! se récria Baxter.

La femelle, néanmoins, se contenta de se lisser une aile, guère impressionnée.

Le prince eut une autre idée. Il se libéra du sac à dos et commença à se dévêtir, ce qui n'était pas une mince affaire avec la plume dans une main. Un air de panique s'empara de Baxter.

— Qu'est-ce que tu fais ? Les enfants des voisins...

— Les vêtements et les objets ne peuvent peut-être pas passer d'un monde à l'autre. J'étais bien nu quand tu m'as trouvé, non ?

Dubitatif, Baxter acquiesça.

Toutefois, lorsque Morli fit une nouvelle tentative, aussi nu que le jour où il était arrivé, il n'obtint pas de meilleurs résultats.

— C'est peut-être parce que je suis vivant, dit-il pensivement.

Ses yeux se posèrent sur le sac à dos, où le grand couteau était rangé.

— Si j'étais mort, ou du moins mourant...

Baxter se jeta en avant et récupéra brusquement le sac, qu'il serra contre son torse.

— Oh, que non. Pas question.

— Je suis à court d'idées !

Morli savait qu'il faisait montre de pétulance, mais il était au bord des larmes. Il avait été si sûr – *ils* l'avaient été – que cela fonctionnerait. La magie était certes plus limitée dans ce monde que chez lui, pourtant elle n'était pas impuissante et la plume lui avait semblé être la solution la plus judicieuse. Car c'était là la règle principale en magie : celle-ci suivait ses propres lois en matière de logique, même si peu de gens en dehors de sorciers les comprenaient.

Les sorciers !

— Baxter, ta grand-tante était une sorcière.

— Oui, mais elle est morte et ne peut plus nous aider. La planche de spiritisme ne nous aidera pas non plus. J'ai déjà essayé.

— Je ne comptais pas lui demander son aide. C'est simplement que... moi, je n'ai aucune once de talent magique. Rares sont ceux qui le possèdent, ce qui vaut sans doute mieux, mais ma famille est particulièrement renommée pour son manque de don en matière de musique, d'algèbre et d'enchantement. Ce qui n'est pas ton cas !

Baxter cilla plusieurs fois.

— Moi ?

— On sait déjà que tu sais pratiquer la magie. Tu as dû hériter du don. Cela se transmet de génération en génération, après tout. Ta tante ne t'en a-t-elle donc jamais parlé ?

— Je... Oh.

Comme à son habitude, il rumina cette idée un moment.

— OK. Je crois que je suis ta logique. Tu veux que je tienne la plume et que je te renvoie chez toi ?

— Oui ! S'il te plaît.

Morli lui tendit la plume, que Baxter accepta avec précaution. Sur le toit de la cabane, le corbeau croassa bruyamment. Morli espérait que c'était pour marquer son approbation.

Baxter reposa le sac à dos.

— Dans ce cas, autant que tu te rhabilles et que tu reprennes le sac.

Morli n'était toujours pas certain que ces objets survivraient au transfert d'un monde à l'autre ; il n'était même pas convaincu que son nouveau *corps* y parviendrait. Toutefois, il serait sensiblement préférable d'arriver là-bas équipé, si possible, aussi obéit-il à la requête tout en observant Baxter.

— Il y a tellement de choses que j'aimerais te dire.

— Moi aussi. Bonne chance, Morli. Tu es un véritable héros.

Les mains de Baxter tremblaient, Morli pouvait le percevoir clairement malgré les larmes qui déformaient sa vue. Néanmoins, sa voix était distincte lorsqu'il dit :

— J'aimerais que Morli soit heureux, aussi renvoyez-le chez lui.

La plume se mit à briller si fort qu'il devint douloureux de la regarder, sans pour autant brûler Baxter, semblait-il. Puis, elle disparut dans un souffle audible.

Et juste après ça, Morli disparut à son tour.

Du moins s'imagina-t-il que c'était à ça que ça devait ressembler aux yeux de Baxter. Du point de vue du prince, cependant, le monde plongea dans le noir total à l'exception de la rémanence de la plume, qui flottait devant lui. Lorsqu'il tendit la main pour la toucher, quelque chose d'invisible s'accrocha à son poignet et le tira si fort qu'il trébucha vers l'avant et poussa un cri. Il eut l'impression de passer au travers d'une pâte très fine mais élastique. Suite à quoi, une lumière vive l'aveugla presque, la pression autour de son poignet se dissipa et il atterrit à quatre pattes, égratignant son tibia sur une surface dure.

Il rouvrit les yeux et se retrouva au milieu d'un champ de pierres et de feuilles en décomposition. De grands arbres trônaient devant lui, leur énorme voûte refoulant une grande partie du soleil. L'air regorgeait des parfums de la végétation, notamment l'âcreté de la vivautomne, une herbe aussi rare que reconnaissable dont il se servait à l'occasion comme aromatisant. Une trop grande quantité causait des problèmes d'estomac, là où une légère pincée offrait un goût unique à ses pains terreux.

Il était rentré.

Des larmes lui vinrent et, ne sachant si elles étaient de joie et de tristesse, il les laissa couler. Peut-être un peu des deux. Il n'avait jamais réalisé que le bonheur et le chagrin pouvaient s'entremêler si subtilement.

Pleurer dans les bois ne lui ferait aucun bien, cependant. Il se mit à genoux, avec un peu de difficulté à cause du poids du sac, et s'apprêtait à se

relever lorsqu'un grand fracas, suivi d'un cri, retentit derrière lui.

— Doux Jésus !

Morli fit volte-face.

À quelques pas de là, Morli le dévisageait, bouche bée.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11



LAISSER MORLI PARTIR ÉTAIT LA CHOSE LA PLUS DURE QUE BAXTER AIT jamais eu à faire, mais il savait qu'il n'avait guère le choix. C'était ce qu'il y avait de mieux pour le prince, malheureusement. Même si ça le déchirait, comme ce pauvre type qui se faisait arracher le cœur dans *Le Temple maudit*. Il tâcha néanmoins de ne pas se laisser abattre ; il ne servait à rien de faire culpabiliser Morli.

Il ne pouvait prétendre que les tentatives échouées du prince l'aient attristé. Maintenant qu'ils avaient essayé toutes les possibilités, ils pourraient retourner à l'intérieur et faire un peu de pâtisserie avant de se pelotonner sur le divan avec un film. Baxter pourrait peut-être même lui faire découvrir *Le Magicien d'Oz* ; voilà un film qui devrait parler à Morli, même s'il avait lui voyagé du pays d'Oz au Kansas plutôt que l'inverse.

Oui, tout ça était très égoïste.

Aussi, quand Morli lui tendit la plume, Baxter la prit en sachant au plus profond de son cœur que, *cette fois*, ça fonctionnerait. Morli disparaîtrait dès qu'il aurait fait son souhait. Ce qui arriva bel et bien. Une détonation retentit et le prince s'évanouit entre deux clignements d'yeux.

Avant que Baxter ait eu le temps de réagir, le corbeau croassa et fondit sur lui. Il esquiva... et se sentit brusquement happé dans un espace clos et sombre, comme un placard. *Comme un cercueil*, lui susurra son cerveau. Incapable de bouger, il ouvrit la bouche pour hurler et eut l'impression qu'on le poussait dans le dos ; il bascula en avant dans une substance collante et horriblement similaire à une toile d'araignée très épaisse, avant de se retrouver à genoux.

— Doux Jésus !

Rouvrant les yeux, il réalisa qu'il était dans une forêt. Et que Morli était à quelques pas de là, la bouche grande ouverte.

Baxter réussit presque à se lever, mais trébucha. Il réessaya et rejoignit Morli à mi-chemin du sentier. Ils s'accrochèrent l'un à l'autre avec la force du désespoir.

— On est... C'est bien... On est...

Baxter ne semblait pas pouvoir aligner plus de deux mots cohérents.

Morli devait l'avoir compris malgré tout, car il s'écarta un peu et hocha solennellement la tête.

— Chez moi. Nous sommes dans la forêt d'Aksesh.



— Je suis tellement navré, déclama Morli pour ce qui devait être la centième fois.

Et pour la centième fois, Baxter secoua la tête. Ce n'était pas sa faute, comme il le lui dirait aussitôt qu'il serait capable de parler distinctement. En cet instant, néanmoins, il n'avait la force que de rester prostré sur un énorme rocher, la tête entre les mains, car elle lui tournait tant qu'il craignait qu'elle tombe.

Morli avait lâché le sac à dos près de ses pieds et faisait les cent pas, laissant de petits nuages de particules de feuilles desséchées dans son sillon. Baxter ne reconnaissait aucune des feuilles encore intactes, pas plus que les arbres, les buissons ou les autres plantes en tous genres. Il n'avait arpenté de grandes forêts que deux ou trois fois dans sa vie (il n'y en avait aucune à Chicago ou dans ses environs, où il habitait avant d'emménager à Modesto), et il était donc loin d'être expert en la matière. Pourtant, il était certain à presque cent pour cent qu'aucun végétal dans son monde ne possédait des fleurs pourpres ornées de mini crocs en leur centre.

Morli passa devant lui une fois de plus.

— Je suis tellement désolé.

Il avait l'air complètement bouleversé, ce qui était injuste. Son désir de rentrer chez lui avait été exaucé : il aurait dû être soulagé.

La culpabilité dénoua enfin la langue de Baxter.

— Arrête. Ce n'est pas ta faute.

— Mais je...

— C'est moi qui ai utilisé la magie, Morli. Moi. J'ai dû dire quelque chose qu'il ne fallait pas et ça a tout fait foirer.

— Je n'avais pas l'intention de te voler à ton monde.

Baxter lui attrapa la main.

— Je le sais bien. Mais je suis là maintenant, et il faudra qu'on fasse avec. Et si...

Une idée le frappa et il se remit précipitamment debout.

— Regarde !

Il arracha l'enveloppe en papier kraft de sa poche arrière.

Morli écarquilla les yeux.

— La troisième plume !

— J'avais oublié que je l'avais sur moi. Tu vois ? Tout va bien. Je peux retourner chez moi.

Pourtant, il ne plongea pas la main à l'intérieur.

— À moins que...

Non, c'était de la folie. Il se montrait ridicule. Sauf que Morli était juste là, que c'était un homme extraordinaire, et que Baxter n'avait pu profiter de sa présence qu'un tout petit peu.

Il s'éclaircit la voix.

— Et si je ne rentrais pas tout de suite ?

— Comment ?

— Si je restais avec toi ? Juste un temps. Si ça ne te dérange pas. Si tu préfères, je peux partir et...

— Reste ! s'écria Morli qui était à présent tout sourire. S'il te plaît. Ce n'est pas... ce n'est pas Modesto, et il n'y a ni téléviseurs ni micro-ondes et pas de Target, mais j'aimerais quand même te montrer des choses. Te montrer mon monde.

Il semblait nerveux, comme s'il pensait sincèrement que Baxter pourrait refuser.

— J'adorerais découvrir ton monde.

« Et passer plus de temps avec toi, » se retint-il d'ajouter à voix haute. Il ne voulait pas faire de promesses sur le long terme qu'il ne pourrait pas tenir : il savait que leur temps ensemble était compté, même s'il désirait ardemment l'inverse.

Morli sembla aussi excité qu'inquiet.

— Et ta maison alors ? Ton travail ?

Baxter étudia la question. Il avait un peu d'avance sur son projet du moment et son patron n'attendait pas de nouvelles de sa part avant la semaine suivante. Il n'avait pas d'animaux de compagnie. Son jardin pourrait souffrir du manque d'arrosage, mais la période de croissance touchait bientôt à sa fin, de toute manière. Son loyer et ses charges pour les semaines à venir étaient déjà payés. Seule une petite partie de la nourriture dans son frigo arrivait à expiration, rien d'important. La porte de derrière n'était pas verrouillée donc il existait une possibilité de cambriolage, mais il avait une assurance locataire et ne possédait que peu de biens qui ne soient pas remplaçables. Partir en voyage dans un tout autre univers – et passer plus de temps avec Morli – vaudrait bien le saccage de sa maison.

Cela lui fit quand même l'effet d'un coup de poing au ventre de réaliser que personne ne remarquerait sa disparition. Que personne ne s'en préoccuperait.

— Ça ira, répondit-il.

Morli lui attrapa la main et se mit à sautiller de joie, complétant sa danse par une pirouette extravagante. Il avait dû apprendre un certain nombre de danses différentes, en tant que prince. Ce n'était pas le cas de Baxter, à moins de compter les leçons de quadrille au collège où il avait écrasé le pied de Jenny Chaudhary tellement de fois qu'on avait fini par le bannir dans un coin du gymnase, rouge de honte.

Une fois sa célébration terminée, Morli lui décocha un regard sévère.

— Tu ne viendras pas avec moi à la tour.

L'idée n'avait même pas traversé Baxter, qui n'avait pas encore anticipé les choses jusque-là. Maintenant que Morli en avait parlé, toutefois...

— Et pourquoi pas ? Je pourrais aider.

Il ignorait encore comment, mais il se devait de le proposer.

— Tu risquerais de te faire tuer. Non. C'est hors de question.

C'était la première fois que Morli employait un ton princier, l'ordre dans sa voix indubitable.

— La tour est-elle loin d'ici ?

Morli fronça les sourcils.

— Je l'ignore, pour tout dire. La forêt d'Aksesh est énorme et s'étend sur plusieurs royaumes ; je n'ai pas la moindre idée d'où nous nous

trouvons, en vrai. Ni de, euh, quelle direction prendre.

Il avisa les alentours avec incertitude.

— Ce qui veut dire que vous n’avez pas de GPS magique.

— Qu’est-ce donc ?

— C’est... oublie ça. As-tu appris comment survivre en milieu sauvage ? Comment trouver à boire, à manger, ce genre de choses ?

— Non, avoua Morli en secouant lentement la tête. Personne ne s’attend à ce qu’un prince se retrouve égaré en forêt.

Baxter n’avait jamais rejoint les scouts. Il n’avait pas demandé et il n’était pas venu à l’esprit de ses parents de le lui proposer. Ils ne l’avaient inscrit à aucune activité extrascolaire lorsqu’il était gamin. Il rentrait de l’école, faisait ses devoirs, puis s’amusait comme il pouvait avec la télé, ses livres, l’ordinateur ou les sets LEGO que sa tante Opale lui offrait à Noël. Aucune de ces occupations ne lui avait appris comment survivre dans la nature. Il avait à peine une vague notion que la mousse poussait sur la face nord des arbres, mais il ignorait si c’était bien la vérité dans son monde, alors encore moins dans celui de Morli.

— On ne mourra pas de faim tout de suite, lui rappela ce dernier. On a des muffins.

— D’accord. Et un couteau, quelques vêtements, plus une bouteille d’herbicide.

— On a l’un l’autre aussi.

Oui. Ça aussi. Baxter lui sourit.

Morli reprit le sac à dos et partit dans une direction qui était, Baxter en était presque sûr, complètement au hasard. Il n’y avait aucun sentier et, de ce qu’il en voyait, il se pouvait bien qu’ils furent en train de tourner en rond. Les arbres se ressemblaient presque totalement. Au moins le sol était-il plat et les sous-bois assez épars pour leur faciliter la marche. D’après Morli, il n’y avait pas de sumac vénéneux ni de serpent venimeux dans son monde ; Baxter était cependant de l’avis qu’il s’y trouvait bel et bien des dangers dont le prince préférait taire l’existence. Les fleurs pourpres à crocs lui revinrent notamment à l’esprit.

Le jeune homme était heureux d’avoir mis des basquets plutôt que des tongs, ce qui n’empêcha pas pour autant ses pieds de fatiguer tandis qu’il essayait d’ignorer sa soif grandissante. Morli ne se plaignait pas, lui, et plus

encore, insistait pour porter le sac qui pesait son poids. De temps à autre, il lui montrait une plante que Baxter pouvait reconnaître.

— Regarde ! dit-il en s'arrêtant soudain, doigt tendu.

À quelques mètres de là, un arbre était enroulé d'un lierre semblable à un serpent aux feuilles de la taille d'une grande assiette et à la couleur d'un cadavre vieux d'une semaine.

— Un stranguleur ? dit Baxter qui pensait que c'était une hypothèse plausible.

— Oui. Ne t'approche pas trop. Ça réagit vite.

— Ça mange *des gens* ?

— Normalement, non. Mais ça arrive qu'il ne réalise qu'une personne n'a pas bon goût qu'après l'avoir enserrée et étouffée. Pour le coup, ça n'a plus grande importance pour la personne concernée alors autant qu'il la mange.

Ils le contournèrent de loin. Baxter était quand même légèrement content de le voir, car c'était nouveau pour lui, ce qui voulait dire qu'ils ne tournaient *pas* en rond. Ils continuèrent pendant encore un kilomètre et demi, voire plus ; il était difficile de juger le temps et la distance à travers la canopée.

— Un garde forestier nous serait bien utile, là tout de suite, finit par déclarer Baxter.

— Je ne sais pas ce que c'est, mais si tu le dis. On a beaucoup de chance, tu sais. Vis-à-vis de la météo. Il ne fera pas trop froid, cette nuit, pas à cette époque de l'année.

Baxter s'imagina dormir au beau milieu d'une forêt – d'une forêt habitée par des plantes meurtrières – sans même une tente pour s'abriter. Ils n'avaient ni lampe-torche ni allumettes pour se faire un feu. Frotter deux bâtons ensemble, est-ce que ça marchait vraiment ?

— Je suis désolé d'être un si piètre aventurier.

Morli haussa les épaules.

— Pas pire que moi. Ma principale expérience des milieux végétaux s'étend aux jardins du palais. Ma première liaison charnelle a été avec l'un des jardiniers, dissimulé derrière la gigantesque et hideuse statue de *vedi* endormis. C'est à peu près la seule aventure en extérieur que j'aie jamais connue.

Faisant fi d'un accès irrationnel de jalousie, Baxter demanda :

— C'est quoi, un vedi ?

— Un ved, au singulier ; des vedi, au pluriel. Ils ressemblent un peu à des humains, mais en bien plus larges et en plus poilus. Ils en sont recouverts des pieds à la tête.

Hein. Le monde de Morli avait donc sa propre version du Yéti. Intéressant.

— Pourquoi avoir fait une statue à leur effigie ?

— Celle-là est un monument commémoratif. Les vedi sont très utiles dans une maison. Ils protègent les familles, aident aux tâches ménagères. Ils sont très rares, cependant. Je n'en ai rencontré qu'un seul.

Quel dommage. Un ved aurait été bienvenu pour le raid de la tour infernale. Baxter s'apprêtait à en dire autant lorsque quelque chose fit bouger les branches au-dessus d'eux. D'instinct, Morli et lui se baissèrent vivement tandis que la bête se jetait sur eux... avant de se poser sur une branche basse près de là. C'était un corbeau. *Leur* corbeau, supposa Baxter.

Morli devait être du même avis, car il observait la femelle comme s'il venait de retrouver une vieille amie.

— Bonjour ! Je me demandais où tu étais passée. Regarde qui est avec moi !

L'animal avisa Baxter et se fendit d'un croassement évasif.

Ce dernier, qui n'avait pas l'habitude de converser avec les volatiles, se contenta d'un :

— Euh, salut.

Morli fit tomber le sac de ses épaules et en fouilla le contenu un moment avant d'en sortir les muffins.

— On est prêts à partager. Pourrais-tu nous montrer où trouver de l'eau ? Et le meilleur chemin pour sortir d'ici ?

La corbelle sembla y réfléchir un moment, sans doute parce que les muffins ne devaient pas lui paraître aussi appétissants qu'une paire de globes oculaires. Selon Baxter, si elle attendait assez longtemps, Morli et lui tomberaient raide mort et elle aurait tout le loisir de savourer les leurs. Elle finit néanmoins par crier son approbation et reprit son envol. Elle resta à basse altitude, le battement de ses ailes étonnamment bruyant. Un sourire triomphal aux lèvres, Morli s'empessa de fourrer les muffins dans son sac pour que Baxter et lui puissent suivre leur guide aviaire.

Elle ne ménageait pas sa vitesse, sans doute agacée par leurs lentes jambes humaines. Elle ne les abandonna pas pour autant et, au bout d'un moment, les mena à un ruisseau peu profond mais au courant vif. Elle se posa sur une pierre au milieu de l'eau, visiblement fière d'elle-même. Morli et Baxter burent tout leur soûl ; jamais rien ne leur avait paru si délicieux. Tous trois reprisent la route après avoir partagé un muffin.

Le ciel commençait à s'assombrir lorsque leur parvint une commotion plus avant sur le chemin. Cela ressemblait à une dispute entre un nombre conséquent de corbeaux. Comme de juste, alors qu'ils atteignaient le sommet d'une petite pente, leur petit groupe découvrit une volée entière d'oiseaux noirs qui occupait l'espace en contrebas. Au cœur de leur attroupement gisait un amas brun-pourpre de la taille d'un SUV.

— C'est quoi, ça ? s'enquit Baxter.

On aurait dit un poisson-chat démesuré, bien que cela soit fort peu probable au beau milieu d'une forêt.

— Un basilic. Il est mort, le pauvre.

— Le pauvre ? Je pensais que les basilics pouvaient tuer d'un simple regard ?

Morli lui lança un sifflement de reproche.

— C'est grandement exagéré et très mesquin. Alors oui, ils sont si moches qu'ils ne supportent pas de se regarder l'un l'autre. C'est pour ça qu'ils sont en voie d'extinction. Mais leur regard n'est pas fatal pour autant.

— Et ils ne sont pas du tout dangereux ?

— Pas celui-ci.

Baxter leva les yeux au ciel.

— Je parle de ceux qui sont encore vivants. Sont-ils dangereux ?

— Non. Ils sont très timides, sans doute parce que personne ne veut les regarder. Mon frère, Algar, en a attrapé un petit un jour et l'a enfermé dans ma penderie pour me faire peur. Ça a marché, certes, mais je crois qu'il était plus effrayé que moi.

— Qu'as-tu fait ? demanda Baxter, qui prenait déjà Algar pour un sale type.

— Je l'ai enveloppé dans une couverture et je l'ai déposé à l'entrée des jardins, qui est aussi l'orée des bois royaux. Je l'ai laissé partir.

Un sourire diabolique étira ses lèvres.

— Mais il avait fait ses besoins dans mon armoire ; alors j’ai pris ses excréments et je les ai cachés sous le matelas d’Algar. Il a mis des jours à trouver l’origine de la puanteur.

Baxter ne put se retenir : il attira Morli dans un baiser. Les yeux d’un vert profond du prince plongèrent dans les siens.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Je t’adore.

— Je t’adore aussi.

Pendant cet échange, leur corbelle s’était joint à ses semblables. Elle essayait de se poser sur le basilic, mais les autres n’avaient de cesse de la chasser. Baxter voyait à présent qu’ils donnaient des coups de bec à la carcasse, sauf qu’en dehors des orbites vides (qu’il n’avait absolument pas envie de contempler), les oiseaux ne semblaient pas réussir à s’en faire un casse-croûte.

— Ils ont la peau dure, hein ?

Morli acquiesça.

— Des écailles. J’avais l’impression que celui dans ma penderie portait une armure.

— Selon toi, qu’est-ce qui est arrivé à celui-ci ?

— Aucune idée. Il est vraiment immense, alors il a pu mourir de vieillesse, tout simplement, répondit Morli d’un air triste. Le pauvre, mourir tout seul.

Baxter, conscient que le prince avait lui aussi péri seul, le serra de toutes ses forces.

Les volatiles continuaient de se disputer et de repousser la femelle de Morli lorsqu’elle tentait de s’approcher. Elle était plus imposante et son plumage plus reluisant que les autres, ce qui la rendait facile à repérer, mais elle n’était pas pour autant de taille à affronter une nuée à elle seule. Baxter était sur le point de suggérer qu’ils reprennent leur chemin en espérant qu’elle les suive quand Morli descendit dans la clairière d’un pas lourd ; les oiseaux se dispersèrent aussitôt et se réfugièrent dans les arbres alentour.

— Ça ne sert à rien de vous battre de la sorte, tonna-t-il. Vous n’arriverez pas à passer les écailles, de toute façon. En plus, il y a bien assez à manger pour vous rassasier tous.

Il farfouilla une fois de plus dans le sac à dos et en sortit cette fois le couteau.

— Mettons-nous d'accord. J'accepte d'essayer de vous ouvrir la carcasse si vous partagez avec mon amie. Elle a beaucoup voyagé aujourd'hui et elle meurt de faim.

La volée sembla se concerter sur la question, claquant du bec et croassant l'un avec l'autre. Baxter se demanda s'ils avaient un processus de décision formel. Voire un meneur ou un gouvernement de quelque sorte. Ou alors opéraient-ils comme un comité ? Auquel cas, ils pourraient se retrouver coincés là toute la journée. Pendant ce temps, leur femelle alla se poser sur l'épaule de Morli. Baxter s'inquiéter légèrement pour les yeux de son prince, mais la corbelle se contenta de rester perchée là avec une allure impérieuse et, selon lui, un peu suffisante.

L'assemblée devait avoir pris sa décision ; un certain nombre d'entre eux poussèrent un cri et la femelle de Morli voleta jusqu'au basilic, se posa sur sa tête bosselée, puis tourna vers le prince un regard entendu.

— Sage décision, déclara celui-ci avec un sourire.

Il dut y aller avec force pour réussir à entailler le flanc du basilic. Quand une espèce d'intestin vert et visqueux s'en extirpa de sorte, Baxter s'avoua heureux d'avoir l'estomac presque vide.

— Tu manges du cochon et de la vache, se morigéna-t-il à voix basse.

Les corbeaux semblaient ravis, eux, sautillant de part et d'autre comme s'il s'agissait là de leur façon de célébrer.

Morli s'écarta de son macabre ouvrage et essuya précautionneusement la lame du couteau avec des feuilles souples tandis que les oiseaux se jetaient sur leur festin.

— Je crois qu'on va rester là un moment, dit-il en rejoignant Baxter. Ça te dérange ?

— Pas tant que je suis avec toi.

Ils s'assirent là, sur la butte, épaule contre épaule, à observer les corbeaux. C'était, se dit Baxter, le rencard le plus étrange au monde, et pourtant, aucun des plans cul trouvés sur les applis ou dans un bar ne l'avaient jamais rendu aussi heureux. C'était certes dégoûtant, mais assez intéressant de regarder les corbeaux réduire le basilic en charpies, tel un reportage animalier en direct et sans les coupures publicitaires ni la narration rasoir. La compagnie humaine en était d'autant meilleure. Morli était là, suffisamment près qu'il pourrait le toucher, alors qu'il avait cru le perdre pour toujours.

— Je ne connais personne d'autre avec qui j'aurais préféré me perdre dans une forêt étrange, déclara Baxter.

— Pareil. Même si elle ne m'est pas étrange, à moi.

Ils se penchèrent l'un contre l'autre et plongèrent dans un long silence. Baxter remarqua qu'il n'y avait pas beaucoup d'insectes. Des mouches bourdonnaient autour de la carcasse, ainsi que d'autres bestioles ressemblant à des libellules, et quelques scarabées grouillaient, çà et là. Aucune fourmi ni aucun moustique, en revanche. Aucun écureuil ou petit animal en tous genres, non plus, et aucun oiseau autre que les corbeaux.

— Toutes vos forêts sont-elles aussi désertes ?

— Non. Il est dit que l'Aksesh est maudite. Ou du moins hantée. Tout dépend de la personne à qui tu poses la question.

Baxter balaya les alentours du regard, s'attendant presque à voir des esprits sur le point de leur sauter dessus.

— Ça n'a pas l'air de t'inquiéter, fit-il remarquer.

— Ce n'est pas comme si je pouvais y faire grand-chose, si ? On s'occupera des problèmes au fur et à mesure qu'ils apparaissent.

Le ton de Morli tendait plus vers le pragmatisme que vers le blasé. Il avait raison, du reste : difficile de prévoir comment gérer un désastre alors qu'ils n'avaient pas la moindre idée de quelle forme il prendrait et que les outils à leur disposition pour l'affronter étaient si limités. C'était une bonne attitude à avoir, encore qu'elle eût déjà causé une fois la mort du prince.

— Tu ne te laisses pas facilement démonter, dit Baxter d'une voix songeuse.

— Je te demande pardon ?

— Quand il t'arrive des choses, des misères même, tu ne paniques pas et tu ne te plains pas. Tu t'es retrouvé dans un monde inconnu, dans un corps complètement différent, et c'est à peine si ça t'a fait sourciller. Je n'aurais pas réagi pareil. D'ailleurs, je n'ai pas arrêté de geindre de toute la journée, alors que j'ai toujours mon corps d'origine, moi. Tu es un homme fort.

Morli le regardait avec une étrange expression.

— Fort ? Tu le penses vraiment ?

— Je le sais.

— Oh.

Le prince baissa la tête comme pour dissimuler ses joues rougies.

— Personne ne m’a jamais qualifié de la sorte, avant.

— C’est qu’ils n’avaient pas les yeux ouverts.

Morli donna un petit coup d’épaule contre celle de Baxter. Au bout d’un long silence, ce dernier remarqua :

— Ces corbeaux devaient mourir de faim.

— Ils n’ont sans doute pas accès à un tel festin très souvent. Je te parie que d’ici quelques jours, il ne restera plus que les écailles et les os.

Baxter n’avait aucun mal à l’imaginer. Il se demandait bien comment les oiseaux allaient reprendre leur envol, étant donné l’entrain avec lequel ils se gavaient, et espérait que leur femelle ne traînerait pas trop longtemps avec eux. Ils n’avaient pas vraiment envie de goûter au basilic cru ; or leur sac à dos ne contenait plus que trois muffins.

— C’est marrant, déclara Morli, les yeux rivés sur les volatiles.

Il n’expliqua pas ce qu’il entendait par là, mais pencha la tête d’un côté puis de l’autre, comme s’il essayait de comprendre quelque chose.

— Un corbeau, ce n’est pas bien grand, contrairement à un basilic. En tout cas, comparé à celui-ci.

— C’est vrai.

— Mais au bout du compte, il ne restera plus rien de ce basilic et tout un tas de corbeaux bien pansus.

— L’union fait la force, il faut croire.

Morli se retourna brusquement vers lui, tout sourire et les yeux brillants.

— Oui ! C’est tout à fait ça !

— Tout à fait quoi ?

— La solution !

Morli lui tapota doucement la poitrine.

— Tous ces gens qui ont essayé de sauver la princesse, ils sont tous morts jusqu’au dernier. Moi y compris. Pourquoi ?

Baxter avait l’impression d’être en pleine interro surprise.

— Parce qu’il y a des ronces ensorcelées ?

— Certes, mais au fond, ce n’est qu’une plante magique. Parmi les squelettes qui gisent à présent avec le mien se trouvaient de grands guerriers. Des chevaliers aux prouesses inégalées. Pourtant, c’est la plante qui a gagné. Pourquoi ?

Baxter haussa les épaules ; Morli lui mit un nouveau coup.

— Parce qu'on a tous essayé sans aide ! Imagine que l'un de ces corbeaux essaie de dépiauter seul la carcasse du basilic ? Il n'y arriverait jamais.

— Encore moins si tu ne l'avais pas entaillé d'abord.

— Oui ! Exactement !

Cette fois, c'est sa propre cuisse que Morli tapa en guise d'emphase.

— Et tu imagines Frodon ? Il n'aurait jamais réussi sa mission sans l'aide de Sam, Merry, Pippin, de Gandalf et des elfes et... enfin, tu vois où je veux en venir.

Baxter n'en avait pas la moindre idée, non, en tout cas pas d'emblée. Il dut y réfléchir un moment avant que l'ampoule s'allume telle une enseigne néon.

— L'union fait la force. Tu penses que pour sauver la princesse, il faut y aller en nombre.

— Oui ! Personne n'a jamais essayé, sûrement parce que tous voulaient accaparer la gloire et la récompense. Sans parler de la princesse, ajouta-t-il avec amertume. Peu importe la légende, on parle toujours du grand héros, pas des gens qui lui sont venus en aide. Du coup, personne ne pense à ça.

— Ça se tient.

Morli hocha la tête d'un air décidé.

— Je vais rassembler une équipe et nous vaincrons ces ronces ensemble.

Baxter émettait quelques réserves, non pas au sujet du concept en tant que tel : c'était une bonne idée. Non, ce qui pourrait s'avérer compliquer serait de trouver des volontaires prêts à risquer leur vie pour un soupçon de gloire partagée et une récompense divisée en parts égales. Il ne servait à rien d'en parler à Morli, cependant, surtout pas alors qu'il paraissait si fier de lui-même.

— Tu sais donc quelle sera notre première étape une fois que nous serons sortis de la forêt, dit-il à la place.

— Un recrutement, répondit Morli d'un air déterminé.

CHAPITRE 12



LE CRÉPUSCULE SE LEVAIT LORSQUE LA CORBELLE S'ESTIMA RASSASIÉE. Elle ne semblait plus aussi enthousiaste à l'idée de voler entre les arbres dans la pénombre ; quant à Baxter et Morli, ils ne cessaient de trébucher sur des racines et des pierres. En outre, il était impossible de suivre un oiseau *noir* dans une forêt non éclairée. Elle leur trouva un ruisseau proche, ou peut-être n'était-ce qu'un embranchement de celui qu'ils avaient déjà vu, où tous trois s'abreuèrent. Le prince et l'infographiste mangèrent chacun un muffin, puis décidèrent de se poser pour la nuit. Dans le cas de l'oiseau, cela signifia qu'elle alla se percher dans un arbre, sur lequel elle s'installa en lâchant quelques légers croassements et en s'ébouriffant les plumes.

Baxter et Morli cherchèrent le coin de sol le moins dur possible, jetèrent les cailloux qu'ils y trouvèrent, puis se servirent du sac à dos et des vêtements de rechange comme d'oreillers. La température agréable ne les empêcha pas de se rapprocher l'un de l'autre, Morli s'octroyant le rôle de la petite cuillère puisque Baxter était plus grand et plus large. Ce dernier posa le nez à la base de sa nuque, savourant le parfum sucré de levure qui l'enveloppa d'un profond sentiment de réconfort.

Malgré cela, une inquiétude le rongait.

— Ne risque-t-on pas de se faire manger dans notre sommeil ?

Il ignorait tout de la nature des prédateurs auxquels ils pourraient avoir affaire. Des ours ? Des loups ? Des *orques* ?

— J'espère que non.

— Mais si jamais...

— Dors, Baxter, lui intima Morli en se rapprochant davantage, l'arrondi de ses fesses s'insérant à la perfection au creux de son bassin. On aura notre lot de nouvelles aventures demain.

Il soupira, bâilla et serra son prince un peu plus fort.



Le matin venu, ils firent leurs ablutions dans le ruisseau, mais Baxter dut remettre les mêmes vêtements souillés et infects que la veille, car ceux de Morli n'étaient pas à sa taille. Tandis qu'ils se partageaient le dernier muffin, le corbeau disparut, sans doute en quête d'un petit déjeuner à base de basilic. Au moins l'un d'entre eux mangerait-il à sa faim.

Baxter faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas devenir grognon. Après tout, ils ne s'étaient pas fait dévorer pendant la nuit, ils avaient un guide pour les aider et Morli était à ses côtés. Ce n'était que du positif. Toutefois, dormir par terre l'avait laissé fourbu et un demi-muffin ne constituait qu'un piètre petit-déj.

Ils filèrent la corbelle toute la matinée durant et, si les soupçons de Baxter s'avéraient corrects, une grande partie de l'après-midi avant de voir la densité des arbres s'amenuir. Bientôt, ils laissèrent complètement la forêt derrière eux, traversant une prairie sous un ciel bleu clair. De petites fleurs jaunes, roses et violettes parsemaient les brins d'herbe et une légère brise rafraîchissait l'air un peu trop chaud. Ç'aurait pu constituer une chouette balade s'ils n'avaient pas été épuisés, affamés et désorientés.

— Les quêtes, c'est vachement plus simple dans les jeux vidéo, fit remarquer Baxter. En plus, si on meurt, on peut recommencer.

— J'y ai eu droit aussi.

— Et ça te fait quel effet ?

Ils n'avaient jamais vraiment abordé le sujet, surtout parce que Morli n'y semblait pas disposé et que le concept mettait Baxter mal à l'aise.

— Eh bien, sur le moment, je n'étais pas ravi. C'était douloureux. Maintenant, je me suis habitué à ce corps, je dirais. Sauf quand je me regarde dans la glace et que ça me rappelle mon étrange allure.

— Tu n'as rien d'étrange

Morli lui décocha un regard sceptique.

— Mes cheveux ? Mes yeux ?

— Ne sont pas étranges, ils sortent seulement de la norme. J'aime ta dégaine, moi.

Voilà qui valut un sourire ravageur à Baxter. Toutefois, l'air de Morli se refit très vite sérieux.

— Même si nous sommes bien en Udrodie, personne ne me reconnaîtra. Ce qui n'est pas vraiment un problème. Mais je vais devoir trouver une explication pour mon apparence.

— Si tu as l'intention de recruter des bras, tu devrais probablement éviter de leur dire que la dernière fois que tu as affronté la tour, tu en es mort.

— Bonne idée. Pourtant, il faut bien que je leur dise quelque chose, contra le prince en passant une main dans ses mèches vertes. Je n'ai jamais été très doué pour le mensonge. Et même si c'était le cas, leur mentir me mettrait mal à l'aise.

— Tu n'as pas besoin de mentir. Tu dois juste éviter de leur raconter la vérité dans ses moindres détails. Tu peux... faire un tri.

— Hmm. Et donc, comment dois-je leur expliquer mes cheveux et mes yeux ?

Facile.

— Tu as été soumis à un enchantement, sans qu'il ait pour autant diminué tes capacités. C'est bien la vérité, non ?

Morli haussa les épaules.

— À proprement parler.

— Pas besoin de leur en dire plus. Tu passes à la suite.

Bien qu'il paraisse perplexe, Morli acquiesça.

— Très bien.

Alors que Baxter en venait à se demander si la prairie était infinie, ils découvrirent un chemin de terre étroit sillonné d'ornières creusées par des roues. Le corbeau prit le sentier de gauche, voleta sur quelques mètres, puis s'éleva haut dans les airs et s'éloigna sans même un croassement en guise d'au revoir. Sans doute retournait-elle auprès du basilic, ou alors en avait-elle assez de leur compagnie. Quelle qu'en soit la raison, elle les avait aidés à sortir de la forêt et Baxter lui en était reconnaissant.

Le paysage était presque entièrement plat, désormais, avec quelques élévations çà et là. La prairie, de chaque côté du chemin, laissait place à des

terres agricoles, dont les récoltes semblaient avoir été faites récemment.

— Tu comptes t'arrêter là ? demanda Baxter en désignant une petite maison de pierres au toit en tuiles.

— Non. On ne doit plus être loin d'un village, et là, il y aura une auberge. C'est là qu'on va.

— Nous n'avons pas d'argent.

Baxter avait été transporté dans ce monde sans son portefeuille et, dans tous les cas, il était certain que ni les billets verts, ni les cartes de débit, ou autres Visa ne leur seraient d'une grande utilité.

— Je sais, répondit Morli qui avait retrouvé son habituel stoïcisme.

Ils finirent par déboucher sur un attroupement épars d'édifices qu'il fallait apparemment qualifier de village. Quelques dizaines de maisons, toutes semblant sortir de la Terre du Milieu et, à un carrefour, une petite place au centre de laquelle se tenait un puits et qui bordait des structures avec un étage devant vraisemblablement être des commerces. Il n'y avait pas grand monde dehors, mais les quelques badauds qu'ils passèrent se figèrent et les dévisagèrent, bouche bée. Deux menues créatures semblables à des chiens avec de la fourrure orange et de drôles d'yeux jaunes les prirent en chasse en hurlant de leurs cris perçants sans pour autant les attaquer. Morli, menton relevé d'un air royal, les ignora tous.

Il s'approcha avec assurance d'un banc près du puits, où deux vieillardes et un homme tout aussi âgé étaient en train de tricoter. Enfin, avant leur arrivée ; à présent, ils les fixaient, l'œil béant.

— Je vous prie de m'excuser, dit Morli en exécutant une courbette parfaite. Nous venons de très loin et nous sommes égarés en chemin. Pourriez-vous m'indiquer le nom de cette ville ?

« Ville » était un peu tiré par les cheveux, selon Baxter, mais Morli essayait peut-être de flatter les villageois. Tous trois échangèrent un regard avant que la femme aux cheveux blancs clairsemés lui réponde :

— Z'êtes assez étrange.

— Un enchantement, ma bonne dame.

Elle renifla. Sans doute n'approuvait-elle pas la magie, opinion que Baxter pouvait facilement partager.

— Et vot' tenue ?

Il ne lui restait qu'une seule dent, épaisse et étonnamment affûtée, comme l'un des crocs du vampire à l'Entrepôt magique de Marden.

— Est parfaitement normale là d'où nous venons, madame.

Elle renifla de plus belle, puis désigna Morli de la pointe de l'une des aiguilles à tricoter.

— Z'êtes à Baugelat ici.

Cela sembla rassurer Morli.

— Ah, merveilleux. Euh, auriez-vous des nouvelles fraîches de la famille royale ?

Le trio partit d'un rire sifflant.

— La famille royale ? répéta l'homme. On n'a pas besoin d'ces âneries ici et croyez-moi, vous non plus.

Il retourna à son ouvrage, une chaussette haute en couleur au patron très complexe. Baxter n'avait pas encore trouvé le courage d'essayer les aiguilles doubles pointes alors il était impressionné de voir quelqu'un travailler avec autant d'aiguilles en même temps, sans compter les petites balles de laine aux teintes variées.

— Bien sûr que non. C'était seulement de la curiosité. Merci bien.

Morli s'inclina de nouveau et se dirigea vers le plus grand bâtiment de la place en faisant signe à Baxter de le suivre.

— Nous sommes en Udrodie, dit-il tout bas. Mon royaume.

— C'est une bonne chose.

— Potentiellement. Tu es assez imposant et intimidant. Ça, c'est une bonne chose. Mais laisse-moi m'occuper des négociations quand on sera à l'intérieur, tu veux ?

Baxter carra les épaules, étrangement ravi d'avoir été qualifié d'effrayant. Il n'avait aucun problème à ne devoir adresser la parole à personne ; il se sentait déjà bien assez gêné comme ça dans son propre monde.

Une fois qu'ils furent entrés, il réalisa qu'il s'agissait d'une taverne. Un âtre énorme occupait le mur du fond, uniquement rempli de cendres en cet instant. Le bar, une longue planche de bois balafré, s'étendait sur toute la longueur de la pièce et des tables de tailles éclectiques parsemaient l'espace entre les poutres de support. Le sol était couvert de sciure. Une douzaine de lanternes pendaient du plafond, offrant une lumière diffuse ; l'endroit sentait la transpiration, la vieille bière, la fumée... et la viande. L'estomac de Baxter gronda.

En dehors des deux dames corpulentes d'âge moyen derrière le comptoir, il n'y avait que cinq autres personnes dans la taverne et pas un jeune en vue. Ces derniers les lorgnèrent avec autant d'effronterie que le club de tricot de la place. Baxter se planta près de la porte tandis que Morli se rendait au bar avec assurance.

— Bien le bonjour, dit-il d'une voix enjouée.

Les serveuses hochèrent la tête malgré leur air hautement sceptique.

— 'Lut, répondit la plus petite.

— Mon ami et moi avons fait un long voyage et nous aurions besoin de nous sustenter et d'un logement pour la nuit.

La même femme fronça les sourcils.

— On est les patronnes. On a à manger et un lit pour le bon prix.

— Eh bien, c'est là que nous avons un léger tracas. Nous sommes sans le sou et sans aucun objet de valeur. Nous avons été victimes d'une série de sortilèges, voyez-vous, qui nous ont mis dans un embarras certain.

— On fait pas l'aumône.

— Non, bien sûr, ma bonne dame. J'aimerais vous proposer une compensation d'un autre genre.

Les deux propriétaires partirent d'un rire moqueur.

— On n'a aucune envie de forniquer avec un homme.

Baxter manqua s'étrangler, mais le sourire de Morli ne s'amenuisa pas d'un iota.

— Ce n'était pas le genre de compensation que j'avais en tête, même si j'avoue être flatté que vous ayez pu le penser. Non, ce que nous pouvons vous offrir, ce sont des récits fantastiques d'aventures en des contrées exotiques. Des récits que pas âme qui vive à Baugelat n'a pu entendre avant.

Morli était incroyablement charmeur ; Baxter ne voyait pas comment on aurait pu lui dire non. Tandis que les tenancières se perdaient dans une conversation silencieuse, les habitués donnèrent leur avis :

— Dites oui, les encouragea un vieillard rachitique. C'est pas comme si les clients se poussaient au portillon.

Une dame affublée d'un foulard rouge d'ajouter :

— Ouais, dites oui. Allez quoi. Même si leurs histoires sont nulles, y en a parmi nous qui apprécieront le spectacle.

Tout sourire, Morli s'inclina devant l'assemblée.

— Vous passerez le balai, ce soir, marchanda la petite gérante. Et vous aiderez à la plonge.

— Avec grand plaisir.

L'affaire conclue, Morli mena Baxter à une table près de la cheminée. Les chaises n'étaient pas fort confortables, mais ils furent soulagés rien que de pouvoir s'asseoir. Ils le furent davantage quand la plus grande des tenancières leur apporta deux grands godets de cidre et des bols de ragoût. Repensant au basilic, Baxter ne demanda pas d'où provenait la viande. La nourriture était cependant délicieuse et consistante, même si Morli bougonna dans sa barbe sur la qualité du pain.

Les autres clients ne leur adressèrent pas la parole, toutefois, ils ne cessèrent de les dévisager et d'épier leur conversation sans aucune honte apparente. Morli et Baxter gardèrent le silence presque tout du long, ce qui laissa à ce dernier l'occasion de songer au fait que son compagnon était bien plus sûr de lui ici qu'il ne l'avait été à Modesto. Baxter trouvait cette version de Morli très attirante.

Une fois leur repas terminé, la grande gérante leur fit monter les marches grinçantes et traverser un couloir jusqu'à la chambre du fond. Elle était sommairement meublée avec un lit au matelas bosselé, une table de toilette en bois et un banc. Deux tapis ornaient le sol, seule touche de couleur de la pièce. Il y avait une petite cheminée en briques blanchies à la chaux, mais aucun feu n'y était allumé.

— Je suis certain que nous serons à notre aise, ma bonne dame. Nous aimerions prendre le temps de nous reposer et de nous décrasser, si cela ne vous dérange pas.

Elle lâcha un borborygme possiblement d'assentiment avant de partir en refermant la porte d'un geste ferme.

Morli laissa tomber le sac à dos par terre, s'assit sur le banc et retira ses chaussures.

— Oh, que ça fait du bien !

— Elles vont vraiment nous laisser dormir là en échange de quelques histoires ?

— Bien entendu. Ce n'est pas Modesto, Baxter. Il ne se passe presque jamais rien dans un village comme celui-ci, et ils n'ont ni la télévision ni internet. Quand un ménestrel est de passage, ça crée de l'affluence. Je te

parie qu'une majorité du village sera de la partie ce soir, et que nos hôtes en tireront un très bon profit.

C'était logique, oui, mais Baxter était resté coincé sur un mot spécifique :

— Un ménestrel ? Oh, Seigneur, dis-moi qu'on ne va pas devoir chanter ?

Il lui arrivait de faire des cauchemars où on l'obligeait à chanter en public.

Morli gloussa.

— Non. On peut se contenter de parler.

Eh bien, quel soulagement. Baxter s'assit à côté de lui et se déchaussa. Morli avait raison : se mettre pieds nus était merveilleux.

— Comptes-tu leur parler de la tour ?

— Non. Tout le monde en Udrodie connaît déjà le triste sort de la princesse Osenne et, comme tu me l'as fait remarquer, il serait imprudent de leur parler du mien.

— Que vas-tu leur raconter, dans ce cas ?

Maintenant qu'il avait enlevé ses chaussettes, Baxter se rendit douloureusement compte à quel point elles empestaient. Tout autant que lui, d'ailleurs. Il avait passé deux jours à arpenter la forêt dans les mêmes vêtements. Sans parler de ses dents. Seigneur, que ne donnerait-il pas pour revoir sa salle de bains ? Voilà qui eut le chic de soulever un autre point désagréable. Il jeta un œil sous le lit et... bingo. Pot de chambre. Génial.

Apparemment inconscient de la détresse hygiénique de son compagnon, Morli se frotta les mains.

— Je vais leur parler de Frodon. Ils vont adorer. Et toi de...

Il pianota sur menton, l'air songeur.

— *La Guerre des Étoiles*, je crois.

— Tu veux que je parle de Luke Skywalker et Dark Vador à ces gens ?

— Ils n'ont jamais rien entendu de tel. Ça va les fasciner.

Baxter s'imagina parler devant une foule et eut du mal à déglutir.

— Je ne suis pas sûr...

Morli lui tapota le genou.

— Si tu n'as pas envie, ce n'est pas grave. Je me disais juste que ça leur plairait plus si on prenait la parole tous les deux. Tu peux garder le rôle de l'armoire à glace silencieuse, si tu préfères.

Oui, il préférerait. Ce n'était pas seulement l'idée de chanter en public qui le rendait malade. Et s'il disait quelque chose d'absolument ridicule et que tout le monde se moquait de lui ? Et s'il mutilait la saga, ou pire, qu'il lui faisait justice et que tout le monde la détestait ? Et si...

Une minute. Morli avait affronté des ronces ensorcelées alors qu'il n'en avait aucune envie et il en était mort. Baxter, lui, n'en mourrait pas, même si la population entière de Baugelat lui riait au nez. Sans doute pas. De plus, il n'avait apporté que très peu de choses, voire aucune, à leurs péripéties. La moindre des choses serait d'aider à gagner leur croûte, littéralement.

— Je vais essayer.

Morli le toucha une fois de plus.

— Super ! On va bien s'amuser.

Quoi qu'il en doutât terriblement, Baxter tâcha de sourire. Avant de jeter un regard à ses chaussettes oubliées.

— J'imagine qu'il n'y a pas de lavomatique dans le coin.

— Déshabille-toi, lui ordonna Morli sans ambages en se relevant.

— Mais...

— Sinon je le fais à ta place, avertit-il en jouant des sourcils.

Baxter n'avait toutefois pas du tout la tête à ça, pas avec la puanteur de son propre corps qui lui piquait les narines. Il se dévêtit promptement, après avoir rangé l'enveloppe contenant la dernière plume, et Morli rassembla tout leur linge sale. Seulement accoutré d'un tee-shirt assez long et d'un boxer, le prince quitta la chambre, laissant face à lui-même un Baxter totalement nu sans rien d'autre à faire que de regarder par la fenêtre la petite cour en contrebas. Des poules grattaient la terre, un chat extrêmement gros somnolait sur le perron d'une porte, collé à l'une de ces créatures canines, et des draps barbeyaient sur les lignes de séchage. Il se dit que la petite bâtisse en bois devait servir de latrines, toutefois il n'arrivait pas à identifier les petites fleurs semblables à de mauvaises herbes qui poussaient çà et là.

Au bout de trente minutes environ, Morli réapparut avec une pile de linge dans les bras.

— On m'a prêté ça. Nos vêtements seront propres et secs d'ici demain matin.

— Comment as-tu réussi à les convaincre de faire notre lessive ?

— Je leur ai montré comment préparer des muffins. Les courgettes n'existent pas ici, alors on y a mis de la palpitante, ça devrait avoir du goût. Pas de coupelles à muffin, non plus ; on s'est servi de pots de fleurs à la place.

Il sourit, fier de lui.

— C'est très malin.

— Tu veux te reposer un peu ? Moi, oui.

Les mots eurent à peine quitté la bouche de Morli que Baxter se souvint à quel point il était éreinté. Il avait mal dormi dans la forêt et maintenant qu'il avait un repas conséquent dans le ventre, il avait l'impression d'être un serpent qui venait d'avaler un éléphant.

— J'ai très envie d'une sieste, mais je voudrais me débarbouiller d'abord.

Il suivit les gestes de Morli, plongeant un linge raide dans la cuvette et se frottant la peau avec un peu du savon qui sentait l'huile d'olive. Ils se lavèrent même les pieds. Puis, ils grimpèrent, nus, dans le lit, qui s'avéra passablement étroit pour deux hommes. Les draps étaient rêches, mais ils étaient propres et sentaient bon, un peu comme la prairie qu'ils avaient traversée plus tôt. Baxter prit Morli dans ses bras et s'octroya un moment pour savourer le contact des fesses princières contre son entrejambes avant de s'endormir lourdement.

CHAPITRE 13



LE SEIGNEUR DES ANNEAUX FAÇON MORLI RENCONTRA UN INCROYABLE succès. Comme il l'avait prédit, l'auberge se retrouva pleine à craquer, remplie d'hommes, de femmes et d'enfants aussi, perchés sur les chaises, assis par terre ou encore adossés aux murs. Les tenancières rayonnaient tandis qu'elles servaient les chopes et encaissaient la monnaie. Le village tout entier était suspendu aux lèvres du prince. Il dut leur expliquer certaines choses et changer quelques détails pour s'adapter à leur niveau, mais dans l'ensemble, le monde de Tolkien réussit une excellente transition dans le leur. Morli descendit trois godets de cidres en parlant, principalement pour se dessécher la gorge, sans doute, et à force que le troisième se vidait, lui s'animaient de plus en plus et faisaient des voix différentes avec grand enthousiasme.

Le voir était très divertissant.

Lorsque Morli en eut terminé, la foule tout entière applaudit et l'acclama si fort que Baxter en devint presque sourd.

— Encore ! Encore ! Encore ! s'écriaient-ils.

— Est-ce bien raisonnable ? dit le prince. Il se fait tard.

— Nous allons vous faire la quête ! proposa une jeune femme au centre de la pièce.

Ses voisins acquiescèrent immédiatement, l'un d'eux retirant son chapeau où tout le monde se mit à jeter une ou deux pièces.

Morli se tourna vers Baxter, qui haussa les épaules, avant de faire face à son audience.

— Si vous voulez bien nous octroyer quelques minutes ?

Il attrapa Baxter par le poignet et le traîna dans la cour par la porte de derrière. Le silence y était merveilleux.

La petite cabane servait bel et bien de latrines. Ils s'y rendirent à tour de rôle, puis se lavèrent les mains à une pompe proche de là.

— Cet argent nous ferait le plus grand bien, commença Morli, mais je peux me charger de l'histoire si tu ne le sens pas.

Encore une offre tellement tentante. Baxter effleura la joue de Morli d'une caresse.

— Je pense que je vais essayer. Je te demande seulement de m'interrompre si je me ridiculise.

— Ça n'arrivera pas, mais d'accord. Tu n'as qu'à faire comme si je n'avais jamais vu le film et que tu me le racontais à *moi*. Ignore les autres.

Il ne savait pas comment il était censé oublier la présence d'une centaine de personnes, dont la plupart étaient au moins bien pompette. Pour Morli, toutefois, il était prêt à essayer. Prêt à se montrer courageux.

Il faillit bien changer d'avis quand ils retournèrent à l'intérieur, puis une fois encore lorsqu'il se posa devant l'énorme cheminée et se retrouva face à un océan de visages. Morli se chargea des présentations :

— Mon ami Baxter nous vient d'une contrée lointaine, très lointaine. Un royaume si repoussé que vous n'en avez jamais entendu parler. Modesto ! Et ce soir, il aimerait vous raconter une histoire de chez lui. Aurez-vous un peu de patience pour un étranger venu de si loin ?

Chacun partit de son sifflement, hululement ou applaudissement, pendant que le chapeau faisait une seconde tournée. Poliment, Morli parvint à prendre la place d'un homme assis au premier rang. Baxter ferma les yeux et compta de vingt à zéro tout en se retenant de vomir. Quand il rouvrit enfin les paupières, il trouva Morli, son ami aux cheveux et aux yeux verts, qui l'observait avec toute sa confiance.

— Alors, se lança-t-il.

Il se racla la gorge et recommença :

— Alors. C'est arrivé il y a bien longtemps, dans une gal... dans une contrée lointaine, très lointaine.

Les villageois de Baugelat adorèrent son histoire. Ils sifflèrent Dark Vador, acclamèrent Leia et se pâmèrent devant Han Solo. Baxter avait modifié certains détails de sorte à garder une histoire basée sur terre et changea les aliens et les robots par des créatures mythologiques... qui

n'étaient peut-être pas si mythologiques que ça par ici. L'intrigue et les personnages restèrent cependant fidèles à l'original et les locaux avalèrent ses paroles. Tant est si bien, de fait, qu'ils le supplièrent de continuer lorsqu'il arriva à la fin de l'Épisode IV et, motivé par l'effet revigorant du cidre, un gros pavé de viande grillée ainsi que les muffins improvisés de Morli, Baxter enchaîna avec les Épisodes V et VI.

Il y eut des larmes sincères quand Anakin mourut dans les bras de Luke, des applaudissements lorsque l'Étoile de la Mort explosa et des réjouissances au baiser de Han et Leia. La voix de Baxter était rauque et ses membres lourds de fatigue. Les propriétaires souriaient comme si elles avaient gagné la loterie. Et Morli, Morli n'avait pas une seule fois détourné le regard.

Les patronnes durent mettre la foule dehors. Elles libérèrent les deux hommes de leur corvée de nettoyage, ce qui était mieux ainsi, car Baxter n'était pas certain d'en avoir la force. Il eut déjà grand-peine à faire un détour par les latrines et à monter l'escalier jusqu'à sa chambre. Il tint le coup parce qu'il allait pouvoir retirer les vêtements qu'ils avaient empruntés (une tunique rêche et un caleçon trop court) et se glisser dans le lit avec Morli.

C'est alors, comme par magie peut-être, qu'il retrouva malgré tout un peu d'énergie. Tandis qu'ils se faisaient leur habituel câlin, ils se mirent à jouer des hanches, le membre de Baxter parfaitement placé dans le sillon entre les fesses de Morli et le sexe de ce dernier rigide et chaleureux dans sa main. Il huma le parfum de son prince et lui lécha la nuque. Morli geignit et scanda son nom. Leur organisme fut lent à venir, mais si bon.

C'est ça, la perfection, songea Baxter.



Comme promis, leurs vêtements étaient propres et secs, le matin venu. Les gérantes leur servirent un généreux petit déjeuner de poisson frit, de fruits et de quelque chose qui ressemblait à des flocons d'avoine, sans en être.

— Ça vous dirait de rester une nuit de plus ? leur demanda la plus petite avec espoir. Ou deux ?

— C'est très gentil à vous, madame, mais nous devons reprendre la route. Nous avons une quête à mener à bien. D'ailleurs, j'aimerais en parler aux villageois.

Baxter avait presque failli l'oublier, ce détail. Peut-être parce qu'il vivait déjà une aventure si intéressante sans avoir à y ajouter des ronces meurtrières, des tours et des princesses comateuses. Il poussa un soupir.

C'était une belle matinée, sans un nuage dans le ciel bleu, avec une température conséquente sans être trop étouffante, et l'air charriant le parfum de pelouse fraîchement tondue. Morli se planta près du puits au centre de la petite place, le sac à dos à ses pieds, bien plus lourd à présent qu'il était rempli des pièces de la collecte. Il avait informé Baxter qu'il commanderait deux épées dès qu'ils auraient trouvé un forgeron digne de ce nom. Il leur avait promis des bottes solides, également. Car pour l'instant, il portait ses baskets de chez Target, un jean et un tee-shirt bleu pâle. Ses cheveux brillaient de mille feux sous le soleil.

— Je vous remercie pour votre compagnie et votre générosité d'hier soir, dit-il aux villageois rassemblés. Baxter et moi avons apprécié votre hospitalité.

— Dites-nous en plus sur Frodon ! s'écria quelqu'un.

Morli sourit.

— Pas maintenant, malheureusement. Nous ne pouvons nous attarder. Mais j'aimerais vous demander votre aide.

Un léger malaise s'empara de la foule. Baxter, silencieux au côté de Morli, les vit s'échanger des regards et frotter le sol de leurs talons. Quelques-uns s'éclipsèrent même.

Morli persévéra malgré tout.

— Je suis sûr que vous avez tous entendu parler de la princesse Osenne, qui est prisonnière d'un sortilège dans une tour, en Vraelum. Nombre de grands héros ont tenté de la sauver, en vain. Baxter et moi avons un plan, néanmoins ! Nous aimerions que vous vous joigniez à nous pour attaquer les ronces d'un front commun. Nous pourrions partager la récompense tous ensemble, et chacun y gagnera une histoire à raconter à ses petits-enfants. Nous accompagnerez-vous ?

Seuls les grillons lui répondirent. Enfin, ce n'étaient sans doute pas de vrais grillons, puisqu'ils ne devaient pas exister par ici, mais des grillons

métaphoriques : un silence total et impassible. Davantage de badauds s'en allèrent, sans aucune discrétion cette fois.

— Cela représente beaucoup d'argent, même divisé, insista Morli d'une voix plus puissante.

Une jeune femme non loin du premier rang le railla.

— À quoi servira cet argent si on se fait zigouiller ?

Morli aurait pu lui répondre qu'il appréciait grandement les fonds qu'ils lui avaient donnés malgré son propre décès, merci bien, mais il n'en fit rien. À la place, il dit :

— Mais vous ne mourrez sûrement pas. Pas si on met tous la main à la pâte.

L'intéressée se fendit d'une grimace et s'éloigna. Par groupe de deux ou seuls, les autres firent de même. Un homme plus âgé, au visage amical, s'attarda.

— Z'êtes libres de rester plus longtemps si ça vous dit. Mais cherchez pas à libérer la princesse. C'est perdu d'avance.

— Je n'ai pas le choix, répondit tristement Morli.

— Z'êtes perdu aussi, alors, conclut-il en s'en allant à son tour.

La place leur parut d'autant plus vide et Baxter hasarda une question :

— Que fait-on maintenant ?

Morli lâcha un profond soupir et reprit le sac à dos.

— On réessaie au village suivant.



Ils traversèrent un petit nombre de hameaux, ce jour-là. On les dévisagea, mais sans leur adresser la parole, pas même l'homme au visage maigre qui leur vendit un pain recouvert de morceaux de fruits et des légumes marinés pour le déjeuner.

— Le pain n'est pas mauvais, opina Morli tandis qu'ils reprenaient la route.

Il s'était muré dans le silence toute la matinée, épaules affaissées, tout en refusant de laisser Baxter porter le sac à tour de rôle.

Un peu avant la tombée de la nuit, ils approchèrent d'un bourg bien plus large que Baugelat. Il arborait déjà plusieurs auberges ; Morli en choisit la

plus grande. Ils payèrent pour le gîte et le couvert, pas de troc cette fois, et se couchèrent dans une chambre qui sentait légèrement la graisse de cuisson. Ils ne firent pas l'amour. Au matin, Morli tenta une nouvelle fois son discours de recrutement, mais les locaux l'ignorèrent ou s'esclaffèrent. Baxter et lui reprirent la route.

Tel fut leur routine au cours des prochains jours, Morli se refermant davantage sur lui-même à chaque nouvel échec. Il n'arriva à convaincre absolument personne, tout en collectionnant une ribambelle de moqueries et d'affronts. Baxter dut se retenir plus d'une fois d'aller mettre une droite à l'un des agitateurs qui faisait du mal à son prince.

Plus d'une fois, Morli demanda à Baxter de rentrer chez lui, sans pour autant faire montre de beaucoup de conviction, et fut visiblement soulagé des refus constants du graphiste. Au début, Baxter s'était inquiété de sa maison et de son boulot, toutefois plus il passait de temps avec Morli, moins son ancienne vie à Modesto lui paraissait importante.

— Je trouvais ce plan tellement bon, se plaignit Morli dans un soupir alors qu'ils étaient allongés sur un lit étroit sous les combles.

Baxter, qui entendait des bruits de griffes dans les coins de la pièce depuis qu'ils avaient éteint la lumière, ne voulait pas savoir à quoi ils étaient dus. Il caressa les cheveux de son compagnon.

— C'est une très bonne idée. Ce sont ces gens qui sont trop aveugles pour le remarquer.

— Il s'agit pourtant de mon peuple, dans un sens. Mon père sait donner des discours si exaltants, si inspirants, que tout le monde se réjouit quand il augmente les impôts. Il n'a pas grand-chose à dire en privé, mais offre-lui un public et il est capable de tout. Je n'ai clairement pas hérité de ce don.

— Tu as bien d'autres talents. Et tu as le courage d'essayer, ce n'est pas rien. J'arrive à peine à parler quand j'ai un inconnu en face de moi.

Morli soupira de plus belle et s'endormit sous peu.

Le lendemain, ils atteignirent le plus grand village qu'ils aient visité jusque-là. C'en était presque une petite ville, somme toute, avec plusieurs places et un va-et-vient conséquent. Ce devait être jour de marché, car l'un des squares était bondé d'étals de nourriture, d'équipements ménagers et d'articles personnels. Il y avait même du divertissement sous la forme d'un orchestre sifflant et d'une petite troupe d'acrobates.

— Attention aux voleurs à la tire, l'avertit Morli.

Horri   par cette implication, Baxter transféra l'enveloppe contenant la dernière plume magique dans sa poche de devant. Il aurait aimé posséder l'une de ces sacoches    bandoulière comme en vendait Rick Steves pour les touristes et se demanda si quelqu'un dans ce monde avait déjà inventé un objet similaire.

Morli leur acheta des brochettes d'une viande inconnue grill  e et un panier de baies sucrées violettes qui leur tach  rent les doigts. Puis, il s'arrêta en face d'une marchande qui vendait des chaussures et passa un long moment à inspecter de près la sélection de bottes. Finalement satisfait par leur qualité, il marchanda avec la vendeuse, une jeune femme aux cheveux blond brillant, jusqu'à se retrouver avec deux paires. Celles de Baxter, fabriquées dans du cuir brun-rouge, lui arrivaient aux tibias, tandis que celles de Morli couvraient ses genoux et étaient brodées de fleurs de la couleur de ses cheveux.

Après ça, ils visitèrent une   choppe approvisionnée en dagues et épées scintillantes de formes et de tailles variées. Morli s'y attarda encore plus que dans la précédente, soulevant les lames et les agitant en tous sens d'une manière qui sembla impressionner les deux vendeurs. Au bout d'un moment, il choisit une arme à l'allure particulièrement dangereuse, qui s'accompagnait apparemment d'une ceinture et d'un fourreau en cuir neutre. Il se tourna ensuite vers Baxter.

— Laquelle te fait de l'œil ?

— C'est plutôt me la mettre dans l'œil, voilà ce qui va se passer. Ou plus probablement, dans l'œil d'un parfait innocent.

La dernière fois qu'il avait manié une épée, c'était en vérité un sabre laser en plastique, déguisé en Obi-Wan Kenobi pour Halloween, quand il avait neuf ans.

— Hmm, lâcha Morli, les lèvres pincées en signe de réflexion. Que dirais-tu d'une dague, dans ce cas ?

  a pourrait être cool, Baxter devait bien l'avouer, et sans doute bien moins létal, en cas d'accident. Il en choisit une avec un corbeau gravé sur le manche, comme cela lui semblait particulièrement approprié. Il ne put nier qu'il se sentait plus impressionnant une fois le ceinturon à sa taille. Morli lui décocha un grand sourire, bien plus heureux qu'au cours des derniers jours.

Ils s'achetèrent des noix grillées, s'assirent sur un banc en pierre en bordure du square et changèrent de chaussures. Il était fort plaisant de rester tranquille un moment à observer la foule. Leur encas avait un aspect étrange, mais un léger goût de noix de macadamia.

— Allons-nous passer la nuit ici ? s'enquit Baxter.

C'était le tout début de l'après-midi, aussi était-il possible qu'ils reprennent la route.

— Autant en profiter, j'imagine. Même si je ne pense pas avoir plus de chance ici.

— Tu n'en sais rien.

— Si, je sais, répondit le prince en se recroquevillant.

Ne sachant comment le réconforter, Baxter jeta un œil alentour. Le stand le plus proche vendait des rubans pour cheveux ainsi que d'autres petits accessoires et il était amusant de regarder les gens flâner. La marchande, un amour de grand-mère, tenait un miroir pour permettre aux acheteuses potentielles de s'admirer accoutrées des différents articles et s'extasiait face à un ruban qui faisait ressortir la couleur des yeux ou un bracelet en dentelle qui donnait l'allure d'une noble. Lorsqu'une chalande se décidait à acheter et que le prix était convenu d'un commun accord, la marchande marquait une pause, l'air songeur, et méditait à haute voix :

— Vous savez quoi ? Je pense que vous serez encore plus belle en ajoutant ça.

Et de leur montrer l'article en question.

— Je peux vous offrir une ristourne, comme vous êtes si bonne cliente.

Ce qui fonctionnait à merveille.

Baxter bouscula Morli d'un coup d'épaule.

— La dame aux rubans est vraiment douée pour la vente. Si elle vivait dans mon monde, je parie qu'elle aurait des jingles accrocheurs et des spots publicitaires genre télé-achat.

— Télé-achat ?

— Des pubs à la télé. Quelqu'un te fait croire qu'il ou elle t'apprend des choses, alors qu'en vérité ils te vendent leur produit. C'est une technique commerciale. C'était assez affectif à une époque, je crois.

— Comme Mr Saucy ? répondit Morli en se fendant malgré lui d'un petit sourire.

— Non, il n'a pas droit au télé-achat, lui. En revanche, ils parlent de créer une appli ; c'est un jeu qui se joue sur un téléphone. J'ignore quel genre de jeu pourrait mettre en scène une sauce barbecue anthropomorphe, mais ce n'était pas de mon domaine. Je pense qu'ils espéraient aussi en faire des produits dérivés, genre des torchons de cuisine, des décapsuleurs, des jouets pour chiens, des tee-shirts, à l'image de Mr Saucy. N'importe quoi du moment que ça rapporte.

Il fit un salut avec le panier de coquilles vides en ajoutant :

— Gloire au pouvoir de la publicité.

Alors, la pièce tomba, comme une enclume s'abattant sur un personnage de dessin animé ; dans son excitation, il laissa tomber le panier de coquilles, qui se déversèrent sur les pavés.

— La publicité !

Morli le regardait comme s'il avait perdu la tête.

— Pardon ?

Baxter aurait voulu l'embrasser.

— Je sais comment recruter des gens pour ta quête !

— Comment ?

— Allons dans un endroit calme, que je t'explique.

CHAPITRE 14



« L'ENDROIT CALME » S'AVÉRA ÊTRE UNE CHAMBRE EXIGUË DANS UNE auberge qui avait connu des jours meilleurs. Ils avaient gagné beaucoup d'argent à Baugelat, mais après ce qu'ils avaient dépensé en vêtements locaux, en bottes, en armes blanches, en nourriture et logement durant une semaine, il leur avait semblé plus prudent de se montrer économes avec le reste.

Baxter se moquait un peu du standing de leur environnement. Il était heureux de passer du temps avec Morli, quel que soit le lieu. D'autant plus à présent qu'il avait une idée.

— Quel est ton plan ? demanda Morli.

Assis sur le bord du lit bas, il tirait distraitemment sur les fils de la couverture élimée. Une lueur d'espoir animait ses traits.

— Une campagne de pub.

Baxter s'était installé sur la seule chaise, une antiquité bringuebalante qui supportait son poids avec une certaine hésitation.

— Une campagne de pub ?

— Penses-y ! Tu essaies de convaincre des gens de faire quelque chose qu'ils n'ont pas vraiment envie de faire. Tout comme une société veut persuader les consommateurs d'acheter leurs produits. Sauf que tu ne peux pas juste te planter devant eux en disant : « Achetez mes articles, c'est de la bonne qualité ! » Personne ne te prêtera la moindre attention.

Morli se pencha en avant, sourcils froncés.

— Comme pour Mr Saucy ?

— Exact ! Tu m’as accompagné au magasin, tu l’as vu de tes propres yeux. Il y a au moins une dizaine de marques de sauce barbecue différentes, alors comment faire pour que les gens achètent la tienne ? Et faisons comme si elles avaient toutes un goût correct, donc ce facteur n’entre pas en jeu.

— Une campagne de pub ! répondit Morli, tout sourire.

Baxter se leva, franchit les deux pas qui le séparaient de Morli et s’assit à côté de ce dernier.

— Comme je te le disais, tu ne peux pas juste leur demander d’acheter ta sauce sous prétexte qu’elle est délicieuse. Tu dois faire un effort plus conséquent que ça. Il faut leur donner une *image* qui attirera leur attention. Tu leur suggères que s’ils achètent ta sauce, ils auront l’impression d’être en train de chevaucher au cœur des collines du Texas ou de groover dans un club de blues à Kansas City. Ou encore de passer un bon moment en compagnie d’un pote sympa et sarcastique tel que Mr Saucy. Ce n’est pas ta sauce qu’ils achètent, mais les concepts qui l’accompagnent.

Morli avait cessé de triturer la couverture et se frottait à présent le bout du nez.

— Les concepts. De quel genre ?

— Ça dépend du produit. Ça peut être le sens de l’aventure, la popularité, la sensualité – celui-là marche bien. La santé, la nostalgie, l’écologie, la famille, l’opulence, la sophistication. Peu importe, tant que les gens en veulent toujours plus. À partir du moment où tu leur en offres, ton produit de base surfera sur la vague.

— N’est-ce pas malhonnête ?

Oh, cette question-là. Baxter se laissa tomber sur le matelas pour fixer les poutres du plafond. Celles-ci étaient effritées et ornées de toiles d’araignées.

— Tu ne peux pas mentir en tant que tel. Là d’où je viens, la loi nous en empêche. Je n’ai pas le droit de dire aux gens : « Goûtez ma sauce et vous gagnerez trente points de QI ainsi qu’un héritage d’un million de dollars. » En revanche, je *peux* en faire la suggestion. « Goûtez ma sauce et vous aurez l’impression d’avoir l’air branché. » Ce n’est pas un mensonge à proprement parler, parce qu’une fois qu’ils auront acheté la sauce, ils en auront vraiment l’impression.

C'étaient les affres de la moralité avec lesquelles Baxter avait eu le plus de mal lorsqu'il avait choisi sa carrière. Il avait fini par décider que les campagnes publicitaires pour les produits de consommation n'étaient pas aussi terribles que ça : les gens en avaient l'habitude et y voyaient même un certain divertissement. Il aurait eu beaucoup plus de scrupules si on lui avait demandé de s'occuper de campagnes politiques, ce qui n'était heureusement jamais arrivé.

Au bout d'un moment, Morli se coucha à son tour. Baxter sentait son regard à seulement quelques centimètres de là. Il aurait apprécié passer les doigts dans ses doux cheveux verts, mais l'heure n'était pas aux câlins.

— Comment dois-je me servir de ces concepts pour recruter ?

— Commence par deviner ce que désirent ces gens.

— Ne pas avoir à voyager pendant des jours et encore moins dormir par terre. Ne pas quitter leurs foyers et leurs familles dans le seul but de sauver une princesse d'un autre pays.

Morli soupira.

— Ne pas se faire tuer par des ronces.

Baxter lui prit la main et entremêla leurs doigts.

— Certes. Mais tenons comptes des jeunes hommes et jeunes femmes lambda de cette ville. Pas les riches ; celles et ceux qui travaillent en tant que brasseurs, tailleurs ou... je ne sais pas, moi, chandeliers.

Il n'avait encore qu'une très vague idée de comment vivaient les habitants du monde de Morli.

— Celles et ceux qui ne quittent jamais la ville et sont enfermés dans leur quotidien. Que veulent-ils, ceux-là ?

— Eh bien, de l'argent. Comme la plupart des autres. Je leur ai parlé de la récompense, ça n'a pas eu l'effet escompté pour autant.

— Quelque chose de plus ambitieux. De plus émotionnel.

Morli se mura dans le silence quelques minutes et Baxter le laissa réfléchir. Ils n'étaient pas pressés. De fait, l'ambition la plus importante de Baxter en cet instant était d'être allongé à côté du prince, aussi était-il plus qu'heureux d'attendre ainsi une éternité.

— L'excitation, finit par répondre Morli. Quelque chose qui dénote de la routine. Le sens de la communauté, et celui d'avoir quelque chose d'important à accomplir. D'avoir une histoire à raconter à leurs voisins.

Baxter lui embrassa les jointures.

— Dans le mille. Et si tu accomplis ta quête, oh, et même dans le cas contraire, d'ailleurs, n'auront-ils pas droit à tout ça, concrètement ?

— Du moment qu'ils ne meurent pas, si.

— Il faudra donc que tu t'assures de leur survie, tout simplement.

Quelques minutes plus tard, Morli se redressa.

— J'ai envie d'essayer. Allons-y.

— Nous repartons aujourd'hui ?

Baxter ne l'espérait pas. Il voulait savourer une dernière nuit seul dans un lit avec Morli.

— Non. Demain matin, je dirais.

— Alors, attends le départ. Si tu leur fais ton discours maintenant, ils auront le temps de se raviser. C'est un des principes de la publicité : tu dois faire en sorte que les clients réagissent le plus vite possible. « Les quantités sont limitées ! », « Cette offre s'arrête bientôt ! », « Les agents du call-center vous attendent ! »

Morli hocha la tête, même s'il ne comprenait sans doute pas toutes les références.

— Tout ça est tellement étrange pour moi. Je n'ai jamais eu à donner de discours auparavant et personne ne me prêtait la moindre attention.

— Eh bien, tu es très doué, crois-moi.

— Je n'ai jamais imaginé faire autre chose de ma vie que du pain.

Tout comme, depuis l'aggravation de la pandémie, Baxter ne s'était plus imaginé quitter un jour sa petite maison à Modesto ou passer ses journées à faire autre chose que travailler sur son ordinateur, un peu de remise en forme et se trouver des hobbies pour oublier la solitude. Et pourtant, il en était là, aujourd'hui.

— Quand j'étais gamin, je harcelais ma tante Opal pour qu'elle agite sa baguette magique ou jette un sort à mes parents. Pour faire qu'ils...

Pour faire qu'ils m'aiment.

— Pour faire qu'ils deviennent de meilleurs parents.

Il ne l'avait jamais avoué à qui que ce soit. N'avait jamais révélé à personne la profondeur de ses blessures.

— Je peux comprendre. J'aurais sûrement fait pareil si je connaissais une sorcière amicale.

— Oh, oui, tata Opal était amicale, mais elle me répondait qu'elle n'avait pas assez de magie pour accomplir une chose pareille. Elle me disait

qu'on ne peut pas toujours contrôler ce qui nous entoure, mais qu'on peut contrôler la manière dont on y réagit.

Il n'avait pas toujours écouté ses conseils, même quand ils étaient très bons.

Morli baissa les yeux vers lui avec un petit sourire qui s'agrandit peu à peu.

— Je sais comment j'aimerais réagir, à l'instant. Que dirais-tu de tuer le temps ?

Il remua les sourcils.

Baxter le fit retomber de sa position assise.



— Bon, lâcha le tenancier, j'imagine que vous vous êtes bien ouvert l'appétit ?

Baxter rougit violemment, soudain conscient de l'entrain vocal dont ils avaient fait preuve pendant qu'ils « tuaient le temps », cette après-midi-là. Morli, lui, se fendit d'un sourire malicieux.

— Et il nous faut reprendre des forces pour plus tard.

Le propriétaire éclata de rire et secoua la tête.

— Ah, la jeunesse ! On dit que l'âge apporte la sagesse, mais je serais prêt à en échanger un sacré paquet contre une partie de l'endurance d'un jeune homme.

Il leur servit une chope surdimensionnée de cidre et leur promit que leur dîner arriverait prochainement.

La salle à manger de l'auberge ne comportait qu'une demi-douzaine de tables, toutes marquées par des décennies d'usage. Comme pour leur chambre, elle était un peu miteuse, et il était évident que le balai n'avait pas trouvé les coins depuis un bon moment. Elle était confortable, toutefois, avec un petit feu malgré l'air tempéré de la soirée et les murmures des autres clients. Le gérant semblait bien connaître tout le monde, exception faite de Morli et Baxter. Il vaquait à ses occupations sans se presser, tapotant les épaules de certains et se mêlant brièvement aux conversations.

— Que voilà un homme heureux, observa Morli.

Baxter partageait son avis et en était quelque peu envieux. Il avait toujours voulu être comme sa tante Opal, guilleret et content, sans jamais y être arrivé vraiment. Sauf depuis qu'il connaissait Morli.

— Je me demande si aubergiste est une bonne profession, s'interrogea Baxter à voix haute.

— Je dirais que toutes les professions sont bonnes, du moment que tu y prends plaisir. J'ai eu une histoire très brève avec un tailleur de pierre, jadis. Il a attiré mon attention parce qu'il était constamment en train de fredonner ou de siffler, même quand il était occupé avec une tâche dure ou quand le temps était affreux. Je lui ai demandé pourquoi et il m'a dit qu'il n'y avait rien de plus satisfaisant que de réparer ou de construire le foyer de quelqu'un. De faire en sorte que toutes les pièces s'emboîtent, a-t-il ajouté. Ne ressens-tu pas la même chose vis-à-vis de ton travail ?

— Pas vraiment, avoua Baxter. J'apprécie ce que je fais, mais ça ne me passionne pas plus que ça.

Morli hocha la tête.

— J'aurais la passion si j'étais pâtissier. Si j'avais la baguette magique de ta tante Opal, c'est ce que je demanderais. Je ferais les meilleurs pains de tout le royaume.

Ses yeux s'illuminèrent à cette idée.

— Tu pourrais, tu sais. Tu n'as qu'à laisser quelqu'un d'autre s'occuper de la princesse.

— Non. Je dois essayer.

Baxter savait que telle serait sa réponse, mais il se devait de lui montrer l'alternative.

— Et quand tu l'auras sauvée, alors ?

— Je...

Morli semblait perdu, comme si cette question ne lui était pas venue à l'esprit.

— Après ? Je... je suis prince.

Ce qui ne le rendait clairement pas heureux.

— Rien ne t'oblige à l'être. Personne ne saura que tu es toi si tu ne le leur dis pas. C'est ta chance, Morli, de commencer une nouvelle vie, celle que tu as toujours voulue au lieu de celle qui t'a été imposée.

Quelque chose dans ses paroles résonna particulièrement dans le cœur de Baxter, sans qu'il sache pourquoi. Il repoussa les échos.

— Je... J'imagine que tu as raison.

— Ça vaut au moins la peine d'y songer.

Morli se saisit de la main de Baxter par-dessus la tête.

— Oui. C'est une pensée très agréable, en sus.

La nourriture fut médiocre, mais en quantités généreuses et la compagnie était plaisante. Le tenancier s'arrêta souvent à leur table pour badiner ; il leur parla de son mari, parti bien trop jeune.

— J'aurais aimé l'avoir à mes côtés plus longtemps, mais nous avons réussi à vivre plusieurs vies en quelques années.

En quelques années, se répéta Baxter. Il aurait donné n'importe quoi pour ça. Morli et lui n'auraient droit qu'à quelques semaines.

Ils trouvèrent l'énergie pour une deuxième fournée, cette nuit-là, et Morli hurla si fort le nom de Baxter que toute la ville dut l'entendre. En dépit de l'étroitesse du lit, tous deux tombèrent dans un sommeil de plomb.



La foule rassemblée autour d'eux sur la place commençait à gigoter nerveusement. Baxter avait déjà compris qu'il était facile de s'attirer un public, mais bien plus hardi de le maintenir.

— Tu es prêt ? murmura-t-il à Morli.

— Oui.

Et c'était de toute évidence le cas. Il était beau et confiant, brillant tel un joyau en contraste avec les teintes terreuses qui l'entouraient. Quel mystère que personne n'ait encore réalisé son ascendance royale, parce qu'il avait la prestance d'un prince. Il se pencha vers Baxter.

— Et toi, alors ?

L'estomac de Baxter faisait des acrobaties, mais il sourit malgré tout.

— Autant que je ne le serai jamais.

Morli et lui avaient discuté de différentes stratégies, la veille, et en avaient convenu d'une où Baxter devait jouer un rôle particulier. Un rôle qu'il n'aimait pas, mais il souhaitait aider Morli autant que possible, et c'était la meilleure façon d'y parvenir.

Baxter fit un pas en avant et posa les mains sur les hanches. Il portait les vêtements qu'il avait achetés sur place : un pantalon brun légèrement moins

moulant qu'une paire de bas, une tunique crème au col brodé de bleu et ses nouvelles bottes. La dague pendait à sa ceinture. Une moustache et une petite barbe ornaient son visage depuis son arrivée dans ce monde ; à cause de la pandémie, ses cheveux, plus longs que d'habitude, atteignaient ses épaules. Il avait l'impression de jouer les cosplayeurs, mais Morli lui avait assuré qu'il avait l'air coriace et assez fringant.

— On dirait un rebelle, avait ajouté le prince. Comme Han Solo.

Baxter se tenait bien droit, sachant qu'il dépassait en taille la plupart des locaux, qui tendaient à n'être pas fort grands. Grâce à ses récentes aventures, il avait perdu une partie des kilos en trop et avait même affirmé ses muscles. Il espérait exsuder une allure imposante... loin de la terreur qu'il ressentait réellement.

Faisant fi de son cœur qui battait la chamade, il prit la parole. Il ne cria pas, pas tout à fait, mais fit en sorte de projeter sa voix.

— Dames et demoiselles ! Mon maître *vous* a choisi parmi tous les citoyens d'Udrodie. En serez-vous dignes ?

Son timbre ne vacilla pas, et comme il s'y était attendu, l'attention de l'audience se revigora. Il savait que son accent leur paraissait exotique, ce qui était une bonne chose puisque Morli s'apprêtait à leur vendre de l'excitation et de la nouveauté. Il fit une profonde révérence à ce dernier, pour laquelle il s'était entraîné la nuit précédente jusqu'à ce que le prince lui assure qu'elle était parfaite, et se recula.

Morli redressa le menton et balaya la foule du regard, comme s'il la jaugeait. Baxter et lui s'étaient habillés de la même manière, à la différence que les broderies sur le col du prince étaient en raccord avec celles de ses bottes, qui elles-mêmes soulignaient ses atouts particuliers. Jambes écartées, il tenait lâchement la garde de son épée, comme s'il s'apprêtait à se jeter en plein duel d'un instant à l'autre. Il était beau à couper le souffle et aurait tout aussi bien pu inventer le mot « majestueux ».

Baxter se souvenait les fois où Morli avait sangloté dans ses bras et ne l'en admirait que davantage. Il n'avait peur de montrer ni sa peine ni sa force.

Je l'aime.

Cette prise de conscience secoua Baxter au plus profond de lui, bien qu'il ne soit pas en mesure de l'exprimer en cet instant précis. Sa tâche était

d'avoir l'air imposant, dur à cuire, voire effrayant, et il était hors de question qu'il se loupe, bon sang.

Avec un léger hochement de tête pour remercier Baxter de son introduction, Morli s'avança vers la foule. Celle-ci était plongée dans le silence, captivée. Même l'une des créatures à l'apparence canidée, que Morli appelait salawas, arrêta de se gratter et pencha la tête comme s'il l'écoutait.

— J'ai une opportunité à vous offrir, mais je ne peux l'offrir qu'aux quelques élus qui seront dignes de relever le défi.

Comme Baxter le lui avait intimé, Morli ne forçait pas sur sa voix. De fait, ceux qui se trouvaient à l'arrière devaient probablement tendre l'oreille pour l'entendre. Cela ajouterait une nuance au mysticisme de la scène et donnerait aux badauds l'impression d'être investis d'un secret.

— Je recherche des camarades qui se joindront à moi pour l'aventure de toute une vie. Nous affronterons des dangers, mais nous serons féroces et malins devant l'adversité, dont nous viendrons à bout. Et lorsque nous en ressortirons vainqueurs, nos noms entreront dans les mémoires pour des générations à venir !

Il allait peut-être un peu trop loin, là, toutefois Baxter en vint à se dire que son message devrait réussir à interpeller n'importe quel tanneur ou domestique dans une ville où les jongleries constituaient un divertissement aussi palpitant... D'autant plus pour ceux qui avaient grandi en entendant des histoires de héros conquérant des armées d'ogres ou de géants et que la chose la plus intéressante qu'ils aient jamais faite consistait à chasser d'un coup de balai les espèces de cafards rouges de la chambre d'amis avant l'arrivée d'un invité.

— Nous prendrons la route dans une heure, déclara Morli. Si vos liens avec cette ville sont trop étroits ou si le manque de confort vous fait hésiter, j'ai bien peur de devoir refuser vos services. Nous aurons besoin de gens capables de passer à l'action en un clin d'œil.

Aucun déserteur jusque-là. Au contraire, la populace s'était penchée en avant, les yeux scintillant d'excitation. En CM2, un garçon du genre asperge avec une tignasse blonde et nommé Phillip Cadwallader s'asseyait parfois à côté de Baxter à la cantine, alors qu'ils n'étaient pas vraiment proches. En classe, Phillip n'hésitait pas à supplier pour être assis devant et il levait avec insistance la main à chaque fois que leur instituteur posait une

question. Pire encore, Phillip trépignait déjà d'impatience sur sa chaise, tel un coureur dans les starting-blocks, avant même que l'instit' ait donné le moindre signe qu'une question approchait, comme si l'idée même de ne pas être choisi pour répondre lui serait *fatale*. C'était l'image que lui renvoyait le public de Morli : une centaine de Phillip, tous impatients d'être choisis.

Le prince n'avait pas fini son discours, cependant.

— Notre compagnie sortira victorieuse face à un adversaire qui est venu à bout des faibles et des sots. Nous allons sauver la princesse Osenne et rentrer chez nous couverts de richesses et de gloire.

— La princesse Osenne ? cria une femme au centre de la foule. Celle dans la tour entourée de ronces ?

— Celle-là même, ma bonne dame.

— Le prince Morli s'est fait tuer en essayant de la sauver.

L'intéressé ne sourcilla même pas. Au lieu de ça, il baissa la tête.

— J'ai eu vent de cette triste nouvelle et je le pleure avec vous. Mais... était-il un grand guerrier ?

Les spectateurs s'avisèrent l'un l'autre, jusqu'à ce qu'un homme prenne la parole :

— J'ai entendu dire qu'il faisait des gâteaux.

— Ce qui est une entreprise fort admirable, monsieur, mais cela prépare-t-il pour autant à affronter les aléas d'une bataille ?

— Eh bien, non. Je ne crois pas.

Morli hocha la tête.

— Quant aux membres de la famille royale... je présume qu'ils mènent une vie des plus aisées. Les domestiques s'occupent de leur apporter tout ce qu'ils désirent. Ils ignorent les bénéfices du dur labeur et de la persistance. Contrairement aux gens qui triment à la sueur de leur front, la puissance de leurs muscles et les rouages de leur cervelle, mon cher. Je dirais même qu'un prince peut très bien être doué pour se choisir une pâtisserie ou se pavaner dans les dernières tenues à la mode, mais que quand il s'agit d'obtenir de vrais résultats, je préférerais grandement l'assistance d'un travailleur ou une travailleuse.

Sa tirade reçut un tonnerre d'applaudissements et une clameur d'approbation. Personne d'autre n'interrompit Morli tandis qu'il détaillait ses instructions : les partis intéressés devraient rassembler leurs armes et de

quoi se nourrir pour cinq jours de voyage, puis rejoindre les autres sur la place quarante-cinq minutes plus tard pour voir s'ils convenaient.

Baxter se posta devant Morli dans un geste protecteur, l'air rembruni. La foule se dissipa.

Il aurait voulu prendre le prince dans ses bras et lui dire qu'il avait été merveilleux, mais il restait trop d'yeux indiscrets et Baxter était supposé n'être que son employé. Son homme de main. L'idée lui provoqua un sourire narquois.

— Penses-tu qu'un seul d'entre eux reviendra ? murmura Morli.

Son visage était dépourvu de toute émotion, pourtant Baxter avait très bien entendu son inquiétude.

— Oui.

Il était sûr à quatre-vingt-quinze pour cent de la véracité de sa réponse.

CHAPITRE 15



ILS ATTENDAIENT RÉSOLUMENT SUR LA PLACE, ESPÉRANT EXSUDER UN AIR d'assurance que leurs recrues ne tarderaient plus. Le salawa s'approcha pour les renifler et remua sa queue fourchue lorsque Morli lui caressa la tête. Après quoi, il alla se rouler en boule non loin et s'endormit.

Vingt minutes tendues plus tard, deux jeunes hommes costauds arrivèrent au trot. Des frères, a priori, tous deux armés d'un sourire sincère et d'une fourche. Leurs bottes étaient couvertes de crottin de cheval et leur attitude rappelait à baxter l'allure de Jethro Bodine dans *The Beverly Hillbillies*¹.

— On est prêts ! tonna le plus baraqué des deux. On s'y connaît en dur labeur et en persistance.

Ils étaient, aux yeux de Baxter, les plus belles créatures qu'il ait jamais vues.

La dame qui avait soulevé le décès du prince Morli arriva ensuite. Elle déclara qu'elle avait toujours voulu rencontrer une princesse et que celle-ci vaudrait peut-être même de se passer la bague au doigt. Vinrent alors un homme vêtu d'un tablier de forgeron, un groupe de jeunes aux allures de fraternité collégiale tout droit sortie du Moyen-Âge et une femme d'une quarantaine d'années qui s'accrochait de toutes ses forces à un énorme hachoir. Après eux... un véritable raz-de-marée surgit, jusqu'à ce que la place soit presque entièrement remplie d'individus équipés d'armes et de sacs de voyage, impatients de prendre la route.

Morli maintenait une contenance noble, pourtant Baxter voyait bien qu'il était heureux au possible. Sous l'œil observateur de son garde du

corps, le prince fit le tour de la cohue et les accueillit d'une poignée de main. Il en renvoya quelques-uns (des enfants et deux personnes âgées qui pouvaient à peine traverser la place sans vaciller), mais *après* avoir loué leur bravoure et les avoir suppliés de protéger la ville en leur absence. Leur mécontentement à être éconduits ne fut ainsi que minime.

Finalement, plus de soixante hères se joignirent à eux.

Morli en tête, tous s'éloignèrent de la place en un cortège guilleret. Les passants se contentaient pour la plupart de les dévisager, mais certains les encouragèrent, ce qui rajouta davantage de peps dans la démarche des recrues. Ils se retrouvèrent bientôt sur une route bordée de champs et de fermes. Morli les avait prévenus qu'ils devraient trimer deux jours durant pour atteindre leur destination et Baxter avait craint que cela en pousse certains à perdre leur intérêt.

Ses peurs s'effaçaient à présent. Morli ne cessait d'interagir avec le groupe ; il discutait longuement avec tout un chacun, échangeait des blagues avec eux et leur posait des questions sur leurs vies, leurs familles. Ils lui mangeaient dans la main, le suivant tels des chiots aux pieds de leur maître, rayonnant sous le feu de ses attentions. En chemin, il découvrit que l'un d'eux était un ménestrel de profession et, après ça, le barde poussa occasionnellement la chansonnette. Tout le monde passait un bon moment, même s'ils ne faisaient que traverser des paysages, certes bucoliques, mais répétitifs.

Baxter gardait ses distances, le plus souvent, ce qui convenait parfaitement aussi bien à sa nature qu'au rôle qu'il jouait. Il ne se sentait pas pour autant mis à l'écart, car Morli revenait toujours à ses côtés.

Tard dans l'après-midi, alors que le soleil projetait de longues ombres et que les vaches retournaient à leurs étables, eux débouchèrent sur un carrefour. Morli ne s'arrêta pas, pourtant, quelque chose dans le pli de ses lèvres attira l'attention de Baxter.

— Il y a un problème ? demanda-t-il à voix basse.

Ils avaient un peu d'avance sur le reste du groupe.

— En prenant à gauche, nous arriverions chez moi en quelques jours seulement. À la capitale.

— Et tu voudrais y aller ?

Morli secoua la tête.

— Pas maintenant. Peut-être même jamais.

Il soupira et reprit :

— C'est une jolie ville, néanmoins. L'Effilée, le fleuve qui la sillonne, et les ponts des Sept Sœurs pour le traverser. On peut s'asseoir en terrasse des tavernes le long des berges supérieures et observer les petits bateaux qui passent. À cette époque de l'année, les arbres du parc royal sont en train de changer de couleurs. Et il y a une boulangerie, rue Vœudoré, qui vend le plus exquis des pains au maïs. Je ne suis jamais parvenu à en répliquer la recette.

Morli s'était abîmé dans la mélancolie et Baxter mourait d'envie de le prendre dans ses bras.

— Tu pourras y aller une fois la princesse sauvée.

— Pour quoi faire ? Retourner au palais et voir s'ils acceptent de croire qui je suis ? J'imagine que je pourrais les convaincre, avec le temps, mais...

— Ne seraient-ils pas heureux de te savoir vivant ?

Morli haussa les épaules.

— Ils doivent plutôt être soulagés de s'être débarrassés de moi.

— Morli ! se récria Baxter, choqué.

Ses propres parents avaient beau n'avoir jamais vraiment voulu de lui, ils n'avaient à aucun moment souhaité sa mort.

— Nous sommes des inconnus les uns pour les autres, Baxter. Je suis né en leur sein et j'ai grandi parmi eux, mais nous n'avons pas appris à nous connaître et ne nous sommes jamais compris.

— Morli...

— Je suis navré. Je n'avais aucune intention de m'apitoyer sur mon sort.

Il se fendit d'un triste sourire.

— Ça va aller.

— Un peu que ça va aller, confirma Baxter. Parce que tu peux choisir ta voie, maintenant. Regarde tout ce que tu as accompli déjà. Tu t'es très bien adapté à un monde complètement différent et, à ton retour chez toi, tu es retombé sur tes pieds.

— Parce que tu es là. Je n'ai pas réussi ça tout seul.

Baxter essayait depuis un moment d'ignorer l'étau qui lui comprimait le cœur à chaque fois qu'il pensait à son futur départ. Pourtant, il était bien là, se resserrant impitoyablement. L'infographiste tâcha de l'apaiser avec des exercices de respiration.

— Je vais me joindre à la tentative de sauvetage, annonça-t-il.

— Non ! C'est trop dangereux. On en a déjà parlé. Tu rentreras chez toi avant qu'on s'attaque aux ronces.

— Pas question. Je fais partie de ton armée, désormais.

Morli tourna la tête vers la bande de joyeux lurons qui les suivaient.

— Ce n'est pas vraiment une armée. Et Baxter, tu as toute une vie à retrouver à Modesto.

Toute une vie. Sans personne pour compagnie en dehors de Mr Saucy et de sa défunte tante Opal. Remplie de pâtisseries qu'il devait se faire *et* manger tout seul, et un jardin dont personne à part lui ne profitait. Avec un boulot médiocre. Sans projets ni ambitions d'avenir. Dans un environnement où il ne pouvait pas respirer et regorgeant de virus mortels, sans parler des angoisses existentielles qui le rongeaient tellement qu'il avait envie de se rouler en boule.

— Je vous accompagne à la tour, insista-t-il. Et tu ne pourras pas m'en empêcher. Tu n'es pas réellement mon patron, et tu n'es pas mon prince.

— Que suis-je, dans ce cas ? rétorqua Morli d'un ton impérieux.

L'amour de ma vie.

Baxter haussa les épaules.

— Mon meneur, j' imagine. Alors, mène la danse.



Ils passèrent la nuit dans un champ fraîchement labouré, où le sol s'avéra légèrement indulgent pour leurs os fatigués. Les propriétaires de la ferme, quelque peu surpris par l'arrivée d'une telle horde, leur avaient toutefois offert l'usage de leur terrain, sans doute excités par l'attrait d'une telle originalité. La famille se joignit même à eux pour une ronde de récits autour du feu. Ce fut une soirée conviviale et, une fois encore, Baxter ne se sentit pas exclus, quand bien même il ne parla quasiment qu'à Morli.

Lorsque vint le moment de se coucher, tout le monde déplia des couvertures sur lesquelles s'allonger. Morli et Baxter s'installèrent à quelque distance l'un de l'autre, mais suffisamment proches pour pouvoir se tenir la main dans le noir. La terre était aussi confortable que certains des lits les plus bosselés des auberges qu'ils avaient visitées. Au-dessus d'eux,

dans le ciel qui s'étalait de toute son envergure, brillaient deux croissants de lune et une nuée d'étoiles si dense que Baxter avait l'impression de pouvoir y plonger la main comme dans une rivière de bijoux.

— Je n'ai jamais vu autant d'étoiles, murmura-t-il à l'attention de Morli.

— On pouvait à peine voir le soleil à travers la fumée.

— Pas faux. Mais c'est différent d'ici même quand le ciel est dégagé, chez moi. Sûrement la pollution lumineuse. Bref, c'est magnifique.

Morli serra sa main.

— L'une des enchanteresses royales prétend qu'elle peut lire l'avenir dans les étoiles. Je ne la crois pas, cependant. Elle m'a dit que je me lèverai au-dessus du roi et de la reine, ce qui est ridicule. Même si j'avais la moindre vue sur leur trône, et ce n'est pas le cas, trois de mes frères ont des héritiers, ce qui fait que je suis dixième au moins dans la ligne de succession.

— C'était peut-être une métaphore. Du genre : tu seras plus grand qu'eux éthiquement parlant parce que tu vaux mieux qu'eux.

— J'en doute, rétorqua Morli avec un rire moqueur.

— Vous avez des constellations ? Des images qu'on peut voir en reliant certaines étoiles ?

Dans son monde, Baxter ne pouvait identifier que la Grande Ourse et la Ceinture d'Orion.

— Bien sûr. Peux-tu voir l'anneau par là-bas ? lui indiqua le prince.

Non, il ne le voyait pas, il y en avait beaucoup trop pour qu'il arrive à discerner la moindre forme, pourtant il dit le contraire.

— C'est la roue qui est tombée du chariot de Zulraja. C'était une trolle qui tyrannisait les gens pour leur soutirer leurs biens et elle emportait son butin dans un chariot. Une jeune femme ingénieuse du nom d'Estrid desserra l'une de ses roues, qui se détacha. Depuis, Zulraja la pourchasse dans les cieux – tu la vois, là-bas ? – pendant qu'Estrid s'esclaffe et restitue tous les objets volés, par là.

Baxter rigola.

— Qu'advient-il lorsque Zulraja aura rattrapé sa roue ?

— Oh, elle retournera auprès de son chariot dans une colère indéniable. Estrid et les autres seront partis depuis longtemps, néanmoins.

— Et si Zulraja la prend en chasse ?

Morli y songea un long moment.

— Magique Imonar lui viendra en aide. Là-bas, tu vois ? Une petite personne rondelette d'une gentillesse infinie envers celles et ceux dans le besoin. Sa magie soigne les malades, ravive les cultures flétries... ce genre de choses. Sa réputation au lit n'est plus à faire, également : être son amant, c'est connaître mille délices. L'attroupement d'étoiles que tu vois là, ce sont tous les gens qui espèrent se voir emmener dans sa couche.

— Mmm.

Baxter se sentait somnolent, comme lorsque tata Opal lui racontait des histoires pour l'endormir.

— Ça fait plaisir de savoir que tous les sorciers ne sont pas des ordures.

— Quelle évidence ! Tu n'en es pas une, pour commencer.

— Je ne suis pas sorcier non plus.

Morli se mura dans le silence pendant plusieurs minutes. Baxter en vint à penser qu'il s'était endormi, jusqu'au moment où le prince remua et lui serra à nouveau les doigts.

— Tu en es bel et bien un. Un sorcier.

Baxter en bafouilla de surprise :

— Mais non !

— Tu m'as amené dans ton monde, et tu nous as transportés tous les deux dans le mien. C'est une magie des plus puissantes.

— C'est la corbelle qui a fait ça, pas moi.

— Elle a aidé. Elle a poussé et toi tu as tiré, ou peut-être l'inverse.

Non. Sa tante Opal était la seule à détenir un vrai don. Baxter n'était qu'un type ordinaire sans talent particulier, qui avait eu la chance de se retrouver dans une situation extraordinaire. Avec un compagnon prodigieux. Il était trop épuisé pour contester, cependant, et se contenta de presser la main de Morli à son tour, les yeux rivés sur la voûte céleste.



Au milieu de la journée du lendemain, ils grimpèrent une petite colline parsemée d'arbres étranges semblant tout droit sortis d'un livre du Dr Seuss. Baxter s'attendait à voir le Lorax ou Horton faire une apparition d'un

instant à l'autre et dut s'avouer quelque peu déçu en constatant que ça n'arriverait pas.

Cependant, lorsqu'ils eurent atteint le faîte et que leurs regards se posèrent sur la grande vallée en contrebas, Baxter faillit bien en perdre pied.

— C'est une illusion d'optique ou ces maisons sont véritablement minuscules ?

Il y avait quelques dizaines de bâtisses rondes surmontées de toits marrants en forme de cônes, chacune peinte dans une combinaison improbable de couleurs différentes. La première pensée qui lui vint fut qu'il s'agissait de cabanes pour enfants, toutefois elles paraissaient même trop petites pour cet usage. Il n'y avait pas une seule maison de taille normale à des kilomètres à la ronde et des nuages de fumée s'échappaient des cheminées. De plus, il semblait bien que les champs avoisinants soient peuplés de troupeaux de... cochons d'Inde en train de brouter ?

Avant que Morli ait pu lui répondre, les membres les plus proches de leur groupe aperçurent l'étrange hameau et s'emballèrent.

— On peut s'arrêter là, m'sieur ? supplia celui qui était le plus près, l'un des colosses qui les avaient rejoints en premier. Siouplaît ?

— On ne s'éternise pas, alors.

Une clameur enjouée suivit la réponse de Morli qui, tout sourire, se tourna vers Baxter.

— C'est Knemibnast.

— Plaît-il ?

— Knemibnast. Le village des gnomes.

Baxter n'aurait pas dû être surpris, à ce stade de l'aventure, pourtant il se retrouva à cligner des yeux.

— Des gnomes ?

— L'Udrodie recèle le seul village de gnomes non-troglodytes des Dix Royaumes, lui apprit Morli avec fierté. Certes, les gnomes vivent dans chaque nation, mais ils s'y enfouissent dans des grottes ou sous terre. Pas les nôtres, en revanche. Nous, nous avons Knemibnast.

Un nombre conséquent de questions lui brûlait la langue, mais leurs compagnons se ruaient déjà dans la descente ; Morli et lui allaient devoir s'empresse s'ils voulaient rester en tête du groupe. Tandis qu'ils approchaient des maisonnettes, Baxter remarqua que les cochons d'Inde n'en étaient pas vraiment, quoique la ressemblance soit bien réelle. Ces

créatures-ci possédaient néanmoins des trompes et des petites défenses d'éléphant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne suis pas certain de leur nom en gnomien, mais nous les appelons « homoncules ». Les gnomes les élèvent pour leur lait, leur viande et leur fourrure. Ce sont des petites bêtes très utiles.

Ils croisèrent les premiers gnomes alors que Baxter essayait encore de se faire à cette idée. Ils lui arrivaient à peu près à hauteur des genoux et ne correspondaient pas du tout à l'image qu'il avait en tête, basée sur les statues de jardin de son propre monde. Premièrement, leurs pantalons comme leurs chemises étaient en cuir, ce qui lui fit penser aux fétichistes en la matière, et ils portaient des chapeaux ronds en fourrure d'homoncule qui ressemblaient aux ouchankas russes. Leurs peaux grises leur donnaient l'air d'avoir été sculptés dans la pierre, pourtant ils se mouvaient à une vitesse et avec un entrain remarquables. Ils semblaient en outre ravis d'avoir des visiteurs.

— Bienvenue ! s'écrièrent-ils en leur faisant signe d'approcher du troupeau d'homoncules.

Tout le groupe de Morli leur rendit le salut de la main.

Au village, ils furent accueillis par d'autres gnomes.

— Suivez-moi, mes amis ! leur dit l'un d'eux.

Baxter ne savait si ce gnome avait un genre particulier, ni même si les gnomes en général se soumettaient aux normes de genre comme la plupart des humains. Il ne pouvait faire aucune supposition. Tous avaient une forme plus ou moins similaire, robuste et carrée, sans qu'aucun ne dénote la moindre pilosité faciale. Leurs voix étaient uniformément haut perchées, quoiqu'il ne se soit pas attendu à découvrir des ténors parmi ces individus de soixante centimètres de haut.

Il ignorait où on les emmenait, mais tout le monde sautillait d'excitation tandis que le gnome leur faisait traverser l'unique rue du village en direction du plus grand des bâtiments ronds, avec ses murs couleur chartreuse et moulures fuchsia. L'immeuble faisait environ un mètre quatre-vingts, aussi Baxter aurait-il sans doute pu y tenir debout, mais cela ne s'avéra pas nécessaire. Le gnome appuya sur un cercle noir peint à même le revêtement et un pan entier du mur glissa de côté, révélant l'intérieur, où

des étagères en bois débordaient de coupes en terre cuite. Baxter ne savait pas à quoi il s'était attendu, mais ce n'était pas à ça.

Les autres, toutefois, ne se départirent pas de leur engouement. Par groupes de plusieurs, ils s'approchèrent de l'ouverture et avisèrent les coupes, dont aucune ne ressemblait à une autre, avant d'en désigner une du doigt. À tour de rôle, un gnome récupéra une pièce de chacun d'eux et lui tendit sa coupe, que l'acheteur étudia allégrement, appréciant chaque détail avec moult « ooh » et « aah ».

Morli attendit que tout le monde ait fait ses emplettes.

— Voudrais-tu que je t'en choisisse une ? demanda-t-il à Baxter.

— Euh, si tu veux.

Baxter ne comprenait pas ce qu'il y avait de si merveilleux chez ces coupes. Il supposait qu'elles étaient jolies, certes, mais il aurait pu en trouver des toutes aussi belles à n'importe quelle foire artisanale de son monde. Malgré cela, il sourit lorsque Morli lui en acheta une bleue vernissée agrémentée d'un château.

— C'est le palais royal d'Udrodie, l'informa Morli.

Sa maison, celle-là même qu'il ne reverrait peut-être jamais.

— Merci.

Baxter aurait voulu pouvoir l'embrasser. Il aurait dû faire en sorte que leur histoire explique à leurs suiveurs qu'ils étaient ensemble.

Une fois l'entrepôt aux coupes refermé, Baxter s'attendait à ce qu'ils retrouvent la route principale. Au lieu de ça, le gnome les emmena plus profondément dans le village, au-delà des dernières habitations et... à un puits. Un puits d'apparence ordinaire, d'après ce qu'il en voyait, bien qu'il soit adapté à la taille des gnomes. Morli fit signe aux volontaires de s'avancer ; lui-même se mit légèrement en retrait, attendant aux côtés de Baxter.

— Il se passe quoi ? demanda ce dernier.

— Les eaux de Knemibnast : d'après la légende, celui ou celle qui s'y abreuvera verra ses vœux se réaliser.

— *Tous* ses vœux ?

Morli gloussa.

— Non. Les plus importants. Tu as vu que c'est un endroit assez en retrait, pourtant certains voyagent des jours durant pour s'y rendre.

— J'ai comme l'impression que les gnomes ont inventé cette légende pour détrousser les benêts.

— Peut-être bien, mais les gens qui repartent sont heureux, alors cela en vaut peut-être la peine. Et ils ont le droit de garder la coupe en souvenir.

Baxter faillit lever les yeux au ciel, avant de s'enfoncer dans les méandres de son esprit tandis que leurs compagnons buvaient des coupelles entières de l'eau puis retournaient à leur place un grand sourire aux lèvres et une lueur dans les yeux. Même si leurs souhaits ne se réalisaient pas, cela ne les empêchait pas d'en recevoir pour leur argent. Sa tante Opal collectionnait les boutons de porte en verre ; il lui arrivait de dépenser des sommes outrancières pour des objets qui n'avaient essentiellement aucune valeur. Quand il était gamin, cependant, elle lui avait expliqué que ces boutons la rendaient heureuse et que c'était par conséquent de l'argent bien dépensé.

Vint finalement le tour de Baxter. Leur hôte plongea sa tasse dans le seau et la lui tendit avec un clin d'œil.

— Bonne chance à toi, dit le gnome avec une sincérité évidente.

L'eau avait un goût affreux, amer et métallique, mais Baxter en but la totalité pour ne vexer personne. Morli vida sa coupe cul sec, ce qui lui valut une volée d'applaudissements de leur troupe.

Si Knemibnast s'était trouvée dans le monde de Baxter, il y aurait eu une boutique de souvenirs à côté de la route. Elle aurait été remplie de tee-shirts, de chapeaux en fourrure et de coupes en plastique. Il fut soulagé de ne pas avoir à subir pareille farce. Le moral encore plus exalté qu'avant, leur compagnie reprit le chemin en direction de la tour.

CHAPITRE 16



ARRIVÉS À LA FRONTIÈRE UDRODIENNE, BAXTER EXPRIMA SA DÉCEPTION face à l'absence des dragons.

— Il n'y en a pas suffisamment pour en poster tous azimuts, lui expliqua Morli. Ils préfèrent les voies fréquentées ; or celle-ci est très peu usitée.

— Personne ne vient pour voir les gnomes ?

— Pas tant que ça. Ce n'est pas Modesto, ici, Baxter. La plupart des gens ne quittent pas leur village natal.

— Oh, compris.

Morli fronça les sourcils. Baxter avait été si heureux pendant leur voyage qu'il ne s'était jamais plaint, pas même dans les auberges les plus miteuses. Il n'avait pas particulièrement aimé la forêt d'Aksesh, mais Morli ne pouvait le lui reprocher. Une fois qu'ils avaient eu un accès régulier à des vivres, Baxter avait retrouvé le moral et s'était pris d'un vif intérêt pour le monde de Morli. Il était même allé jusqu'à lui dire qu'il appréciait les hameaux par lesquels ils étaient passés, des endroits si reculés que la plupart des Udrodiens n'en avaient jamais entendu parler. Pourtant, son ami paraissait triste à présent, et le prince n'aimait pas ça du tout.

— Voilà ce que je te propose : une fois la princesse saine et sauve, je t'emmènerai à Burslem. La dragonne là-bas est particulièrement belle et imposante ; ses écailles sont violettes et vertes, et lui faire la conversation est fort intéressant. Elle te plaira. Euh, sauf si bien sûr tu préfères retourner à Modesto tout de suite.

Morli savait qu'il ne faisait que repousser l'inévitable, mais même quelques jours de plus auprès de Baxter lui seraient très précieux.

Le sourire de ce dernier réapparut.

— Ça ne t'embêterait pas ?

— Absolument pas. Je l'aime bien et ça fait plusieurs années qu'on ne s'est pas vus. Elle ne me reconnaîtra pas, bien entendu, mais ce n'est pas grave. Elle va t'adorer.

— Ouah. Rencontrer un dragon, s'extasia Baxter en secouant lentement la tête. Incroyable.

Ils en étaient à leur troisième jour depuis l'enrôlement des recrues qui, à la grande surprise de Morli, ne s'étaient toujours pas départies de leur engouement depuis le départ. Aucun d'eux n'avait mis le pied hors du royaume avant ça et ils trouvaient cela excitant au possible, même si l'autre côté de la frontière ressemblait en tout point au versant udrodien. Des amitiés s'étaient liées, mais aussi des histoires d'amour, au cours du trajet, et ils aimaient se donner en spectacle à chaque fois qu'ils traversaient un nouveau village. Les dieux soient loués, ses promesses d'aventures ne s'étaient pas révélées sans fondements.

Et ces personnes l'appréciaient, du reste, quand bien même pas l'une ne savait qui il était réellement. Baxter l'appelait Modesto, une blague d'initiés qui avait la particularité de partager les deux premières lettres de son vrai prénom et permettait d'éviter les erreurs. De ce qu'en savait leur entourage, Modesto avait été boulanger jusqu'à ce qu'un sortilège le frappe, le laissant dans son état physique biscornu et animé par une nouvelle passion pour la conquête de la fameuse tour. Selon Baxter, ce n'était pas un mensonge, simplement une vérité détournée. Quoi qu'il en soit, leurs soldats de fortune y croyaient et se disputaient avidement son attention. Lui-même continuait de leur parler de leurs familles et de leurs vies, et son intérêt les ravissait.

Morli n'avait jamais connu la popularité avant ça. C'était très étrange.

Toute la troupe traversait présentement d'un pas traînant mais enjoué, le petit morceau de Kovell qui séparait l'Udrodie de la Vraelum. Ils franchiraient bientôt une nouvelle frontière isolée et une petite forêt (bien moins sauvage que l'Aksesh) avant d'atteindre la tour. Face à cette anticipation, le cœur de Morli s'emballa douloureusement, mais il fit en sorte de garder une allure positive.

Ah, Baxter le remarqua malgré tout. Il rejoignit Morli et murmura :

— Tout va bien ?

— J'ai le trac. Ça prouve que je fais un piètre héros.

— Dixit l'homme qui est prêt à remettre les pieds à l'endroit où il a perdu la vie pour sauver une victime sans défense. Je vois là un grand héros, personnellement.

Morli lui décocha un regard reconnaissant.

— Mais j'ai peur.

— Tu serais bien bête, dans le cas contraire.

Il dut percevoir le scepticisme de Morli, car il gloussa.

— Quid de Frodon ? Était-il un héros ?

— Évidemment.

— Pourtant, il avait peur. Et il était réticent. Soumis aux tentations de cette saleté d'anneau.

Oh. Morli n'avait pas vu les choses sous cet angle. Dans les récits épiques de son monde, les hommes et les femmes héroïques marchaient vers leur destin sans le moindre scrupule ni boule au ventre, affrontant les dangers avec aussi peu d'inquiétudes que Baxter dévalait les allées chez Target. Toutefois, il était possible que ces héros et héroïnes aient peur et que cette partie ait été omise par les conteurs. Morli était d'avis qu'ils auraient dû les inclure. La peur rendait les braves plus humains et leurs exploits plus merveilleux encore.

Il redressa le menton et retrouva une démarche plus vive.

Quelques kilomètres plus loin, alors qu'ils approchaient de la frontière vraelume, Baxter rouvrit la bouche :

— Je ne veux pas te mettre la pression, mais as-tu un plan ?

— Plus ou moins.

— Tu partages ?

— Je vais demander à tout le monde d'encercler les ronces, puis de les attaquer en même temps, sans entrer sous le couvert des lianes. Leur but n'est pas d'atteindre la tour, vois-tu... ils sont là, hum, pour distraire la plante. De cette manière, il y a moins de chances qu'ils soient blessés.

Il espérait ne pas se tromper. Il comptait sur l'incapacité des ronces à frapper de toutes parts.

— D'accord. Et ensuite ?

— Je m'avancerai jusqu'à la tour.

— Comme la dernière fois.

Morli se renfroga.

— La dernière fois, j'étais seul. D'ailleurs, en plus de mon épée, nous avons ton poison. Je m'en servirai aussi.

— Il n'y en a pas beaucoup. Dommage qu'on n'ait pas pu en amener un camion-citerne.

Morli s'esclaffa en essayant d'imaginer comment ils auraient pu transporter un tel véhicule.

— Je me débrouillerai avec ce qu'on a.

Il retrouva soudain son sérieux. Cela faisait un certain temps qu'il voulait dire quelque chose à Baxter et le moment semblait venu.

— Écoute. Si les ronces me tuent...

— Arrête !

— Chut. C'est important. Si elles me tuent, encourage l'équipe à continuer leur attaque. Sauf s'ils prennent peur et veulent abandonner, alors laisse-les faire. Ne les fais pas culpabiliser.

Il ne voulait pas être la cause d'une vie entière de regrets chez ces jeunes gens pleins d'entrain.

— D'accord, finit par répondre Baxter malgré lui.

— Une dernière chose. Je suis déjà mort une fois. Tout ce qui m'est arrivé depuis, et plus particulièrement les moments passés avec toi, représente le cadeau le plus précieux qu'on m'ait jamais offert. Si je dois mourir à nouveau, mes dernières pensées seront tournées vers la chance immense que j'ai eue de te rencontrer.

Il marqua une pause, levant une main pour taire la réponse de Baxter, et prit une profonde inspiration.

— Que j'ai eue de *t'aimer*, Baxter Quirke. Parce que je t'aime. De tout mon cœur.

Sa voix se brisa sur le dernier mot, mais quelle importance ?

Bien qu'il ne pleure pas, les yeux de Baxter scintillaient.

— Doux Jésus. Je t'aime aussi. Le sortilège de tata Opal a vraiment marché. Il m'a rempli de bonheur. Il t'a amené à moi.

Les larmes commencèrent sans doute à tomber alors, car il se frotta le visage de son avant-bras.

Quelle injustice qu'ils aient pu se côtoyer si peu de temps, mais ainsi allait la vie, dans son monde comme ailleurs. En outre, Baxter avait raison : ils avaient été tellement heureux ensemble. Morli aurait aimé pouvoir faire

l'amour une toute dernière fois ; peut-être pourrait-il lui dérober un baiser lorsqu'ils auraient atteint la tour.

Ils s'arrêtèrent pour déjeuner avant de quitter la Kovell. C'était une superbe journée pour un repas en plein air, avec juste un murmure de mordant automnal dans l'air. Si Morli s'était trouvé au palais, il aurait préparé des tartelettes à la brasiérine, qui ne mûrissait que pendant une semaine à peu près, justement à cette période de l'année. C'était une baie délicate, qu'il fallait manipuler avec précaution et cuisiner avec grande précision, mais dans les mains d'un connaisseur et accompagnées des bonnes épices, les tartelettes à la brasiérine offraient une exquisité éthérée, une apothéose pour les papilles gustatives. Même la reine avait complimenté ses gâteaux l'année précédente, tout en sachant pertinemment qui les avait confectionnés.

Rassasiés, tous se relevèrent, rassemblèrent leurs affaires, nettoyèrent leurs déchets, puis reprirent la route.

Ils ne virent bien sûr aucun dragon à l'approche du petit village glauque aux habitants revêches qui s'attendaient à les voir mourir. Les locaux ne voulaient probablement pas qu'Osenne soit sauvée, puisque cela leur enlèverait une source importante de revenu.

Baxter devait en être arrivé à la même conclusion, car il fronçait les sourcils à l'attention d'une femme suffisante qui s'était apparemment autoproclamée mairesse du hameau.

— Vous pourriez continuer à accueillir les touristes par la suite, vous savez ? Il vous suffit d'inventer une offre groupée. Faites-leur payer le gîte et le couvert, puis emmenez-les à la tour où un guide leur racontera toutes les histoires saugrenues qui y sont arrivées. Faites-leur même visiter l'intérieur, du reste, pour qu'ils voient où la princesse dormait. Faites-leur payer des souvenirs fabriqués à base des branches de ronce.

— Une offre groupée, répéta la magistrate, l'air songeur.

— Exact. Vous pourriez même faire se déguiser des acteurs et rejouer les scènes : la méchante sorcière, la princesse qui ronfle, le courageux prince venu la secourir. Vous savez que les gnomes ne sont qu'à une journée d'ici ; vous pourriez peut-être collaborer avec eux ? Donner une raison aux gens de passer de grandes vacances ici. Ils iraient boire les eaux du puits avant de visiter la tour... pourquoi ne pas construire deux ou trois

restaurants de qualité et attirer quelques saltimbanques pour donner un spectacle tous les soirs ?

Morli sourit intérieurement lorsque la mairesse s'éloigna. Elle ne suivrait peut-être pas les suggestions de Baxter, mais cela donnerait certainement aux villageois de quoi converser pendant un bon moment.

À quelques pas du village, ils pénétrèrent dans la forêt. Des siècles auparavant s'y trouvait non loin un palais, résidence estivale de la famille royale vraelume. Les arbres alentour en formaient jadis les bois, où rois, reines, princes et convives partaient en excursions de chasse qui servaient en réalité à faire étalage de leurs tenues d'équitation. Pendant que les nobles s'adonnaient à leurs petits jeux, une troupe de soldats postée dans un fort à proximité guettait la moindre raison de venir à leur rescousse. Un beau jour, sans que Morli en connaisse la raison, la royauté vraelume avait abandonné le palais, qui était tombé en ruines, laissant la forêt reprendre ses droits, et il ne restait plus du fort que la tour où la princesse Osenne était retenue prisonnière.

Un œil avisé pouvait discerner les traces de l'ancien apprivoisement de la sylve : certains arbres poussaient en rangs droits, là où ils avaient été plantés pour remplacer ceux qui avaient servi au bois de chauffage ou de construction ; les fondations de vieux sentiers apparaissaient encore çà et là, ainsi que des empilements de pierres, désormais recouverts de végétation, là où des pavillons avaient été érigés pour les repas luxueux des « chasseurs ». À un moment donné, ils passèrent même sous des branches arborant quelques vestiges décolorés et en lambeaux d'étendard jadis resplendissants.

C'était le genre d'endroit qui semblait dévorer le moindre bruit, comme si les sons avaient été emportés par le temps et l'oubli. À cause de l'atmosphère oppressive et d'une certaine trépidation à l'approche de leur destination finale, les recrues commencèrent à perdre de leur engouement. Ceux qui osaient encore parler le faisaient à voix basse. Pas un ne flancha, néanmoins : ils restaient les partisans inébranlables de Morli.

— Regarde-les, murmura-t-il à Baxter. Ils ont vécu une aventure, comme je la leur avais promise. Ils pourraient tourner les talons et rentrer chez eux avec un tas d'histoires qui leur vaudraient une popularité inégalée à la taverne. Pourtant, aucun d'eux ne s'en va.

Baxter secoua la tête, comme si Morli avait raté quelque chose d'évident.

— C'est pour toi. Parce qu'ils croient en toi.

— Mais ils ignorent que je suis leur prince.

— Et ça n'a rien à voir. Écoute, oui, tu les as séduits avec un beau discours, mais c'est ta gentillesse et ton humour qui les a fait rester. Tu as appris leurs noms jusqu'au dernier. Tu leur as posé des questions personnelles, ce qui leur a donné le sentiment d'être intéressants et valorisés. Tu fais un excellent meneur et c'est pour ça qu'ils te suivent. Pas besoin de titres de noblesse quand les gens te respectent.

Le respect. Voilà bien une chose à laquelle Morli n'avait jamais aspiré, principalement parce qu'il n'avait jamais cru y avoir droit. Au mieux, on le tolérait. Pourtant, les faits étaient là. Comment était-ce arrivé ? Il se tourna vers le bel homme costaud qui l'accompagnait et la réponse lui vint.

— Tu es bel et bien un sorcier, déclara-t-il.

— Ah, ne recommence pas. Écoute-moi bien. Ça me va parfaitement, ce rôle de bras droit. Je n'ai pas besoin de pouvoirs magiques.

— Pourtant, ils sont là.

Morli eut bien du mal à garder la voix basse lorsqu'il reprit :

— Réfléchis à tout ce qui est arrivé autour de toi : un seau rempli de levain naturel et de déchets végétaux s'est transformé en homme, avec tout ce que cela comprend de sentiments, de besoins et de défauts propres à l'humain. Plutôt que de sombrer dans un amas d'horreur à l'idée de me retrouver dans un monde étrange, j'étais fasciné. Charmé, parfois. Puis, quand j'ai réalisé que je devais rentrer chez moi, tu as fait en sorte que ce soit possible. Une fois dans mon monde, j'ai trouvé la confiance qui m'avait toujours éludé jusque-là et des talents que j'ignorais posséder. Quand je vacillais, tu me redressais. Tu n'en as peut-être pas conscience, mais ta magie nous entoure depuis tout ce temps, et elle est *spectaculaire*.

Baxter le dévisageait.

— Je... je ne crois pas... Je n'ai pas...

— Oh que si. Ta magie est comme la levure. Tu peux rassembler tous les ingrédients, farine, liquide, sel, mais c'est quand tu ajoutes la levure que tu peux faire du pain. Ta magie est l'élément clef de la réussite. Et je vais te dire autre chose. On va la conquérir, cette tour. Comment pourrait-il en être autrement avec un sorcier aussi robuste à nos côtés ?

Il en était certain à cent pour cent, que Baxter y croie ou non. Et cela le laissait admiratif, en sus, car c'était là une magie des plus puissantes.

— Si je suis un sorcier aussi fort que tu le dis, comment se fait-il que ma vie ait été une vraie calamité, dans mon monde ?

— Peut-être parce que tu n'as jamais essayé d'utiliser tes dons ? Peut-être que quelque chose dans ton monde entrave la magie ? Ça expliquerait pourquoi si peu de gens y croient. Ou peut-être que tes pouvoirs ont plus d'effet quand tu rends service à autrui ?

Morli haussa les épaules.

— Je l'ignore. Et ça n'a aucune importance. Regarde donc tout ce que tu as déjà accompli.

Bien que les sourcils de Baxter soient froncés, ses yeux brillaient d'une certaine lueur que Morli interpréta comme le début de la conviction.

CHAPITRE 17



LA COMPAGNIE FIT UNE HALTE QUAND LA TOUR APPARUT À L'HORIZON. Morli ne pouvait le leur reprocher. C'était une chose d'en parler lorsqu'on se trouvait à deux royaumes de là et une tout autre de se retrouver en face. Il décida qu'un discours d'encouragement serait le bienvenu et alla donc se placer au centre de la route, d'où il haussa la voix :

— J'ai foi que nous réussirons à libérer la princesse Osenne. Chacun d'entre nous retournera chez lui ou chez elle les poches lourdes de sa récompense et l'esprit plein de récits qui raviront la ville entière des années durant ainsi qu'avec la certitude d'avoir accompli un acte héroïque en sauvant une innocente jeune femme. Pourtant, même si cela ne devait pas arriver, votre héroïsme n'en sera pas diminué. Vous n'êtes ni nobles ni chevaliers ; vous n'êtes que des roturiers. Qui, malgré ça, ont accompli des choses extraordinaires.

Son but n'était pas de mentir ou d'embellir ses propos pour les inviter à la docilité : il appréciait sincèrement ces personnes et il admirait la disposition avec laquelle ils s'étaient laissés entraîner loin de leurs vies tranquilles pour être plongés dans le danger. Afin de démontrer son respect, il leur fit sa révérence la plus basse.

La troupe applaudit, aussi bien Morli qu'elle-même, et ce dernier se rappela qu'il n'y avait pas si longtemps que ça, il n'aurait même pas été capable de persuader ces gens de rentrer chez eux à l'approche d'un orage. À présent, il était non seulement leur meneur, mais cela ne le mettait pas mal à l'aise. Grâce à Baxter, qui le regardait avec fierté.

Oh, Baxter. Morli était prêt à mourir une douzaine d'autres fois dans ces ronces si cela lui accordait juste un peu plus de temps à ses côtés. Baxter avait persisté dans son refus entêté de rentrer chez lui et à se joindre à la prise de la tour. Dès que tout cela serait terminé, toutefois, il lui faudrait retourner à sa vie normale, à Modesto. Le cœur de Morli se déchirait rien que d'y songer.

L'heure n'était pas au chagrin, néanmoins. Ils avaient une princesse à sauver.

Ils reprirent le chemin vers la tour d'un pas vif, sans plus échanger le moindre mot. Leurs poings agrippaient les armes, leurs regards s'endurcirent.

Morli aurait voulu retrouver la corbelle sur place. Certes, elle ne lui devait rien, mais elle lui manquait et il aurait aimé la revoir. Il gardait l'espoir, au cas où il venait à périr de nouveau, qu'elle serait celle qui lui mangerait les yeux.

La prairie n'avait guère changé depuis sa dernière visite, mais ce voyage-ci avait été de loin meilleur. Le soleil était plus doux, ses pieds n'étaient pas meurtris par ses bottes de bonne qualité. Il était accompagné par soixante hommes et femmes hardis et avides de l'aider à sortir victorieux. Plus important encore, cependant, Morli avait trouvé l'amour... auprès de la personne la plus remarquable qu'il ait jamais rencontrée.

Peut-être devrait-il l'exprimer, ça aussi, avant qu'il soit trop tard ?

— Baxter ?

Trottinant à sa hauteur, l'interpellé tourna la tête.

— Un problème ?

— Non. Du tout. Je voulais juste que tu saches que je t'aime.

— Pardon ?

Encore peu habitué à entendre ce genre de propos, Baxter trébucha ; il se serait vautré si Morli ne lui avait pas attrapé le bras.

— Je t'aime. D'un amour véritable. Je n'ai jamais aimé personne, mais ce n'est plus le cas. J'aimerais que nous ayons toute une vie ensemble devant nous, mais chaque minute passée avec toi a été un cadeau.

— Mais je ne suis pers...

— Ne dis pas ce genre de choses. Tu es le seul et l'unique Baxter Quirke, et je t'aime.

Baxter était beau tout le temps, mais lorsqu'il souriait comme en cet instant, Morli en avait le souffle coupé. Si le miroir de la reine Hamnita n'avait pas été brisé et s'il s'était trouvé en sa possession, il aurait proclamé Baxter comme le plus magnifique du royaume d'Udrodie, de tous les royaumes, et ça aurait été une vérité inébranlable.

— Je t'aime aussi, répondit ce dernier.

C'était sans doute imprudent, mais Morli ne put se retenir. Il attira Baxter contre lui et tira sa tête pour l'entraîner dans un long baiser qui les laissa pantois. Oh, comme il était magique. Jamais le prince ne s'était senti aussi vivant, aussi fort et aussi capable. Il avait l'impression de pouvoir voler.

Leurs recrues, qui ne semblaient pas aussi choquées qu'il s'y était attendu, les applaudirent et sifflèrent. Nombre d'entre eux se penchèrent sur les lèvres des autres à leur tour, affirmant les liens d'amour qui s'étaient noués pendant le voyage.

Baxter s'écarta. Ses cheveux étaient en bataille, ses joues rosies, ses lèvres humides et appétissantes. Ses yeux scintillaient, du reste.

— Allons secourir cette princesse ! tonna-t-il.



Malgré la confiance et l'impatience de chacun, il aurait été idiot de se jeter sur les ronces sans autre forme d'organisation. Morli les fit donc s'arrêter à deux pas de là et se mit à arpenter le périmètre de la zone tandis qu'il formait une stratégie. Baxter l'accompagna.

La tour n'avait pas changé depuis la dernière fois, imprenable et macabre, les dépouilles des précédents héros suspendus tels d'effroyables décorations.

— Seigneur Dieu, marmonna Baxter en fixant un squelette tellement ficelé par les vrilles qu'il était impossible d'en voir le crâne. Combien de gens sont morts pour essayer de sauver cette princesse ?

— Je l'ignore.

— La sorcière a-t-elle été punie ?

Morli secoua la tête. Les sorciers tendaient à faire fi des lois, limités seulement par leur propre conscience – pour ceux qui en avaient une – et la

menace que représentaient les autres praticiens. Il n'en fit pas part à Baxter, toutefois, de peur que celui-ci réfute à nouveau ses dons... malgré toutes les preuves de leur existence.

Ils avaient fait la moitié du tour et étaient dissimulés aux yeux de leurs soldats lorsque Morli s'arrêta.

— Il y a un problème ? s'enquit Baxter.

Morli leva une main tremblante.

— C'est moi.

Le corps flottait à environ quatre mètres et demi du sol, transpercés en maint endroit par des lianes aussi épaisses qu'un avant-bras d'homme. Il ne restait rien de sa peau ni de ses chairs, aussi ne se serait-il pas reconnu s'il n'avait pas porté ces bottes ridicules dont ses parents l'avaient affublé. L'une d'elles, ainsi que le pied qu'elle couvrait, s'était détachée et n'était nulle part en vue, mais l'autre était toujours en place.

Quelle sensation fort étrange que d'être planté là, les poumons remplis d'air, le cœur battant normalement, tout en ayant les yeux plongés dans les orbites vides de son ancienne enveloppe. Il ne savait même pas comment réagir. Pleurer sur son sort ne semblait pas vraiment approprié.

Baxter posa un bras autour de ses épaules.

— Je ne peux même pas imaginer la douleur que tu as dû ressentir, dit-il d'une voix étranglée.

— C'était... affreux. Mais le pire a été de mourir seul.

— Ça n'arrivera plus.

— Baxter...

— Je suis sérieux. J'espère sincèrement que nous survivrons tous, mais quoi qu'il en soit, je ne te lâcherai pas d'un pouce.

Oh, par les portes des Enfers.

— Mais je ne veux pas que tu meures.

— Pas plus que moi. Alors, faisons en sorte que ça ne se produise pas.

Aussitôt ces mots eurent-ils franchi les lèvres de Baxter qu'un frisson parcourut l'échine de Morli, qui hoqueta de surprise. Son compagnon dut le ressentir aussi, car il poussa un cri et fit un bon en arrière.

— C'était quoi ce bordel ?

— De la magie.

Baxter fit un tour entier sur lui-même.

— La sorcière est là ?

Morli ne savait pas s'il avait envie de rire ou de l'étrangler.

— Il y a bien un praticien de la magie ici, oui. *Toi*. C'était ta magie. J'en suis certain.

— Je... Mais je n'ai rien *fait* du tout.

— Tu as dit que tu ferais en sorte qu'on survive.

— Mais... commença-t-il avant de lâcher un grognement de frustration. Très bien, mettons que je *suis* vraiment un apprenti Gandalf. Faisons comme si. Et alors quoi ? On s'avance vers la tour avec l'espoir que ces ronces s'écartent de notre chemin ? Parce que ce n'est pas une théorie que j'ai envie de tester.

Il jeta un regard entendu au cadavre de Morli.

— Pas plus que moi, lui confia ce dernier.

Sans savoir de quoi était capable la magie de Baxter, toutefois, il leur était impossible de planifier plus avant. Les yeux rivés sur les plantes, Morli se rappela avec une trop grande clarté le supplice de leur morsure.

— Si tu pouvais contrôler consciemment ta magie, que ferais-tu ?

— Je dirais « abracadabra » pour faire disparaître toutes les ronces.

— C'est une formule magique ?

Baxter soupira.

— Non. Pas vraiment. Les prestidigitateurs s'en servent avant de tirer un lapin d'un chapeau. Je ne sais pas d'où ça vient.

Morli ne comprenait pas pourquoi quiconque voudrait tirer un lapin d'un chapeau, ça lui paraissait très étrange comme pratique. Quid de l'animal ? Était-il soulagé ou y voyait-il une objection ? Les lapins du monde de Baxter aimaient peut-être les chapeaux. Cet univers recelait tant de mystères.

— Eh bien... commença Morli en secouant la tête pour se remettre les idées en place, ça n'a pas fait disparaître les ronces. Alors, réfléchis aux outils dont tu disposes et songe à la façon dont tu pourrais t'en servir.

— Les outils, répété Baxter.

Son expression se fit lointaine, ce qui était bon signe. Il sortit la dague de son fourreau, l'observa un moment, puis la rangea. D'un haussement d'épaules, il dégagea le sac à dos – qu'en tant qu'employé de Morli, il avait insisté pour porter – et en retira quelques vêtements ainsi que les restes de leur déjeuner. Ils avaient acheté le pain au village frontalier ; bien qu'il ait

été tout à fait médiocre, même encore frais, il ne ferait toutefois qu'une bien piètre arme.

Cependant, ce fut la bouteille en plastique qu'il avait emportée de chez lui que Baxter lui montra finalement.

— Ça. Je me servirais de ça.

— Ton herbicide ?

— Oui. Je ferais en sorte qu'il la tue instantanément plutôt que de faire dépérir la plante peu à peu. Aucun de nous n'a envie de rester ici des semaines durant.

Soudain excité, Morli tapa dans ses mains.

— Oui ! J'allais demander aux autres de la distraire avec leurs armes pendant que je tentais de m'approcher de la tour, mais s'ils pouvaient se servir de ton poison ? Et moi aussi, je m'en servirais pour dégager mon chemin.

Baxter secoua la bouteille.

— Il n'en reste même pas un litre, par contre. Ça suffirait à tuer un pissenlit, j'imagine, mais cette monstruosité, précisa-t-il en désignant les ronces.

— Si tu arrives à le rendre plus puissant, tu peux aussi en faire *plus*.

Cela lui semblait évident.

Baxter ouvrit la bouche comme pour le contredire, mais la referma sans rien ajouter. Il rangea toutes les affaires dans le sac à l'exception de la bouteille et remit la sangle sur son épaule.

— Bref. C'est une idée ridicule, de toute façon.

Morli mit les mains sur les hanches et décida de jouer sa meilleure carte.

— Que dirait ta tante Opal en t'entendant parler comme ça ?

— C'est un coup bas.

Morli se contenant de lever les sourcils.

Au bout d'un moment, Baxter cessa son regard noir et soupira.

— Elle me dirait d'arrêter d'être aussi négatif et de croire en moi.

Il l'imita d'une voix aiguë en chantonnant :

— « Tu ne peux pas t'attendre à un résultat positif si tes ambitions ne le sont pas. »

— Je suis d'accord avec elle, trancha Morli.

Une idée le frappa, et il ajouta :

- Et si je te motivais un peu plus sur le chemin de l’ambition positive ?
- Ne pas mourir n’est pas une motivation suffisante ?
- C’est un bon début.

Il continua en levant un doigt pour chaque nouvelle forme de motivation :

— Ne pas mourir. Rencontrer un dragon. Faire tellement l’amour que tu ne pourras pas marcher droit pendant une semaine quand tu seras rentré chez toi.

Malgré ses efforts évidents pour le retenir, un énorme sourire illumina le visage de Baxter.

- C’est plutôt pas mal.
- Je me disais aussi. Allez, en route.



Leur petite armée fut soulagée de les voir revenir. Morli ne savait pas s’ils les avaient crus morts ou s’ils s’étaient imaginés que Baxter et lui leur avait fait faux bond. Tous deux s’approchèrent au pas de course, la bouteille dans la main de Baxter.

— Écoutez attentivement, leur dit Morli. Posez vos sacs et retirez tout vêtement trop lâche. Vous ne voudriez pas vous retrouver accrochés dans les ronces. Gardez vos armes à portée de main et préparez les coupelles que vous avez achetées à Knemibnast.

Tous échangèrent un regard confus tandis qu’ils obéissaient.

Morli hocha son approbation.

— Vous serez stationnés en cercle autour des ronces. Nous sommes suffisamment nombreux pour que l’écart entre chacun ne soit pas trop espacé. Lorsque je vous en donnerai le signal, vous attaquerez. Votre rôle est simple : tuer les vrilles. Pendant ce temps, Baxter et moi nous frayerons un chemin jusqu’à la tour.

Même si leur plan fonctionnait, il ignorait comment ils entreraient dans la bâtisse. Un problème à la fois, néanmoins.

— Monsieur ? l’interpella un homme dégingandé nommé Ghaf. Comment on va faire pour les tuer ?

Il portait une paire de ciseaux de couture qui aurait sans doute été parfaite pour découper du tissu, mais aurait beaucoup de mal avec même la plus fine des brindilles de ronce.

Morli se fendit d'un sourire sauvage.

— Avec du poison ! Du poison magique !

Cela lui valut des sifflements impressionnés. Les Udrodiens éprouvaient une appréciation toute particulière pour les poisons, sûrement parce que c'était ainsi qu'un nombre déconcertant des ancêtres de Morli avaient trouvé la mort. Sans compter ceux qui avaient sombré dans un sommeil ensorcelé similaire à celui d'Osenne, s'étaient retrouvés transformés en bêtes horribles, ou encore avaient souffert d'un certain nombre de conséquences désagréables.

— Êtes-vous prêts ? leur demanda Morli.

Il entendit leurs réponses positives, mais elles étaient loin d'être enthousiastes. Il avait besoin que ses guerriers soient proches de la frénésie. Aussi employa-t-il une technique qu'il avait vue dans l'un des films que Baxter lui avait montrés.

— Je ne vous entends pas. J'ai demandé si vous étiez prêts ?

Cette fois, leurs cris furent plus audibles. Il secoua la tête.

— Allons bon. Vous êtes des *héros* ! Êtes... vous... prêts ?

Là, ils poussèrent un tel hurlement qu'on dut les entendre jusqu'en Udrodie.

Au commandement de Morli, les recrues partirent en courant vers la tour et prirent place autour des ronces de sorte que, bras tendus, ils pouvaient presque se toucher. Bien. Le prince se tourna vers Baxter.

— Le moment est venu, Monsieur l'apprenti Gandalf.

Il vit Baxter prendre plusieurs inspirations, carrer les épaules, puis rejoindre la personne la plus proche, dont il remplit la coupe de poison. Il passa ensuite à la suivante. Et à la suivante. D'après son air pincé, il semblait visiblement s'attendre à ce que quelque chose d'horrible survienne d'un instant à l'autre. Une fois qu'il eut rempli la quatrième coupe, il commença néanmoins à se détendre. Davantage après la cinquième... et la sixième... Arrivé à la dixième recrue, il souriait tant et si bien que son visage aurait pu s'ouvrir en deux.

Il fit le tour complet du cercle sans que sa bouteille se vide.

— Il y en a encore ! s'exclama-t-il auprès de Morli.

— Je te l’avais dit.

— Je propose qu’on en teste la puissance avant d’aller plus loin.

Morli acquiesça, puis cria d’une voix qui, il l’espérait, atteindrait l’autre côté de la tour :

— Aspergez les ronces !

Chaque membre de son armée vida le contenu de sa coupe sur la plante.

L’espace d’une terrible et interminable minute, il ne se passa rien. Puis, un bruit assourdissant fendit le silence, un mugissement inhumain qui lui donna envie de se protéger les oreilles. Et les ronces commencèrent à flétrir. Les feuilles sur les vrilles les plus proches brunirent et se racornirent avant de tomber en miettes, laissant les branches dénudées. La partie ligneuse se replia en direction de la tour, révélant la terre en dessous. Les dépouilles s’abattirent sur le sol dans un brouhaha métallique.

Mais soudain, la plante cessa de battre en retraite. Quelques petites tiges se mirent à pousser.

— Encore ! hurla Baxter.

Il refit le tour du cercle en courant, remplissant les coupes, une fois, deux fois, trois fois, jusqu’à se retrouver pantelant tandis que les ronces étaient réduites à une fine couche de vignes ondulant dans l’air contre les murs du fort.

Morli l’arrêta avant qu’il puisse repartir. Il n’était pas sûr que Baxter survive à une nouvelle course.

— Donne-moi la bouteille, je te prie.

Baxter n’avait pas assez d’oxygène pour argumenter, mais il n’avait pas l’air ravi de lui tendre l’herbicide. Il flanqua Morli de près tandis que celui-ci dégainait son épée de sa main dominante et s’avançait.

La dernière fois qu’il avait fait ça, il en était mort.

Cette fois, il n’était pas seul. Cette fois, Baxter était là et Baxter l’aimait.

Morli leva son épée et partit à la charge. Il renversa le poison devant lui au passage, ce qui requérait une bonne dose de coordination, mais il y parvint. Il ne pouvait se permettre un regard en arrière vers Baxter, toutefois il entendait ce dernier panteler dans son sillage.

Les ronces survivantes se recroquevillaient sous l’assaut, se comprimant de plus en plus. Dans un apparent désespoir, la plante fit jaillir plusieurs

vrilles vers lui, que Morli évita d'un pas lesté. Baxter, il l'espérait, avait fait de même.

La taille du buisson épineux avait suffisamment rapetissé pour exposer les pierres du mur. Il n'y avait aucune porte en vue. Morli fit quelques pas dans le sens des aiguilles d'une montre et avança de nouveau vers la tour. Toujours pas d'entrée. Il recommença. Rien. Encore. Rien. Baxter tenait le rythme, tous deux tranchant les vrilles qui tentaient de les atteindre. Certains membres de leur armée les aidaient du mieux qu'ils pouvaient, mais la plupart ne possédaient pas d'arme à même d'entailler le monstre sans se mettre en danger, aussi Morli hurlait-il sans cesse aux autres de se reculer.

Il se serait cru dans un cauchemar. Morli et Baxter continuaient de faire le tour sans jamais trouver autre chose que les ronces et la pierre. La plante ne mourait jamais complètement. De fait, le bras de Morli commençait à s'alourdir, ses poumons à brûler, tandis que le buisson maléfique reprenait du poil de la bête, leur envoyant des vrilles avec une énergie et une fréquence raffermies. Morli trébucha sur une dépouille – la sienne, pour ce qu'il en savait – et un tentacule végétal s'enroula autour de sa jambe aussitôt ; il hurla de douleur alors qu'il se faisait traîner vers la tour. Baxter poussa un cri, lui aussi, et se mit à taillader la vrille jusqu'à ce qu'elle l'ait relâché.

Morli se releva du mieux qu'il put. Du sang coulait dans sa botte, tiède et collant. Boitillant, il y retourna malgré tout et, l'espace d'un moment, éprouva un regain d'optimisme... avant de sentir la bouteille de poison se vider.

— Désolé ! haleta Baxter. J'en... peux... plus.

Morli jeta le flacon sur les ronces ; il rebondit et atterrit sur le sol avec un bruit sourd attestant de son inutilité. Comme si elle savait ce que cela signifiait, la plante remua et s'agita. De nouvelles pousses apparurent, les aiguillons s'agrandirent et se firent plus acérés, les vrilles s'étendirent vers eux avec une férocité renouvelée. L'une fouetta l'air devant lui, le griffant au visage et manquant l'aveugler de justesse. Une autre s'enveloppa autour de son bras gauche. Il réussit à trancher celle-là de son épée, mais avant de lâcher prise, la plante lui arracha une bonne partie de ses chairs.

C'était à peine s'il arrivait encore à lever son arme. Il avait mal partout. Respirer était une agonie. Les ronces, pourtant, continuaient à gagner du

terrain, et toujours aucune embrasure pour pénétrer dans la tour. Une femme hurla de douleur ; alors, Morli sut ce qu'il avait à faire.

— Repliez-vous ! s'époumona-t-il alors que ses forces s'amenuisaient. Que tout le monde se replie !

Il ne pouvait se retourner pour voir s'ils lui obéissaient. Un bref coup d'œil, en revanche, lui montra que Baxter n'avait pas bougé. Et qu'il saignait.

— Replie-toi, le supplia Morli.

Pour toute réponse, Baxter poussa un grognement.

Les ronces prenaient davantage d'ampleur. Les encerclaient. Très vite, Baxter n'aurait plus aucune chance de s'échapper. Ne le voyait-il donc pas ? Avant que Morli ait pu l'en avertir, une vrille s'entortilla autour de la cheville de sa jambe blessée. Il la repoussa d'un coup de pied, se baissa pour en éviter une autre et esquiva une troisième d'un bond en arrière. Sa jambe flancha et il faillit tomber. Tandis qu'il luttait pour garder l'équilibre, un épais tentacule prit son bras droit au piège, perçant ses chairs et le serrant avec une telle force qu'il ne parvint même pas à crier. Il lâcha son épée.

Le prince se retrouva à genoux. Il ne fit pas le moindre son quand la vigne commença à se frayer un chemin dans son estomac. Tout ça lui était si familier... et pourtant pas du tout. Il n'avait pas envie de mourir, d'autant plus que ce serait certainement sa dernière fois. Il voulait que la princesse Osenne soit libérée. Et par tous les dieux, comme il voulait que Baxter survive ! Néanmoins, ce dernier était maître de ses décisions, tout comme Morli, et au moins mourraient-ils ensemble. Leurs cadavres seraient suspendus côte à côte dans les branches des ronces.

— ... t'aime... dit-il sans qu'un son franchisse ses lèvres.

Il était certain que Baxter le comprendrait malgré tout.

Quelque chose voleta devant lui et atterrit par terre. Son esprit en déclin crut d'abord qu'il s'agissait d'une feuille jaunie, mais non. C'était trop large, trop anguleux.

Oh. Une enveloppe. Les dieux soient loués, Baxter allait se servir de la plume pour rentrer chez lui.

Morli ressentit un nouveau frisson au niveau de son échine, semblable à celui d'avant, quoique bien plus puissant. Cela aurait pu être douloureux, s'il n'était pas déjà en pleine agonie. Une demi-seconde plus tard, une

explosion déchira l'air tel un millier de coups de tonnerre. La détonation résonnait encore dans ses tympans lorsque les pierres commencèrent à s'effondrer et que les ronces le relâchèrent.

Morli tomba, tête la première, dans les ténèbres.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 18



DES PLUMES LUI CARESSAIENT LE VISAGE.

— Tu peux gober mes yeux cette fois encore, dit-il d’une voix rauque.

— J’aimerais autant éviter, mais merci.

Ce n’était pas la corbelle.

Avec quelques difficultés, Morli cligna des yeux jusqu’à pouvoir les ouvrir et vit que Baxter, penché sur lui, le regardait en tapotant précautionneusement sa joue d’un linge doux. Ils se trouvaient toujours à proximité de la tour, la tête du prince reposant sur les genoux de Baxter et une soixantaine de visages inquiets les encerclant, yeux rivés sur lui.

— Quoi ?

Il n’aurait pas pu dire plus et il estimait d’ailleurs que c’était bien assez au vu des circonstances.

— Pourquoi ne pas nous avoir dit que c’était un sorcier ? demanda une femme. Ç’aurait été bon à savoir.

Baxter répondit à sa place.

— Je ne le savais pas moi-même avant aujourd’hui. Pas vraiment.

Il y eut quelques échanges à ce sujet, notamment de la part de ceux qui ne comprenaient pas comment d’aucuns pouvaient posséder un tel pouvoir et ne pas le savoir, bordel. Morli n’en avait cure, cependant. Il s’humecta les lèvres et essaya de former une phrase complète :

— Que s’est-il passé ?

Voilà. À peine quelques mots, mais ça comptait.

Baxter le tamponna de nouveau.

— Les, euh, ronces ont fait *pouf*.

— Pouf ?

— Elles ont disparu.

Morli tenta de tourner la tête pour vérifier, mais trop de gens lui barraient la vue. Il se rendit alors compte que, malgré la sensation d'étourdissement, il n'avait en réalité mal nulle part. Il baissa la tête pour s'ausculter : son corps, bien que parsemé de sang séché, semblait intact. Il y avait des trous dans ses vêtements, mais pas dans sa peau. Il se redressa tant bien que mal.

— Je ne suis pas mort.

— Ça aussi, c'est grâce à vot' sorcier, lui apprit la même femme.

Morli se tourna vers Baxter.

— Ah ?

Ce dernier s'empourpra.

— Je, euh... C'était affreux. Tu étais...

Il ferma les yeux de toutes ses forces un moment.

— Il y avait tellement de sang. Je ne sais pas trop ce que j'ai fait, en vérité. C'est allé si vite. J'ai juste fait le vœu...

— Fait le vœu que je survive.

— Oui.

Morli se jeta sur lui si violemment qu'ils faillirent tous deux basculer. Parfois, les mots ne suffisaient pas, voilà tout, aussi embrassa-t-il Baxter avec toute la puissance de sa gratitude, de sa fierté, de sa joie et de son amour. Ce fut un long baiser, qui manqua bien de les faire suffoquer. La foule les acclama lorsqu'ils en eurent terminé.

Hilare, Morli se leva d'un bond et offrit son aide à Baxter. Il allait *merveilleusement* bien. Il se sentait vigoureux, en pleine santé, débordant d'énergie. Jusqu'à ce qu'il se souvienne de l'enveloppe et qu'il soit frappé par ce que cela signifiait.

— Oh non !

Il agrippa le bras de Baxter.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? Tu as mal ?

— La plume. Tu as utilisé ta dernière plume.

— Oui, et elle a fait des miracles.

Morli secoua la tête avec impatience.

— Comment vas-tu rentrer chez toi ?

— C'était le cadet de mes soucis, sur le moment.

D'ailleurs, cela ne semblait pas impacter son calme, comme s'il se retrouvait prisonnier dans d'autres mondes régulièrement. L'ampleur de ce qui était arrivé ne l'avait sans doute pas encore frappé.

— Mais tu ne pourras pas...

— On en reparlera plus tard. Tu as une princesse à sauver. Tout le monde insiste pour que nous passions en premier.

Effectivement. La princesse.

— Tu as trouvé la porte ?

Baxter se gratta la tête.

— Pas tout à fait.

Il agita une main d'un air embarrassé et la foule s'écarta, offrant à Morli une vue immanquable sur la tour. Du moins, ce qu'il en restait. Car là où était jadis érigé un mur de pierre imprenable apparaissait à présent un trou béant, trois fois plus large et deux fois plus grand qu'une porte. Des piles de gravats ornaient désormais le sol dénudé, entre les dépouilles. Il n'y avait plus aucun signe des ronces.

— Pouf ? lâcha Morli d'une voix légèrement tremblante.

— Ces plumes sont prodigieuses. Si j'ai un jour la chance d'écrire mon avis sur Yelp, l'Entrepôt magique de Marden aura droit à cinq étoiles.

Morli ne comprenait absolument pas ce qu'il baragouinait, mais ça n'avait rien d'inédit. Le plus important, c'était qu'ils semblaient avoir un accès libre de tout obstacle à la princesse Osenne.

— Nous devrions entrer.

D'un commun accord, Morli passa devant, l'épée dégainée, et franchit le seuil avec prudence. Il n'avait jamais entendu la moindre rumeur sur d'éventuels dangers au sein même de la tour, cependant cela ne constituait pas la preuve qu'il n'y en avait aucun. Cette ordure de sorcière avait peut-être seulement omis d'en parler à quelqu'un. Baxter le suivait de près, dague au poing, regrettant sans doute de n'avoir plus aucune plume de secours.

Ils avaient discuté du nombre de soldats qui entreraient aussi et de qui il s'agirait. Il aurait été fort gênant de faire pénétrer soixante individus, pourtant personne n'accepta d'être laissé de côté. Finalement, Baxter avait choisi dix accompagnants grâce à un rituel magique appelé « Pierre, Papier, Ciseaux ». Tous les autres devraient rester dehors pour commencer, avec la promesse qu'ils pourraient explorer la tour par la suite.

La structure avait été bâtie dans un but pratique et non pour la beauté ou le luxe. Le rez-de-chaussée constituait une seule pièce haute de plafond. Les vestiges d'étagères en bois bordaient les murs, ainsi que quelques lambeaux de ce qui avait pu un jour être du cuir, une couche épaisse de poussières et nombre de souris et d'araignées mortes. À l'époque où la tour faisait partie de la forteresse, cet endroit avait dû servir d'armurerie, bien qu'il n'y reste aucune arme.

— C'est joyeux, dis donc, marmonna Baxter.

— Ça manque un peu de décorations.

Baxter lui lança un sourire espiègle.

— C'est un super espace dégagé, mais ça ne correspond pas à tous mes critères.

Voilà, encore une remarque mystérieuse dont il avait le secret.

L'étroitesse de l'escalier les obligea à monter un par un. Les marches longeaient l'arrondi du mur, un colimaçon, semblait-il, infini, la pierre usée en son centre par d'innombrables foulées. Au moins n'étaient-ils pas plongés dans le noir, grâce à un axe central qui permettait l'accès aux colonnes de lumière en provenance des fenêtres haut perchées.

Ils arrivèrent enfin à l'étage suivant. Morli et Baxter y jetèrent un rapide coup d'œil, mais n'y trouvèrent que des draps moisissés, des piles de mobilier brisé et davantage de cadavres de rongeurs et d'arachnides. Ils continuèrent leur ascension.

— Comment la sorcière a-t-elle fait venir la princesse ici, au juste ? s'enquit Baxter. L'y a-t-elle traînée contre son gré avant de l'envoûter ?

— Non, la princesse s'est endormie dans le palais, à la capitale.

— Alors, comment est-elle arrivée ici ?

Morli réfléchit à la question un moment.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— On serait en droit de s'attendre à ce que cela fasse partie intégrante de l'histoire. Et quoi, la sorcière l'a mise sur son épaule et l'a portée jusqu'ici ? S'est-elle servie de chevaux ? D'une autre forme de magie ? Et nom de Dieu, comment a-t-elle fait pour la transporter en haut de ces fichues marches ? Avait-elle des complices ?

Morli lui décocha un grand sourire par-dessus son épaule.

— Je t'aime.

L'étage suivant s'avéra encore plus dépeuplé que le précédent, sans l'attirail habituel de petits cadavres, et il en fut de même au-dessus. Morli commençait à se demander s'ils arriveraient un jour à la princesse. L'escalier perpétuel faisait peut-être partie de l'enchantement. Baxter, néanmoins, conservait une allure joviale, le flot de ses commentaires intarissable :

— Les gens qui vivaient ici n'avaient pas besoin d'un stepper, ça, c'est certain. Et ils n'avaient pas intérêt à avoir le vertige ni une névrite vestibulaire.

— As-tu remarqué qu'on monte à l'envers ?

Baxter se tut un certain temps.

— À l'envers ?

— D'ordinaire, les escaliers tournent vers la droite. Cela offre un avantage tactique de défense.

— Hein. Alors pourquoi celui-ci tourne dans le sens inverse ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Vous allez devoir arrêter avec vos histoires. Il y a trop d'incohérences scénaristiques.

Morli lui répondit par un rire moqueur, passa le virage suivant et se figea face à une porte en bois qui lui barrait la route. Elle avait l'air très solide et il était certain qu'elle était fermée de l'intérieur. Pourtant, lorsqu'il poussa une fois dessus avec précaution, celle-ci s'entrouvrit.

Les y voilà donc.

La pièce au sommet de la tour était ceinte de fenêtres et baignée de lumière. Le plafond voûté s'élevait loin au-dessus de leurs têtes. Les peintures sur les dalles au sol avaient terni depuis longtemps et les tapisseries sur les murs n'étaient plus qu'amas flous indiscernables. Au centre de la chambre trônait un lit taillé dans la pierre et sur celui-ci reposait la princesse Osenne. Tout du moins le présuma-t-il.

Baxter et lui s'avancèrent prudemment, leurs dix recrues gardant une certaine distance.

La princesse avait la carrure robuste d'une jeune qui aurait excellé dans le domaine sportif. Contraire aux dires des contes de fées, elle n'était pas particulièrement belle, bien que son faciès ne soit pas désagréable. Elle portait une tenue d'équitation, sans bottes ; sa poitrine se soulevait et

s'abaissait lentement. Rien dans son expression ne trahissait le moindre inconfort : elle semblait profondément endormie, tout simplement.

— Depuis combien de temps est-elle là ? murmura Baxter.

— Presque vingt ans.

Morli avait employé le même ton, ce qui était ridicule puisque leur but était de la réveiller. Il reprit d'une voix normale :

— Je me souviens en avoir entendu parler lorsque c'est arrivé, mais j'étais très jeune.

— Au moins, elle n'a pas vieilli. Même si j'imagine que ça ne sera pas drôle pour elle de voir que tous ses amis ont grandi et se sont construit une vie. Se sont mariés, ont eu des enfants...

— C'est une princesse. Les membres de la royauté ont très peu d'amis.

Baxter le regarda avec compassion.

— Parfois, un ou deux très bons confidents, ça suffit amplement. Bon. Comment fait-on pour la réveiller ?

— D'après les récits, avec un baiser.

Morli ne fit toutefois aucun pas vers elle et Baxter, lui, se rembrunit.

— C'est plutôt... dégoûtant. Elle n'a pas son mot à dire sur la question.

Morli pensait surtout à lui-même et au fait qu'il n'avait aucune envie d'embrasser qui que ce soit d'autre que Baxter. Son compagnon, néanmoins, disait vrai. Cette pauvre Osenne avait déjà bien assez souffert comme ça ; la forcer à recevoir les avances d'un parfait inconnu rajoutait une couche à la cruauté.

— Je suis d'accord.

Il se tourna vers ses partisans, qui hochèrent tous la tête.

Peut-être réussirait-il à la réveiller de la manière normale ? Il s'approcha du lit de pierre, se racla la gorge et dit d'une voix tonitruante :

— Princesse ! C'est l'heure de vous lever.

Elle ne sourcilla pas. Il lui effleura donc l'épaule et, ayant obtenu le même résultat, recommença plus fermement. Rien. Son souffle garda le même rythme lent, ses paupières ne bougèrent pas d'un cil.

Aussi malsaine que l'idée puisse paraître, un baiser pourrait bien être leur seule solution. Ils ne pouvaient la laisser dépérir ainsi et, contrairement à la sorcière, ils n'avaient aucun moyen pour la ramener auprès de sa famille, au palais, à cinq jours de marche.

Il ruminait les différentes options lorsque, du coin de l'œil, il repéra un mouvement. Se retournant, il vit un gros oiseau noir se poser sur le rebord de la fenêtre.

— Corbelle !

Morli se précipita vers elle et ouvrit le panneau de verre. L'animal le salua d'un croassement amiable, puis jaillit dans la chambre, faisant au passage sursauter tout le monde, excepté Morli et Baxter. Et la princesse, évidemment. Après avoir fait le tour quelques fois, le volatile se posa à proximité de la tête d'Osenne.

— Hé, ne lui mange pas les yeux, l'avertit Baxter. Elle est encore en vie.

La corbelle lui lança un regard de reproche avant de se lisser vite fait une aile. Elle sauta ensuite sur l'épaule de Morli, ce qui provoqua un hoquet de surprise au sein de leur entourage. Morli ne s'y était pas attendu non plus, mais cela ne le gênait pas, pas même lorsqu'elle se mit à jouer avec ses cheveux.

— Es-tu d'avis que ton nid serait plus joli avec quelques retouches vertes ?

Elle émit un son qui ressemblait singulièrement à un rire. Alors, bien que Morli craigne l'avoir imaginé, l'une des paupières d'Osenne se crispa.

— Corbelle, lui dit-il, presque trop excité pour parler, pourrais-tu, je te prie, eh bien, chanter aussi fort que possible ?

L'oiseau rigola derechef, sans doute conscient que personne n'appréciait son espèce pour ses prouesses musicales, mais laissa malgré tout échapper un croassement si puissant que les oreilles de Morli bourdonnèrent. Cette fois, il n'eut aucun doute d'avoir vu remuer les paupières de la princesse, même si elles ne se soulevèrent pas.

— Corbelle, aurais-tu des amis et de la famille que tu pourrais convier rapidement ? Si vous nous aidez à réveiller la princesse, je te promets que vous aurez tous une part du butin. Celle que vous voudrez.

Sa compagne à plumes pencha la tête, puis s'envola sur l'épaule de Baxter où, tête baissée, elle entreprit de picorer le gros bouton en cuivre sur le col de sa tunique.

— Des babioles qui brillent ? précisa Baxter. Tu veux des trucs qui brillent ? Des boutons, des perles et euh...

Morli l'interrompit.

— Réveillez la princesse et je vous emmènerai au marché, où vous pourrez choisir autant de babioles brillantes que je pourrai en acheter.

Cela lui semblait un accord équitable.

Elle claqua deux fois du bec, acquiesça, puis s'envola par la fenêtre ouverte.

— Était-ce une autre forme de sorcellerie ? voulut savoir un homme appelé Frexin.

Morli l'appréciait ; Frexin avait passé la totalité du voyage à s'émerveiller devant les choses les plus banales : « Ooh ! Z'avez vu cette meule de foin ? Elle était énorme ! » Mais aussi à flirter avec un autre suiveur du nom de Qagabo. Pour sa part, Qagabo était agréable à vivre, mais un peu bête, de sorte qu'il ne semblait pas encore avoir remarqué les avances de Frexin. Morli avait plus d'une fois songé à intervenir.

— Je n'ai rien fait, répondit Baxter. C'était juste un oiseau. Mais j'ai entendu dire que les corbeaux sont très intelligents. J'ignore s'il en va de même par ici, mais chez moi, ils ont la réputation d'être des farceurs.

D'une voix plus menue, il ajouta :

— Ou un symbole de mort.

Frexin, qui n'avait pas entendu cette partie ou choisit de ne pas en tenir compte, commença à se balancer d'avant en arrière.

— C'est tellement fascinant ! J'aime nourrir les pigeons de temps en temps, chez moi. Ils ne sont pas fort malins, je ne crois pas, mais ils ont de jolies couleurs. J'aime bien les regarder. Il y a des pigeons là d'où vous venez ?

Baxter lui sourit.

— Il y en a, oui. Et certaines personnes les nourrissent aussi.

Cela sembla ravir Frexin, qui était bien plus facile à satisfaire que toutes les personnes dont Morli avait jamais fait la connaissance. Il se lança dans un monologue enthousiaste relatant toutes les créatures qu'il nourrissait – apparemment, une horde entière d'animaux errants comptaient sur lui – et son intention d'utiliser une partie de sa récompense pour se fournir des rations de meilleure qualité. Certains de ses camarades levèrent les yeux au plafond, mais d'un air qui attestait qu'ils avaient l'habitude de ses histoires et qu'ils l'appréciaient beaucoup.

Alors que Morli commençait à s'inquiéter de l'absence des corbeaux, un chœur tapageur monta lentement de l'horizon. Baxter et lui s'empressèrent

d'ouvrir d'autres châssis ; quelques secondes plus tard, un tourbillon de plumes noires s'engouffrait dans la tour. Il devait y en avoir une centaine, tout au moins, bien qu'il leur soit impossible de compter. Ils se perchèrent sur les appuis de fenêtre, le sol et le lit de pierre. Certains se posèrent sur les épaules des aventuriers, provoquant rires et sursauts. La corbelle qu'il estimait être la sienne reprit place près de son cou. De là, elle appela les autres d'un cri aigu qui résonna contre le plafond et les murs.

L'instant suivant, *tous* les oiseaux firent de même.

C'était le vacarme le plus incroyable que quiconque ait jamais pu imaginer, si strident, perçant et complexe que Morli n'arrivait plus à respirer. C'était comme si le brouhaha avait investi l'espace et l'air tout entier, voire même toute la clarté. Il lui était difficile de se rappeler qu'il avait connu autre chose que ce chahut avant cela.

Soudainement, les corbeaux se turent, laissant les humains dans un état de choc et haletant.

Le plus étrange fut de remarquer qu'il n'y avait aucun effet secondaire : ni bourdonnement dans les oreilles ni surdité temporaire. Seulement un silence ordinaire rempli d'espoir... jusqu'à ce que la princesse se redresse lentement, bâille et s'étire.

CHAPITRE 19



MORLI NE S'ÉTAIT PAS INTERROGÉ SUR LA TOURNURE QUE PRENDRAIENT LES événements une fois la princesse saine et sauve. Baxter ne cessait de soupirer à ce sujet et de bougonner des reproches concernant « les incohérences scénaristiques », même lorsque Morli lui fit remarquer que lui non plus n'y avait pas songé.

Heureusement, la princesse Osenne s'avéra ravie de planifier elle-même la suite, une fois qu'on lui eut expliqué la situation.

— Je vais avoir une *sacrée* discussion avec cette sorcière, déclara-t-elle, une lueur sauvage dans les yeux.

Morli faillit presque se faire du souci pour la sorcière.

Osenne les prit à part, Baxter et lui.

— Très bien. Je suppose que mes parents ont promis ma main à celui ou celle qui me libérerait. Vous avez l'un comme l'autre le droit de me revendiquer, alors lequel le fera ?

Elle avait l'air résigné et pas le moins du monde enthousiaste.

Morli lui sourit.

— Sauf votre respect, Votre Altesse, Baxter et moi préférierions rester l'un avec l'autre. Nous sommes également du même avis, qui est que vous devriez pouvoir choisir d'épouser qui bon vous semble, si tant est que le mariage vous fasse envie tout court.

Elle se fendit d'un énorme sourire et les prit dans ses bras.

— Je suis heureuse de l'entendre ! Je ferai en sorte que votre récompense soit faramineuse.

Osenne passa une journée entière à célébrer sa liberté sur l’herbe, devant la tour, en compagnie de Morli, Baxter et leur troupe. Il y eut du chant, de la danse et des récits exagérés de certains exploits. Même les corbeaux se joignirent à eux avec d’époustouflantes acrobaties aériennes. Tout le monde passa un merveilleux moment et dormit à la belle étoile lorsque tomba la nuit.

Le lendemain matin, Osenne prit les choses en main. Elle choisit trois volontaires pour l’accompagner au palais. Parmi eux se trouvait une jeune femme avec laquelle elle avait dansé de nombreuses fois la veille, aussi y aurait-il peut-être bien un mariage à célébrer prochainement.

— Voilà donc ce que nous allons faire, annonça-t-elle au reste d’entre eux. Vous n’avez plus suffisamment de vivres pour attendre votre récompense. Alors, la plupart d’entre vous devront rentrer au bercail. Mais...

Elle s’adressa à Morli :

— Y a-t-il un village à proximité ?

— À deux heures d’ici.

— Bien. Deux d’entre vous resteront au village. Je m’assurerai que ce soit aux frais de ma famille. Ces deux-là y resteront jusqu’à ce que vos compatriotes soient revenus avec la récompense, que vous emporterez chez vous pour la partager avec les autres.

Elle ne leur demanda pas si cela leur convenait ; elle était une princesse, après tout. Personne ne semblait avoir la moindre objection, quoi qu’il en soit. Tandis que les recrues se rassemblaient pour décider qui parmi eux resteraient, elle attira Morli et Baxter à l’écart.

— Quels sont vos projets ?

Ils échangèrent un regard désespéré. Ils n’avaient pas eu le temps d’en discuter et Morli se rappelait seulement à l’instant que Baxter était coincé, désormais.

— Nous n’avons encore rien décidé, dit-il.

— Vous pouvez m’accompagner ! Je peux vous promettre un bon poste au palais. Nous aurons toujours besoin de héros et de sorciers – de la bonne trempe, j’entends.

Elle semblait sincèrement enjouée par son offre et quelque chose en Morli se mit en place. Non pas parce qu’il avait particulièrement envie de travailler pour la famille royale de Vraelum, mais parce qu’elle en avait

envie. Tout comme Baxter, elle voyait sa valeur, même si c'était d'une tout autre manière. Ces deux formidables individus le trouvaient digne de confiance, ce qui devait vouloir dire qu'il l'était.

Il adressa un sourire chaleureux à Osenne.

— Je vous sais gré de votre très généreuse proposition. Je crois toutefois... que j'aimerais rentrer chez moi.

— Sentiment que je partage, lui répondit-elle avec un hochement de tête.

— Baxter ? s'enquit Morli.

— J'adorerais voir d'où tu viens.

Une nouvelle vague de larmes manqua de le submerger.



Morli et Baxter réservèrent une chambre à la seule auberge du village ; les frères que son amant avait baptisés « Jethro » en prirent une autre. Les villageois les traitaient tous quatre comme des rois, ce qui ravissait leurs deux compères tandis que Baxter le tolérait à peine et que Morli l'endurait. Ces derniers passaient donc le plus clair de leur temps à se promener dans la campagne en conversant de choses inconséquentes.

Une semaine après le sauvetage, ils étaient assis sur un tronc renversé sur la berge d'un petit ruisseau et regardaient les feuilles qui flottaient au rythme du courant assez important. Ils avaient fait l'amour dans un pré non loin de là, mais avec un certain empressement, car l'air était devenu un peu trop frisquet pour les peaux nues. Baxter soupira et se pencha contre lui.

— Tu sens si bon. Tu sens toujours tellement bon.

— C'est pour ça que tu me tolères ?

— Je *t'aime*. Et non, mais c'est un agréable bonus.

Son bras se serra autour de Morli et il lui embrassa la tempe.

Le prince prit une profonde inspiration.

— Baxter, il faut que nous...

— Oh non. Ne dis rien. Je déteste cette phrase.

— Mais c'est vrai. On ne peut pas éviter le sujet indéfiniment.

— Pourquoi pas ?

Baxter retira son bras et ses épaules s'affaissèrent dans un soupir.

— Grr. Je déteste ce genre de conversation.

— Nous pourrions trouver un autre sorcier, déclara Morli avec fermeté. Un mage très puissant, qui fait le bien. Un mage qui, euh...

— Qui sait ce qu'il fait, lui ?

— Certes. Et qui pourra trouver un moyen de te renvoyer chez toi. J'en suis certain.

Oui, il l'était. Si la magie l'avait emmené à Modesto et les avait tous deux transportés dans ce monde-ci, il devait être possible de renvoyer Baxter. Morli se dit qu'il aurait préféré que ce ne soit pas le cas et se sentit aussitôt affreusement coupable.

— Chez moi, lâcha Baxter d'une voix creuse.

Puis, il se tourna de sorte à regarder Morli en face.

— Dis-moi la vérité. La vérité la plus absolue, sinon je... je te transforme en grenouille. As-tu envie que je m'en aille ?

— Non, répondit Morli dans un murmure en détournant le regard. Un tel égoïsme me désole, mais je n'ai pas envie de te perdre.

— Jamais ? Je veux dire, es-tu prêt à ce que je te colle au train jusqu'à la fin des temps ?

— Plus que tout au monde.

Un sourire apparut et s'étira sur les lèvres de Baxter, ses yeux brillant comme du miel.

— Tant mieux. Parce que j'aimerais ça aussi.

Qu'il était difficile de parler quand votre cœur essayait de sortir de votre poitrine.

— M-mais ta maison...

— Ma maison, répéta Baxter avec un geste de dédain. Que me reste-t-il là-bas qui est aussi précieux que toi ? Je ne manquerai à personne. Mon patron trouvera bien quelqu'un pour s'occuper de Mr Saucy.

— Mais à Modesto, tout est tellement plus... sophistiqué. Ton ordinateur, ta télévision, ton téléphone et ta voiture. Il n'y a pas toutes ces choses, ici.

— Non, et il n'y a pas non plus de poison dans l'air. Je ne vais pas mentir : la plomberie moderne me manque et je parie qu'à la minute où l'hiver pointera son nez, je regretterai le chauffage central.

Baxter prit le visage de Morli en coupe.

— Mais, ici, je t'ai, toi, et rien au monde ne peut surpasser ça.

Ils s'embrassèrent, naturellement. Avant de s'unir une seconde fois, sur les galets en bordure du ruisseau, sans que l'air frisquet les dérange. De fait, Morli ne pensait plus jamais pouvoir attraper froid. Pas avec Baxter à ses côtés.

Main dans la main, ils retournèrent au village à leur aise. Un gros oiseau noir faisait des cercles au-dessus d'eux.

— Que voudras-tu faire lorsque nous partirons d'ici ? demanda Baxter. Parce que je suis prêt à tout, du moment que ça te fait plaisir.

— Nous devons emmener les corbeaux au marché et je t'ai promis un dragon.

— En effet. Et après ça, nous improviserons ? Ou tu as un plan ?

Morli hésita. Il avait une idée, qu'il ruminait depuis plusieurs jours, sans savoir s'il serait assez courageux pour la lui révéler. Alors, il se souvint qu'il avait affronté des ronces ensorcelées par deux fois et que son courage était donc une évidence. Il prit une profonde inspiration.

— Une boulangerie ?

Baxter ne rit pas, ne se moqua pas et ne rejeta pas l'idée. Au contraire, il sourit pour l'inviter à poursuivre.

— Ah oui ? Je t'écoute.

— Si notre part de la récompense est suffisante, j'aimerais retourner dans ma ville natale et y ouvrir une boulangerie. Je ferais du pain, que je vendrais sur place, et quelques pâtisseries aussi, je crois. J'introduirais la pizza en Udrodie.

— Ai-je le droit de t'assister et de m'occuper de la publicité ?

— Avec plaisir, répondit-il dans un murmure à peine audible.

Baxter le fit s'arrêter le temps de sceller leur accord d'un baiser.

ÉPILOGUE



BAXTER OBSERVAIT MORLI QUI RETIRAIT LES MICHES BRUNES ODORANTES DU four et les posait sur le côté pour en enfourner de nouvelles. Plusieurs clients attendaient devant La Plume de Corbeau que les nouveaux pains refroidissent puisque tous les autres avaient été vendus en cours de matinée. Les pâtes de la dernière fournée reposaient d'ores et déjà, une recette confectionnée à partir de grains rares qu'un commerçant leur avait rapportés le mois précédent. Baxter la considérait comme sa préférée. Encore qu'il ait tendance de dire pareil pour toutes ses créations, et qu'il le pensait sincèrement à chaque fois.

Une fois les miches au four, Morli s'affairerait sur une grande quantité de pâte à pizza. Baxter se chargerait de la sauce ainsi que du fromage râpé et le tout serait prêt pour l'heure du dîner. Ils avaient rencontré un tel succès que trois autres boulangeries s'étaient inspirées de leur recette. Morli et Baxter ne s'en étaient pas offusqués. L'imitation était une forme de flatterie et leur boutique ne pouvait répondre à l'ampleur de la demande. En outre, tout un chacun savait qu'ils faisaient les meilleures pizzas. D'ailleurs, comme le proclamaient les affiches en façade, La Plume du Corbeau offrait la pizza udrodienne *originale*. C'étaient de très belles affiches ; Baxter avait mis un long moment à les peindre.

Morli frotta la farine sur ses mains et hocha la tête en direction de Baxter pour lui rappeler de prêter attention au comptoir, où une grand-mère venait enfin de faire son choix.

— Quatre comme ça, je vous prie, dit-elle en désignant les muffins au chatounet.

— Je pense qu’ils vont vous plaire, madame. Ils ne sont pas aussi sucrés ni pesants que des gâteaux et certains des ingrédients sont bons pour la santé. Et bien sûr, ils sont délicieux.

Elle papillonna des cils à l’attention de Baxter.

— Je suis certain qu’ils sont divins.

Elle se pencha légèrement en avant et baissa la voix comme pour lui confier un secret.

— J’ai entendu dire que la princesse Osenne et son épouse font tout le trajet depuis Vraelum rien que pour vos muffins !

— Nous avons reçu leur visite, en effet.

Une seule fois, certes. C’était un long voyage et, huit mois seulement après son réveil, elle avait encore fort à faire. De plus, elle avait beau apprécier comme il se devait les muffins, ses préférences tendaient vers le pain au levain de Morli et les cookies aux pépites de chocolat, une autre des importations de Baxter dans ce monde.

Il savait toutefois que sa cliente se moquerait bien de ces détails. Elle lui tendit quelques pièces, attrapa son sachet de muffins et lui promit de revenir le lendemain pour goûter à autre chose. Puis, elle repartit.

Baxter réarrangea l’étalage de cupcakes, son esprit tourné vers des pensées agréablement vilaines. À cause du tatouage sur le magnifique fessier de son amant, il ne pourrait plus jamais regarder un cupcake de manière impassible.

Le rejoignant, Morli s’appuya contre lui. Comme toujours, son merveilleux parfum éclipsa jusqu’au fumet du pain en cours de cuisson. Il avait un peu de farine dans les cheveux et sur le nez, et radiait d’une joie sereine. Baxter ressentait la même chose : il était plus heureux qu’il n’aurait pu l’imaginer, le sortilège de sa tante Opal intensifié au-delà des mots. Il adorait aider Morli, s’occuper des clients et, même si certaines commodités du vingt et unième siècle lui manquaient, il avait gagné bien plus qu’il n’avait perdu.

Il s’entraînait, un peu et avec prudence, à la sorcellerie, testant quelques sorts très modestes et innocents, mais aux résultats prometteurs. Morli se retrouvait fréquemment avec des petites brûlures – un risque obligé lorsqu’on passait son temps à mettre les bras dans les fours –, que Baxter parvenait désormais à guérir. Il lui fallait seulement se concentrer un minimum et chanter une strophe de *Coconut Song* d’Harry Nilsson, qui

semblait faire une bonne incantation. Peut-être qu'un jour, il se sentirait suffisamment sûr de lui pour aider les malades et les blessés. Pour l'instant, toutefois, il était plus que satisfait de son rôle d'apprenti sorcier et d'assistant boulanger.

— Tu sais quel jour on sera, demain ? demanda Morli.

— Cinqdi ?

Le calendrier udrodien était compliqué, avec des semaines variant en longueur et des mois qui le rendaient tout simplement confus. C'était en rapport avec les deux lunes, apparemment, ce qui était bien beau, mais le laissait avec un sentiment constant de désorientation pour tout ce qui touchait aux dates. D'un autre côté, la pandémie avait eu à peu près le même effet dans son monde, aussi en avait-il l'habitude.

— Oui, cinqdi. Tu as prévu quelque chose ?

C'était le jour où ils fermaient boutique pour se reposer et s'occuper d'autres projets. Leur bâtiment, constitué de la boulangerie en bas et d'appartements privés à l'étage, était confortable, mais plus de toute jeunesse, et nécessitait de nombreuses réparations. Ils passaient aussi un peu de temps à L'Ogre enivré, un pub très plaisant en bas de la rue. Baxter recommandait souvent à leurs clients d'emporter leurs pizzas là-bas, car ils servaient la meilleure bière du quartier. En conséquence, les affaires du pub marchaient à merveille et les tenanciers remplissaient leurs godets aux frais de la princesse.

Le cinqdi était également leur jour de courses ; ils s'arrêtaient souvent à la même échoppe pour acheter de petites babioles brillantes à leur corbelle. Celle-ci leur témoignait son approbation d'un croassement avant d'emmener ses précieux dans son nid, sur le toit, que Baxter imaginait entièrement recouvert de strass depuis le temps. Elle recevait régulièrement la visite de ses amis corvidés, sans doute pour pouvoir frimer, et ses réceptions pouvaient devenir fort bruyantes. Baxter avait enduré bien pire de la part de certains voisins, néanmoins.

Il reporta son attention sur la question de Morli.

— Je me disais que je ferais bien un prospectus pour les gaillardises.

C'était un produit inédit, largement inspirés d'une certaine marque de gâteaux qui se mettaient au four à micro-ondes et n'étaient évidemment pas disponibles dans ce monde – tout comme les micro-ondes, certes –, mais Baxter comptait les commercialiser auprès des gens trop occupés qui

travaillaient de longues heures et pourraient apprécier un casse-croûte facile à stocker, à tenir et à manger. Tout d'abord, il devrait trouver un nom ingénieux et peut-être bien un personnage auquel les associer. *Pas* Mr Tarty, par contre. Ça n'irait pas du tout.

— Tu pourrais faire ça, oui, susurra Morli. Ou on pourrait rester au lit toute la journée, à lire et à... s'occuper autrement.

— Oh ? Et que proposes-tu au juste ? renchérit Baxter en remuant les sourcils.

— Eh bien, il y a cette chose qu'on a essayée l'autre soir...

Baxter s'apprêtait à demander de quelle chose en particulier Morli voulait parler quand une perturbation soudaine s'éleva au-dehors, au point que les clients qui attendaient leurs pains se décalèrent de l'autre côté de la rue, bouchée bée et yeux ronds. L'instant suivant, deux hommes vêtus d'uniformes criards firent irruption dans la boutique, leurs capes voletant dans leur sillage, les coutures dorées étincelant et leurs fourreaux si polis qu'ils les aveuglèrent.

Morli se raidit de tout son long.

Les soldats avisèrent la boutique comme s'ils craignaient qu'un groupe de trolls leur aient tendu une embuscade. Une fois satisfaits qu'il n'y avait là que des objets appropriés au maintien d'une boulangerie, l'un d'eux se tourna vers Morli et Baxter et s'éclaircit la voix.

— Sa Majesté, la reine Gafrooz d'Udrodie et Son Altesse Royale, le prince Algar.

Eh merde. Baxter redoutait le pire.

La souveraine entra la première d'un pas impérieux, resplendissant dans une robe aux nombreuses couches aux allures de gâteau de mariage scintillant. Ses cheveux blonds étaient coiffés en boucles parfaites et une véritable fortune de bijoux pendait à son cou ou ornait ses doigts. Elle avait un visage délicat, des lèvres fines et un regard glacial ; la richesse ne lui avait clairement pas apporté le moindre bonheur. Son fils était une copie plus jeune, plus grimaçante de la mère, le genre d'homme qui, enfant, avait de toute évidence tyrannisé tous ceux qui étaient plus petits que lui. Ni l'un ni l'autre ne ressemblait à Morli, mais il était vrai que le Morli actuel ne ressemblait pas à l'original. Les deux membres de la famille royale pantelaient légèrement, sans doute à cause de la pente raide entre le palais et la boulangerie.

Un silence gênant s'imposa ; la reine semblait attendre quelque chose. Les deux gardes se retirèrent près de la porte tandis que des faciès curieux s'entassaient aux fenêtres pour observer l'événement. Morli n'avait rencontré que deux personnes d'un tel rang auparavant et, à chaque fois, elles avaient été inconscientes. Il ignorait le protocole lorsque le membre de la famille royale était bien éveillé. Au bout d'un long moment, Morli affecta une révérence, qui n'était en rien comparable aux gestes profonds et emplis de respect qu'il l'avait déjà vu exécuter, mais il l'imita maladroitement quand même.

— Bienvenue, Votre Majesté et Votre Altesse, dit Morli d'une voix légèrement tremblante. Votre présence nous honore.

La reine renifla dédaigneusement, comme si elle s'était attendue à mieux. Elle observa ensuite les présentoirs de muffins, de cookies et de petits gâteaux. Il n'y avait plus grand-chose à cette heure tardive de la journée, mais Baxter s'assurait que les étalages soient beaux et attirants. Le prince n'était guère intéressé par les pâtisseries, bien trop occupé à admirer son reflet dans une des vitrines.

— J'ai entendu dire, commença la reine Gafrooz, que La Plume du Corbeau jouit d'une certaine popularité auprès de mon peuple.

Morli, toujours aussi tendu, réussit cependant à répondre :

— Merci, Madame. Nous sommes honorés d'apprendre que notre renommée a atteint vos oreilles.

— J'ai également entendu dire que la princesse Osenne de Vraelum avait goûté à vos produits lors de sa visite de mon royaume.

— En effet, Madame.

Algar émit un borborygme malpoli.

— Ce ne sont rien de plus que des rumeurs, mère. Soi-disant qu'ils étaient présents lorsqu'elle est sortie de cette stupide tour. Et qu'ils ont des volatiles apprivoisés. Ce ne sont que des âneries sans aucune substance.

Baxter avait déjà très envie, avant ça, de décocher une droite au prince pour la façon dont il avait traité Morli par le passé, mais à présent la pulsion était si forte que ses mains lui paraissaient douloureuses. S'il n'avait pas eu peur de franchir ce premier pas vers le chemin de la magie noire, il aurait volontiers tenté de lui lancer un petit maléfice. Rien d'aussi énorme qu'un sommeil de plusieurs décennies, juste... une très mauvaise haleine. Une

démangeaison à l'aine. Une interminable invasion de fourmis dans son lit. Des gaz en plein service solennel.

Ayant peut-être détecté l'agitation de Baxter, Morli posa une main réconfortante sur son bras tandis qu'il répondait à son frère :

— Monsieur, je vous invite à goûter nos produits et à vous faire votre propre avis.

Algar ouvrit la bouche, assurément prêt à cracher une nouvelle raillerie, mais la reine le fit taire d'un regard mauvais.

— Nous goûterons ce que vous avez à nous offrir, déclara-t-elle.

Morli lui fit une autre révérence.

— Bien entendu.

Ils n'avaient aucun couvert dans la boutique, aussi Morli attrapa-t-il deux saladiers propres. Il prit ensuite son temps pour découper de petits morceaux de tout ce qu'ils avaient encore en stock. Il coupa même deux tranches du pain qu'il avait préparé pour leur dîner de ce soir-là. Pendant qu'il s'affairait, la reine Gafrooz affecta plusieurs poses minutieuses, comme si quelqu'un était en train de peindre son portrait, et Algar passa le plus clair de ce temps l'air renfrogné. Peut-être ne pouvait-il en être autrement ? Peut-être qu'un jour, son visage était réellement resté figé dans cet état et qu'il était désormais destiné à vivre avec cet air de fouine contrariée pour le reste de ses jours. Ni l'un ni l'autre ne prêta la moindre attention à Baxter, ce qui lui convenait parfaitement.

Morli, quant à lui, avait réussi à se reprendre et lorsqu'il posa les saladiers sur le comptoir, il semblait apaisé et confiant.

— Je vous en prie, servez-vous, dit-il.

La reine et son fils étaient visiblement mécontents de la présentation, pourtant, affectant un air désobligé, celle-ci choisit un morceau de muffin et le mit dans sa bouche. Algar fit de même. Ils tentèrent de garder leurs expressions dédaigneuses, mais Baxter remarqua la surprise dans leurs yeux, tout comme Morli, qui sourit.

— C'est l'une de nos spécialités uniques. Si vous préférez un mets plus sucré, puis-je vous suggérer le cookie ?

Il le leur indiqua.

Ils l'apprécièrent grandement, Algar en particulier, qui parut prêt à lécher les traces de chocolat fondu collé à ses doigts lorsqu'il en eut

terminé. Ils ne se plaignirent ni des tartelettes, ni des gâteaux, ni des barres à la mieline. Ils engloutirent jusqu'à la dernière miette.

Ils gardèrent le pain pour la fin, ce qui défiait toute logique, mais ce n'était pas le problème de Baxter. Lorsque la reine mordit dans sa tartine, encore tiède de cuisson, ses yeux s'écarquillèrent.

— Oh !

— Tout va bien, Votre Majesté ? s'enquit Morli.

— C'est...

Un bref instant, elle parut attristée. Puis elle s'éclaircit la voix.

— C'est très bon.

— Je vous remercie, Madame.

— Je n'ai pas goûté de pain de cette qualité depuis que mon fils... depuis l'automne dernier.

À ses côtés, Algar, qui mastiquait toujours, se fendit d'un petit sourire mesquin, sans rien ajouter toutefois.

Morli s'inclina bien plus qu'avant, cette fois.

— Nous faisons de notre mieux pour confectionner des produits de grande qualité. Nous avons foi en notre noble profession.

— En effet. Vous pouvez être très fiers de votre travail.

— Je vous sais gré.

Morli ne pleura pas, mais Baxter était au bord des larmes pour lui.

La reine Gafrooz redressa le torse.

— J'aimerais vous convier à devenir les boulangers de la cour. Vous vivrez au palais, où il vous sera offert tout le luxe dont vous pourriez rêver ainsi que d'importants salaires, et vous confectionnerez du pain et des délicatesses telles que celles-ci pour la table du roi.

Le sourire de Morli s'élargit, il pencha la tête légèrement.

— Je vous remercie, Madame. C'est là une offre fort généreuse. Toutefois, Baxter et moi resterons ici, à La Plume du Corbeau.

Si la reine semblait choquée de son refus, Algar, lui, était proche de l'apoplexie.

— As-tu la moindre idée du privilège qui t'a été offert, imbécile ? La plupart des gens donneraient n'importe quoi pour obtenir un tel mérite !

— Je n'en doute pas. Quoi qu'il en soit, Baxter et moi ne bougerons pas d'ici.

— Comment peux-tu être aussi niais ? Nous t’offrons une vie au palais royal.

— J’entends. Je suis certain que c’est un endroit merveilleux, répondit Morli avant de hausser les épaules. Toutefois, je me considère comme un artiste et un artiste a besoin d’une ambiance appropriée pour travailler. Je crains que le palais ne m’étouffe. Nous resterons ici. Néanmoins, si vous arrangez la venue d’un courtier, nous ferons en sorte que vous ayez du pain et des pâtisseries quotidiennement.

Le faciès d’Algar avait pris une teinte violette des plus satisfaisante. Il n’avait clairement pas l’habitude qu’on lui dise non et il semblait à deux doigts de se jeter par terre en hurlant et en battant des pieds. La reine, toutefois, avisa Morli d’un long regard de considération et finit par hocher la tête.

— Très bien. Mais nous exigeons de recevoir notre pain quotidien.

— Avec grand plaisir, Madame. Et il vous sera fourni gratuitement, bien entendu. Voyez cela comme notre contribution envers nos souverains.

Elle faillit presque sourire.

Reine et prince quittèrent la boulangerie, ce dernier sans s’être défait de son air d’enfant gâté, et les soldats leur emboîtèrent le pas. Baxter s’empressa d’aller verrouiller la porte, puis fit un geste signifiant « une minute » à l’attention des clients qui attendaient de l’autre côté de la vitre. Il n’avait aucune envie de faire ça en public, aussi attrapa-t-il la main de Morli et l’entraîna-t-il dans l’arrière-salle.

— Ouah, lâcha-t-il.

— Oui.

— Je détestais ça, avant, être fils unique, mais ce n’est peut-être pas si mal, en vrai.

Morli lui décocha un grand sourire.

— Il est horrible, hein ?

— Et c’est lui qui va hériter du trône un jour ?

— En théorie. Mais Tassos, mon deuxième frère le plus âgé ? Il a convoité la couronne toute sa vie et il en ferait un bien meilleur usage. Il s’avère d’ailleurs qu’Algar est allergique aux crustacés.

Les yeux verts de son amant s’illuminèrent brièvement.

Baxter n’était pas certain de ce que cela signifiait, mais décida que ça n’avait aucune espèce d’importance.

— Ils ne t'ont pas reconnu.

— Non.

— Ça ne te dérange pas ?

Il sonda le regard de Morli, sans y trouver de chagrin.

— Absolument pas. Le prince Morli est mort. Longue vie à Modesto le boulanger. Je leur enverrai du pain avec la satisfaction qu'ils l'apprécient. Et je t'ai, toi, la boulangerie et... et tous mes rêves se sont réalisés. Je préfère de loin être un boulanger heureux et un partenaire aimé qu'un prince misérable.

Baxter comprenait parfaitement ce qu'il voulait dire. Il l'attira dans ses bras et lui frotta la nuque de son nez avec l'impression d'être l'homme le plus chanceux de leurs deux mondes réunis. Seigneur, comme il était reconnaissant envers sa tante Opal, envers la corbelle et envers la vampire de l'Entrepôt magique de Marden. Il était tellement heureux de se trouver précisément là où il était.

— Ton enchantresse avait raison, lui fit remarquer Baxter. Celle qui t'a dit que tu te lèverais au-dessus du roi et de la reine.

Morli ouvrit la bouche comme pour le contredire, mais lorsqu'il comprit son interprétation de la phrase, il s'esclaffa.

— J'imagine. Je fais lever de la pâte tous les jours.

— Et tu fais « lever » ton homme toutes les nuits.

Cela lui valut un baiser et des mains baladeuses qui auraient duré bien plus longtemps s'il n'avait pas fallu retirer les pains du four. Baxter attrapa néanmoins le bras de Morli avant qu'il ait pu retourner dans la pièce principale.

— Tu sais, on a ce grand concept là d'où je viens. Peu de gens parviennent à y accéder, mais je crois et toi et moi, on y arrivera.

— Une nouvelle confection ?

— Encore mieux que ça.

Morli fit mine de se moquer de lui.

— Qu'est-ce qui pourrait être mieux qu'une pâtisserie ?

— Une fin heureuse, mon amour.

— Voilà qui me paraît être un excellent concept, répondit Morli en lui prenant les mains. Fais-en donc le vœu, mon sorcier.

Et pourquoi pas ? Ça valait bien le coup d'essayer. Baxter ferma les yeux, prit une grande inspiration et contracta son muscle imaginaire de la

magie.

— J'aimerais que nous vivions heureux pour toujours, s'il vous plaît.

Une puissante décharge électrique se déversa le long de son échine et, visiblement, de celle de Morli aussi ; tous deux hoquetèrent et sursautèrent. Ils ne se lâchèrent pas les mains, cependant, et sourirent si amplement que leurs joues leur firent presque mal. Morli se mit sur la pointe des pieds pour un rapide baiser, puis le tira vers l'avant de la boutique.

— Allons préparer de la pâte, Baxter.

OceanofPDF.com

RECETTES

Voici des recettes que ma famille et moi apprécions et que je peux imaginer Morli et Baxter essayer. La reine elle-même approuverait.

Comme j'estime que la cuisine est un processus personnel, j'ai laissé toutes ces recettes telles qu'elles ont été écrites par leur créateur original.

OceanofPDF.com

LE MEILLEUR PAIN AU LEVAIN AUX COURGETTES

Cette recette vous est offerte par Emilie Raffa de [The Clever Carrot](#), partagée ici avec la permission de l'auteure. N'oubliez pas de consulter ses autres recettes ainsi que son livre de cuisine au levain !

Pour une version sans levain, voir les notes en fin de recette.

Bien que ce soit une recette de pain, vous pouvez facilement l'adapter pour faire des muffins en utilisant un moule à muffins approprié et en ajustant le temps de cuisson.

Ingédients

- Beurre, pour recouvrir le moule
- 220 g de courgettes râpées (env. 1 courgette moyenne)
- 125 g de banane (**pesées avec la peau** – environ 1 petite banane)
- 225 g de sucre brun clair ou foncé
- 7 ml d'extrait de vanille pure
- 2 gros œufs
- 100 g de l'excès de levain OU d'un actif, 100 % hydraté
- 250 g de farine tout usage
- 2,5 g de cannelle
- 0,5 g de noix de muscade
- 4,15 g de bicarbonate de soude
- 1 pincée de sel marin fin

125 ml d'huile aromatisée neutre comme le tournesol (l'huile d'olive douce fonctionne aussi)

60 ml de lait ou de lait d'amande non sucré

Instructions

Comment préparer votre levain : si vous utilisez de l'excès levain, assurez-vous qu'il est en bon état (pas de liquide brun, pas d'odeur vinaigrée, ne l'utilisez pas tout droit sorti du réfrigérateur). J'utilise un levain récemment nourri ou qui vient de s'effondrer. Sinon, si vous utilisez un ferment actif, vous devrez le nourrir avant de faire la recette et attendre qu'il devienne mousseux et double de volume.

Préchauffez le four à 180 °C. Beurrez légèrement 2 ou 3 mini-moules à pain de 18 x 8 ou 1 moule à pain de 23 x 13 cm. Remarque : en utilisant 2 mini-moules à pain au lieu de 3, vous obtiendrez des pains légèrement plus épais.

À l'aide d'une râpe à caisson, râpez les courgettes sur le côté avec les trous les plus grands. Il n'est pas nécessaire d'égoutter l'excédent d'eau. Réservez.

Ajoutez la banane, le sucre et la vanille dans un grand bol à mélanger. Mélangez avec un batteur à main ou un batteur sur pied équipé d'un dispositif à pales, de 30 secondes à 1 minute (quelques petits morceaux de banane sont acceptables).

Ajoutez les œufs, un à la fois, jusqu'à ce qu'ils soient complètement incorporés. Ajoutez le levain.

Tamisez la farine, la cannelle, la noix de muscade, le bicarbonate de soude et le sel dans un autre bol. Incorporez le tout par étapes à la mixture de bananes.

Ajoutez l'huile et le lait et mélangez jusqu'à ce que le tout soit bien homogène. N'en faites pas trop, sinon le pain sera dur. La texture doit être épaisse et facile à verser, mais pas coulante. Rajoutez de la farine si nécessaire. Incorporez les courgettes râpées.

Versez la pâte dans le(s) moule(s) préparé(s). Pour 2 mini-moules à pain, remplissez aux 3/4 environ. Pour 3 mini-moules à pain, remplissez environ 2/3 du moule (ces pains ne seront pas aussi hauts). Poser sur une plaque de cuisson et mettre au four.

Faites cuire pendant 40-45 minutes pour les 2 mini-moules (environ 30-35 minutes si vous utilisez 3 mini-moules) ou 60-65 minutes ou plus pour le moule standard. Couvrez d'une feuille d'aluminium si le pain brunit trop rapidement.

Laisser refroidir dans le moule pendant 20 minutes, puis transférer sur une grille pour qu'il refroidisse complètement.

Notes

Pour le conserver : Emballez les pains (de film plastique ou réutilisable) et conservez-les à température ambiante. En raison de l'humidité contenue dans les courgettes, la texture sera de plus en plus moelleuse chaque jour.

Pour le congeler : Une fois complètement refroidis, enveloppez les pains, étiquetez-les et datez-les ; ils se conserveront jusqu'à 3 mois. Décongelez à température ambiante.

Pour doubler : Il suffit de doubler les ingrédients indiqués. Je recommande d'utiliser un mixeur sur pied.

Version sans levain : Faites la même recette, sans le levain. Les dosages restent identiques.

Sans lactose : Utilisez du lait d'amande non sucré ou un autre lait végétal de votre choix. Utilisez de l'huile ou du beurre végétal pour beurrer les moules.

Sans gluten : Utilisez la farine adaptée de votre choix et un levain sans gluten.

Tailles des moules : (2 ou 3) mini 18 x 8 x 5 OU (1) standard 23 x 13 cm

PIZZA À LA BRIAN, FAÇON DÉTROIT

Cette recette vous est offerte par mon ami et gourou de la pizza, Brian. C'est la meilleure pizza maison que j'ai jamais mangée, et elle est aussi très facile à faire. Je la fais assez souvent pour avoir investi dans un « moule de Détroit », mais si vous n'avez pas de moule 25 x 35, vous pouvez utiliser deux moules de 20 x 20 cm.

360 g de farine à pain (j'aime celle de chez King Arthur)
250 ml d'eau
10 g de sel (1 cuillère à soupe si vous utilisez du sel casher)
1 grosse pincée de levure (entre 0,5 et 1 g)

La veille, mélangez tout cela avec une spatule ou à la main jusqu'à obtenir une belle boule. Posez-la sur le comptoir et façonnez-la grossièrement en sphère (ne vous embêtez pas à la pétrir pendant plus de 30 secondes – si elle n'est pas en boule d'ici là, cela n'aura pas d'importance).

Versez de l'huile dans un bol ou un récipient assez grand pour deux fois la taille de la boule de pâte. Mettez la boule de pâte à l'intérieur, retournez-la pour huiler des deux côtés et recouvrez (d'un film plastique ou d'un couvercle). Laissez la boule sur le comptoir pendant la nuit.

Le lendemain matin, il suffit de replier la pâte sur elle-même plusieurs fois et de la retourner. Recouvrez à nouveau et laissez reposer jusqu'à trois

heures avant le dîner. (Si vous n'avez pas envie de faire une pizza ce soir-là, mettez la pâte au réfrigérateur à ce moment-là – elle bonifiera en fait chaque jour pendant cinq jours. Sortez-la du réfrigérateur le matin de votre soirée pizza).

Trois heures avant le dîner, mettez une bonne quantité d'huile d'olive dans un moule à gâteau (25 x 35 cm) et mettez la pâte à l'intérieur. Pressez la pâte de l'intérieur vers les coins – si elle rétrécit, couvrez et laissez-la reposer pendant 15 minutes avant de l'étirer de nouveau. Répétez l'opération si nécessaire.

Une fois que la pâte est presque entièrement dans les coins, couvrez et laissez reposer pendant deux heures. Si vous avez une pierre à pain ou pizza, préchauffez votre four et votre plaque à 230 °C 1 heure avant la cuisson, sinon, 30 minutes suffiront.

Assurez-vous que les bords du moule sont bien huilés, puis faites cuire la pâte au four pendant 7-8 minutes ou jusqu'à ce qu'elle soit légèrement dorée. Sortez du four et laissez reposer pendant 15 à 30 minutes. Recouvrez avec 340 g de fromage (un mélange de cheddar et de Monterey Jack est agréable et ressemble à du fromage en brique) en veillant à en mettre beaucoup sur les bords, et remettez au four pendant 10 minutes. Recouvrez d'une simple sauce tomate (tomates concassées, basilic, sel et poivre – vous pouvez utiliser cette sauce crue, ou vous pouvez faire revenir un peu d'ail dans de l'huile d'olive et faire cuire la sauce pendant 10 minutes maximum).

Si vous voulez ajouter des légumes ou de la viande, placez-les sur le fromage avant la deuxième cuisson.

CRUMBLE AUX POMMES DE BERNICE

6 pommes (les reinettes sont très bonnes)

115 g de sucre

½ c. à café de cannelle

2 c. à café de jus de citron

Pelez les pommes et retirez le trognon. Découpez en tranches et réservez-les dans un bol d'eau pour éviter qu'elles ne brunissent. Mélangez le sucre, la cannelle, le jus de citron et faites couler sur les tranches de pomme séchées et déposées sur un moule beurré. Puis mélangez :

115 g de sucre

120 g de farine

1 pincée de sel

85 g de beurre

25 g de noix concassés (optionnel)

Mélangez jusqu'à ce que la mixture forme un crumble et versez sur les pommes.

Mettez au four à 180 °C pendant 45 minutes.

Cette recette est pour un petit plat, vous pouvez la doubler, elle est excellente.

OceanofPDF.com

LE PAIN AUX OIGNONS DE LINDA

Nous préparons de nombreuses quantités de ce pain (en version petits pains) pour Thanksgiving : ça donne de super sandwiches à la dinde. Mais il est aussi délicieux avec juste du beurre.

20 g de levure instantanée (ou 10 g de levure SAF)

120 ml d'eau chaude

500 ml de lait chaud

30 g de beurre fondu

25 g de sucre

10 g de sel

5 g de sel de céleri

1 g de sauge

750 g de farine blanche

8 g d'oignons hachés déshydratés

20 ml d'eau

Réhydratez les oignons dans les 20 ml d'eau et réservez. Versez l'eau chaude, le lait et le beurre dans un robot. Ajoutez les oignons. Ajoutez le sucre, le sel, le sel de céleri et la sauge. Ajoutez 550 g de farine. Ajoutez la levure. Pétrissez. Ajouter lentement le reste de la farine (50 g à la fois) jusqu'à ce que la pâte soit cohésive et que les bords du plat soient propres. Laissez monter pendant 30 minutes. Divisez en 2 miches ou en petites boules pour petits pains. Laissez monter encore 30 minutes. Enfournez à

190 °C pendant environ 45 minutes pour les miches, environ 20 minutes pour les petits pains. Surveillez-les.

OceanofPDF.com

LE RIZ AU LAIT DE ROSE

Le riz au lait est l'un de mes plats « anti-déprime » préférés. Et celui-ci, arrosé de jus d'orange et agrémenté d'extrait d'amande, est spécial. Froid ou chaud, il est délicieux. Cette recette me vient de l'une de mes grands-mères, et par « verre », elle entendait un verre doseur.

- 1 verre (210 g) de riz cru
- 3 œufs
- 5 g de vanille
- ½ verre (100 gr) de sucre
- 15 ml de graisse végétale
- 5 g d'extrait d'amande
- 210 ml de jus d'orange
- 160 g de raisins secs
- Cannelle

Cuisez le riz. Dans le riz chaud, ajoutez tous les autres ingrédients sauf la cannelle. Mélangez. Versez dans une casserole graissée. Saupoudrez de cannelle. Enfournez à 160 °C pendant environ 40 minutes.

LES KNISHES D'ANN

Ma grand-mère en a fait des millions. Elle les préparait en les roulant d'abord en petites bûches, puis en spirale, mais vous pouvez les faire ronds comme des raviolis ou même carrés si vous préférez. Pour vivre une expérience réellement décadente, mangez-les chauds et recouverts de crème aigre.

240 g de Bisquick
24 cl de crème aigre

Mélangez bien. Laissez reposer à température ambiante pendant environ 1 heure.

Détachez un morceau, mélangez-le avec de la farine tout usage. Étalez finement. Beurrez au pinceau.

450 g de fromage blanc
1 œuf
Sel
Sucre selon votre préférence
Un peu de farine

Mélangez les ingrédients pour la farce. Déposez-en une petite quantité dans chaque knish et formez la pâte.

Enfournez dans une casserole graissée à 180 °C pendant 15 à 20 minutes.

OceanofPDF.com

GÂTEAUX AUX GRAINES DE TOURNESOL DE LINDA

Ceux-ci, je les appelle les biscuits au crack, tellement ils sont addictifs. Si vous voulez, vous pouvez vous convaincre qu'ils sont bons pour la santé, à cause de l'avoine et des graines. C'est une bonne excuse pour en manger plus.

- 230 g de beurre
- 200 g de sucre brun
- 200 g de sucre
- 2 œufs
- 5 g de vanille
- 190 g de farine non tamisée
- 5 g de sel
- 5 g de bicarbonate de soude
- 250 g de flocons d'avoine à cuisson rapide
- 135 g de graines de tournesol écosées

Formez une crème homogène avec le beurre et les sucres. Ajoutez les œufs et la vanille et battez le tout pour bien mélanger. Ajoutez la farine, le sel, le bicarbonate de soude et l'avoine. Mélangez bien. Incorporez doucement les graines de tournesol. Formez de longues tiges avec la pâte d'à peu près 4 cm de diamètre. Enroulez de papier sulfurisé et réservez au congélateur. Découpez des morceaux de 1 cm. Enfournes à 170 °C pendant environ 10 minutes ou jusqu'à ce qu'ils soient légèrement roussis.

Cela devrait vous faire plus d'une centaine de gâteaux.

OceanofPDF.com

LE PAIN À L'AIL ET AUX HERBES ITALIENNES DE LAURE

(pour 2 miches)

Cette superbe recette vous est offerte par Lauren Weidner.

Ingédients :

- 65 g (ou deux sachets) de levure rapide
- 625 ml d'eau chaude
- 17 g de sel
- 15 ml d'huile d'olive
- 875 g de farine tous usages
- 8,5 g d'ail haché
- 5,5 g de mélange d'herbes italiennes
- Farine de maïs ou farine pour le moule

Versez la levure et l'eau chaude dans un saladier et laissez agir 3 ou 4 minutes.

Ajoutez la farine et le sel, puis l'huile, l'ail et le mélange d'herbes italiennes. Pétrissez à la main jusqu'à ce que la pâte se reforme immédiatement lorsque vous enfoncez légèrement le doigt dedans et ne se déchire pas quand vous tirez dessus – ou utilisez le crochet pétrisseur de votre batteur sur socle pendant approximativement 4 minutes.

Déposez la pâte dans un bol graissé et laissez reposer jusqu'à ce qu'il ait doublé en taille. Pétrissez-la du poing puis divisez-la en deux parties.

Avec un rouleau à pâtisserie, formez un rectangle avec chaque boule de pâte, puis enrroulez-la sur elle-même sur la largeur pour créer une miche fine. Déposez-la sur un moule recouvert d'aluminium ou de papier sulfurisé, côté lisse vers le haut, et saupoudrez de farine ou de farine de maïs. Laissez reposer jusqu'à ce qu'elle ait doublé de taille.

Découpez des entailles diagonales sur le sommet de chaque miche (environ 4 entailles par pain) à l'aide d'un couteau aiguisé.

Enfournez à 230 °C pendant 20 minutes puis vérifiez s'ils sont cuits ; l'intérieur devrait sonner creux si vous tapez dessous et devrait être doré. Au besoin, laissez au four encore 5 minutes. Attendez qu'ils aient refroidi avant de trancher.

LES PETITS MONSTRES DE BERNICE

200 g de sucre brun
200 g de sucre
3 œufs
15 ml de sirop de maïs
320 g de beurre de cacahuète
10 g de bicarbonate de soude
115 g de margarine (température ambiante)
5 g de vanille
380 g de gruaux d'avoine
150 g de noix
170 g de chocolat concassé
Au choix (UN SEUL) :
175 g de dates
160 g de raisins secs
200 g de M&M
95 g de noix de coco

Versez les sucres dans un très grand saladier, incorporez-y les œufs un par un. Ajoutez la vanille, la soude, le sirop de maïs. Mélangez bien. Incorporez le beurre de cacahuète et la margarine. Mélangez-y l'avoine progressivement. Ajoutez les morceaux de chocolat, les noix et l'ingrédient de votre choix. Mélangez jusqu'à ce que tout soit bien homogène. Déposez à la cuillère sur une feuille de cuisson légèrement huilée. Laissez entre 4 et 5 cm environ entre chaque biscuit. Enfournez à 170 °C pendant 8 minutes,

en n'oubliant pas d'intervertir vos plaques de cuisson à mi-cuisson. Cela vous fera une centaine de cookies. Laissez refroidir avant de réserver.

OceanofPDF.com

NOTES

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7

1 Mascotte de la marque Planters, vendeur de cacahuètes grillées.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 15

1 NdT. : *The Beverly Hillbillies* est une série en noir et blanc des années 60 jamais diffusée en pays francophone.

OceanofPDF.com

À PROPOS DE L'AUTEUR

Kim Fielding est ravie chaque fois qu'on la traite d'éclectique. Ses livres couvrent une variété de thèmes, mais tous incluent des sentiments authentiques et des héros peu conventionnels.

Kim a gagné un prix Booklife Prize for Fiction, un prix Rainbow Award et un prix SARA Emma Merritt, elle a été finaliste au LAMBDA et trois fois au Foreword INDIE.

Kim a bougé d'un bout à l'autre de l'Ouest des États-Unis et vit actuellement en Californie, où sa bibliothèque manque déjà de place pour de nouveaux livres. Exerçant comme professeur d'université, elle rêve de voyager et d'écrire à plein temps, elle rêve aussi que ses deux filles lâchent parfois leurs téléphones, que son mari soit moins obsédé par le football et que son chat ne la réveille pas tous les jours à quatre heures du matin. Certains des rêves de Kim se sont réalisés, mais pas tous.

Blogs : kfieldingwrites.com

et www.goodreads.com/author/show/4105707.Kim_Fielding/blog

Facebook : www.facebook.com/KFieldingWrites

Courriel : kim@kfieldingwrites.com.

OceanofPDF.com